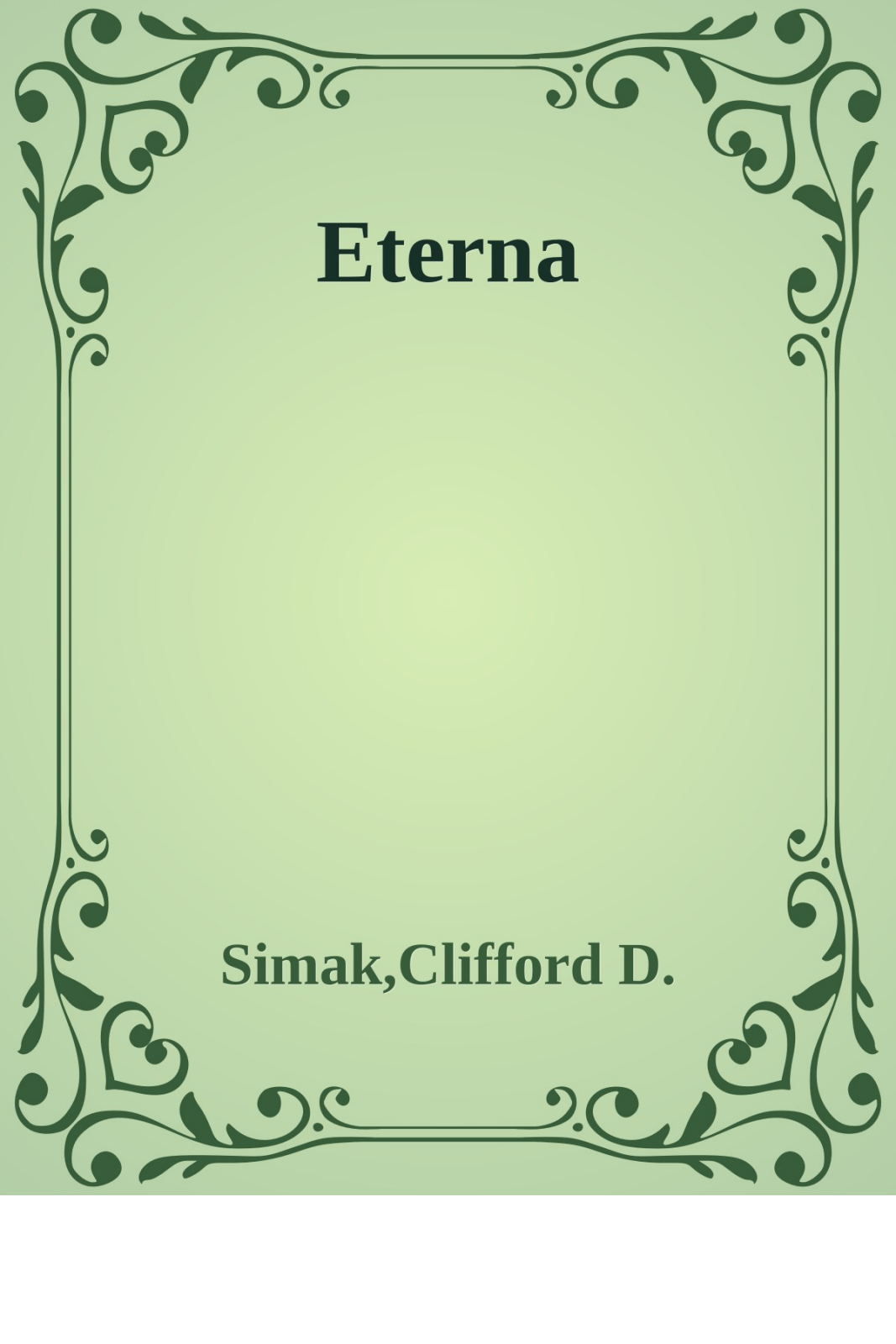




Eterna

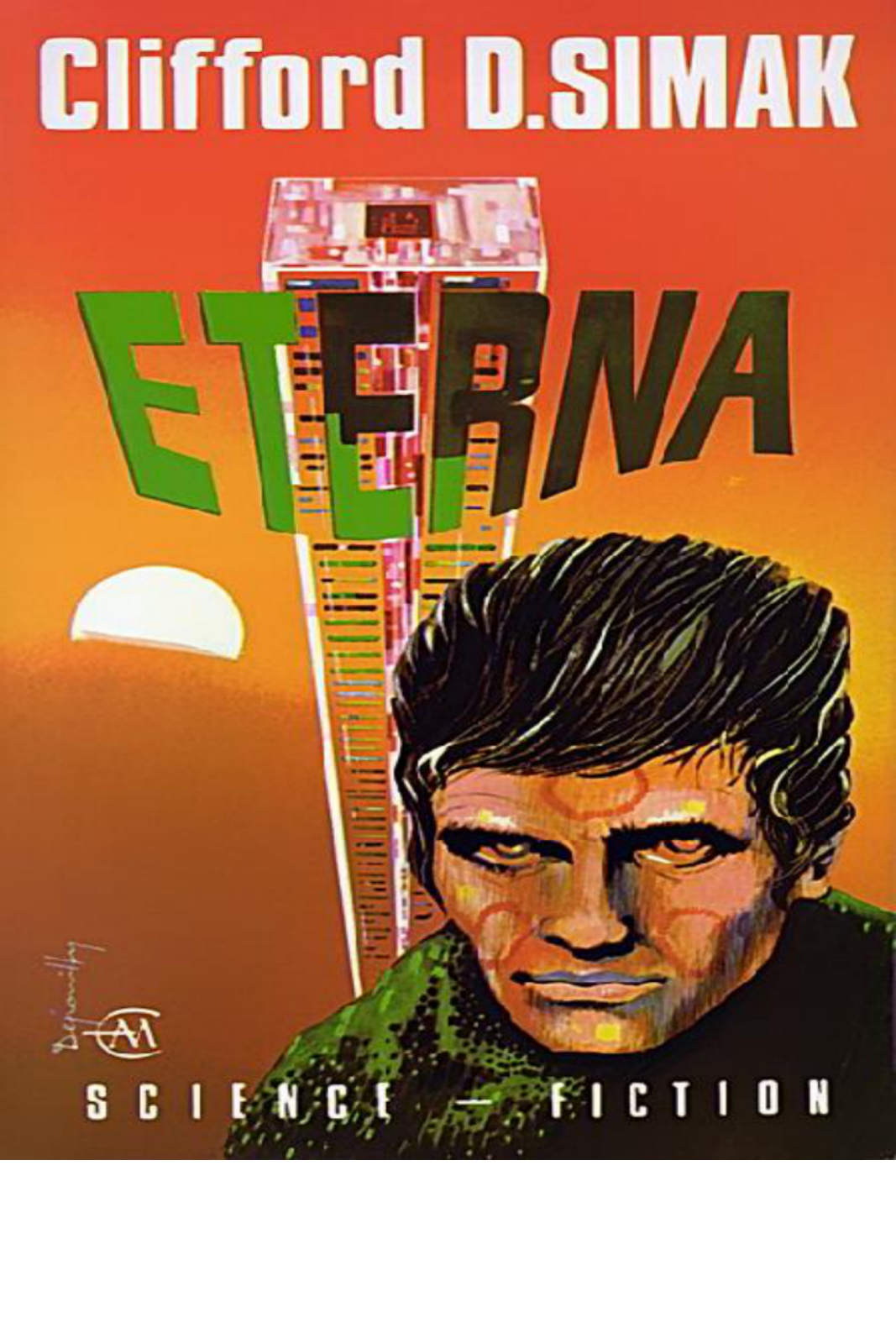
Simak, Clifford D.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Clifford D. SIMAK

ETERNA



Deposited by
AM

SCIENCE — FICTION

CLIFFORD D. SIMAK

ETERNA

Roman



ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Édition originale :
WHY CALL THEM BACK FROM HEAVEN ?

© Clifford D. Simak, 1967
traduit par François LOURBET.

© Éditions Albin Michel, 1969
22, rue Huyghens, Paris 14^e

I

Le « jury » cliquettait allègrement en dactylographiant à toute allure le verdict. La feuille de papier se couvrait de lettres qui formaient des mots. Ils devenaient à leur tour des phrases.

La machine s'arrêta et le juge fit un signe de tête au greffier. Celui-ci s'avança vers le jury, dégagea la feuille de papier portant la sentence, la prit à deux mains et se tourna vers le magistrat :

— Accusé, levez-vous, dit celui-ci.

Franklin Chapman se dressa sur ses pieds. Ann Harrison, assise à ses côtés, l'imita et lui posa la main sur le bras. À travers le mince tissu de la chemise, elle sentait les muscles de l'homme se contracter.

J'aurais dû faire mieux, se dit-elle. Elle avait pourtant préparé cette affaire plus soigneusement que n'importe quelle autre. Elle était allée de tout son cœur vers l'homme qui se trouvait maintenant à côté d'elle, ce pauvre type, fait comme un rat. Elle pensait qu'une femme avait peut-être tort de défendre un accusé devant un tribunal comme celui-ci. Autrefois, quand le jury était humain, c'était peut-être une bonne chose. Mais aujourd'hui, et alors que le verdict était rendu par un compteur électronique, seul comptait le point de vue légal.

— Greffier, dit le juge, lisez la sentence.

Ann regarda le procureur assis derrière sa table, toujours aussi sévère et pontifiant que pendant le procès. Un instrument, se dit-elle, un simple instrument, tout comme le jury.

La salle était calme et sombre. Le soleil de cette fin d'après-midi pénétrait à peine par les fenêtres. Les journalistes étaient assis au premier rang, guettant le moindre frisson d'émotion, le moindre geste significatif, le moindre détail à partir duquel ils rédigeraient une histoire. Il y avait aussi les caméras, leurs objectifs prêts à fixer la minute solennelle où l'éternité et le néant se trouveraient en balance.

Pourtant, Ann le savait, il n'y avait pas le moindre doute à avoir. On avait fait un procès avec si peu de chose que le verdict serait assurément celui qu'elle craignait.

Le greffier commença de dire :

— Attendu que l'accusé Franklin Chapman est prévenu d'avoir, par négligence criminelle, retardé la récupération du corps de Amanda Hackett au point d'en empêcher la conservation, ce qui revient à une mort définitive.

Attendu que l'affirmation de l'accusé, selon laquelle il n'est pas personnellement responsable de la bonne marche et de l'état mécanique du véhicule utilisé pour essayer de récupérer le corps de ladite Amanda Hackett, est absolument sans intérêt quant au fond de l'affaire.

Attendu que la récupération du corps par n'importe quels moyens relevait, en revanche, de la responsabilité de l'accusé.

Attendu qu'il n'y a aucune limite à ce genre de responsabilité, oui le ministère public en ses réquisitions, oui la plaidoirie de la défense, l'accusé est déclaré coupable sans aucune circonstance atténuante.

Chapman se rassit très doucement sur son siège et resta, droit et raide, ses grandes mains étroitement jointes sur la table, le visage immobile comme la mort.

Pendant toute la lecture du verdict, Ann Harrison se disait que son client en connaissait d'avance la teneur. C'est pour cela qu'il le prenait si bien. Pas un instant, ni sa plaidoirie ni les assurances qu'elle lui soufflait à l'oreille ne l'avaient trompé. Tout cela n'avait servi de rien. Chapman n'avait jamais été dupe.

— La défense, demanda le juge, a-t-elle une requête à faire ?

— S'il plaît à Votre Honneur, répondit Ann.

C'est un homme bon, se dit-elle. Il essaie d'être compréhensif, mais c'est inutile : la loi ne lui laisse aucune latitude. Il va écouter mes conclusions, les rejeter, prononcer la sentence et ce sera fini. Personne n'y peut rien. Face à l'évidence, il n'y a pas d'argutie possible.

Elle regarda les journalistes et les caméras de télévision et sentit un léger frisson de panique la parcourir tout entière. Ce qu'elle allait tenter, stupide ou sensé, serait de toute façon inutile. Elle le savait.

Au plus fort de son hésitation, elle sut qu'elle devait parler, que c'était son devoir et qu'elle ne pouvait y manquer.

— Votre Honneur, dit-elle, je me propose de réfuter le verdict pour cause de préjugé défavorable à l'accusé.

Le procureur se leva d'un bond.

Le juge lui fit signe de se rasseoir et dit :

— Miss Harrison, je ne suis pas sûr de bien vous comprendre. Sur quelles bases, selon vous, reposerait ce préjugé ?

Elle passa de l'autre côté de la table, de façon à mieux affronter le magistrat.

— Sur le fait, dit-elle, que la preuve essentielle contre mon client était la défaillance mécanique du véhicule qu'il employait dans

l'exercice de ses fonctions.

Le juge opina gravement :

— Je suis bien d'accord avec vous. Mais comment la nature de la preuve peut-elle constituer un préjugé.

— Votre Honneur, dit Ann Harrison, le jury est, lui aussi, une machine.

Le procureur se dressa de nouveau.

— Votre Honneur ! s'écria-t-il, Votre Honneur !

Le juge donna quelques coups de maillet.

— Je peux m'en charger tout seul, dit-il sévèrement.

Les journalistes s'agitaient, prenaient des notes, chuchotaient entre eux. Les objectifs de caméras paraissaient briller avec plus d'intensité.

L'avocat général s'assit. Les murmures s'apaisèrent. Un silence de mort emplit la salle.

— Miss Harrison, demanda le juge, mettriez-vous en doute l'objectivité du jury ?

— Oui, Votre Honneur, dès qu'il est question de machine. Je n'affirme certes pas qu'il s'agit là d'un préjugé délibéré, mais j'affirme qu'inconsciemment...

— Ridicule ! dit le procureur à voix haute.

Le magistrat agita son maillet dans sa direction.

— Taisez-vous, ordonna-t-il.

— Mais j'affirme, reprit Ann, qu'il peut y avoir préjugé involontaire. Et je prétends même que, dans tout système mécanique, il manque une qualité indispensable à la justice, le sens de la miséricorde et de la dignité humaine. Le jury connaît la loi, je vous l'accorde, il en a une connaissance parfaite et surhumaine, mais...

— Miss Harrison, dit le juge, il me semble que vous voulez sermonner la Cour.

— Je prie Votre Honneur de m'excuser.

— Vous avez terminé ?

— Je crois que oui, Votre Honneur.

— Bien. Je rejette vos conclusions. En avez-vous d'autres à présenter ?

— Non, Votre Honneur.

Ann repassa derrière la table mais resta debout.

— Dans ce cas, dit le juge, il n'y a aucune raison de surseoir au prononcé de la sentence. Je n'ai d'ailleurs pas le choix. La loi est extrêmement précise pour ce genre d'affaire. Accusé, levez-vous.

Chapman se dressa lentement.

— Franklin Chapman, dit le juge, vous avez été reconnu coupable sans aucune circonstance atténuante. Vous serez donc privé du droit à la conservation de votre corps au moment de votre mort. Vous

conservez néanmoins l'ensemble de tous vos autres droits civils.

Il donna un coup de maillet et dit :

— L'audience est levée.

II

Pendant la nuit, quelqu'un avait gribouillé un slogan sur le mur d'un bâtiment de brique rouge, de l'autre côté de la rue. L'inscription, tracée à la craie jaune, disait :

POURQUOI LES RAPPELER DU CIEL ?

Daniel Frost conduisit sa minuscule voiture biplace à son emplacement habituel dans l'un des parkings situés à l'extérieur du Centre Eterna, descendit et s'arrêta un instant pour regarder l'inscription.

Il y en avait beaucoup, ces derniers temps, griffonnées à la craie ici et là, et Frost se demandait ce qui pouvait bien les faire se multiplier ainsi. Bien entendu, Marcus Appleton pourrait lui répondre s'il lui posait la question. Mais Appleton, en tant que chef de la sûreté du Centre Eterna, était un personnage très occupé et, ces dernières semaines, Frost ne l'avait vu, pour lui parler, qu'une ou deux fois. Mais si un fait inhabituel se produisait, il était certain que Marcus en serait informé. Peu de chose, se rassura-t-il, pouvait se passer sans que Marcus le sache.

Le gardien du parking s'avança vers lui et toucha sa casquette en guise de salut.

— Bonjour, monsieur Frost. On dirait qu'il y a encore une sacrée circulation.

C'était bien vrai. Les rues étaient pleines, pare-chocs contre pare-chocs, de minuscules voitures presque identiques à celle que Frost venait de garer. Leur bulbe de plastique brillait aux rayons du soleil matinal et, de l'endroit où il se trouvait, Dan pouvait entendre le chuintement étouffé des innombrables moteurs électriques.

— La circulation est toujours dense, déclara-t-il. Ah ! au fait, il faudrait jeter un coup d'œil à mon pare-chocs droit. Une voiture l'a approché de trop près.

— C'est peut-être le pare-chocs de l'autre, dit le gardien, mais mieux vaut vérifier. Et pour le rembourrage, monsieur Frost ?

— Je crois que ça ira, répondit Frost.

— Je vais quand même y jeter un coup d'œil. C'est vite fait. Inutile de prendre des risques.

— Vous avez raison, dit Frost ; merci, Tom.

— Nous devons travailler ensemble, lui rappela le gardien. Aidez-vous les uns les autres. Ça signifie quelque chose pour moi, vous savez. Je crois que c'est quelqu'un de votre service qui a écrit ça.

— Oui, dit Frost. Il y a quelque temps. C'est l'un de nos meilleurs slogans. Un mot d'ordre d'entraide.

Il se pencha à l'intérieur de la voiture, prit sa serviette sur le siège et la mit sous son bras. Le paquet de son déjeuner qui s'y trouvait faisait une bosse disgracieuse.

Il monta sur le trottoir roulant et le suivit jusqu'à l'une des places construites autour du Centre Forenet. Et, à ce moment, comme toujours, et sans pourtant avoir la moindre raison d'agir ainsi, il rejeta la tête en arrière et contempla le building qui projetait vers le ciel son kilomètre et demi de béton, de verre, de plastique et de métal. Parfois, les jours d'orage, l'horizon était bouché par les formations nuageuses qui masquaient le sommet. Mais, par un matin clair comme celui-ci, la grande vague de maçonnerie s'élevait jusqu'à sembler rejoindre le bleu du ciel et s'y perdre. À regarder ainsi, la tête lui tournait. La pensée que tout cela était l'œuvre de l'homme acheva de donner le vertige à Frost.

Il tituba et ne se rattrapa qu'à la dernière minute. Il devait arrêter de fixer aussi follement le haut du bâtiment, se dit-il, ou, du moins, attendre pour le faire de se trouver sur la place. Le trottoir n'avait que quelques centimètres de haut. Pourtant, on pouvait prendre une bonne bûche si l'on n'y prenait garde. On pouvait même se fracturer le crâne. Il se demanda pour la centième fois pourquoi personne n'avait pensé à protéger les allées par des rampes.

Il arriva sur la place, descendit du trottoir et se fondit dans la foule compacte qui se pressait vers le bâtiment. Il serrait contre lui sa serviette en essayant, d'une main, de protéger la bosse que constituait son déjeuner. Pourtant, il savait qu'il avait peu de chance d'y arriver. Presque tous les jours, le sandwich était écrasé par la masse des corps qui emplissait la place et le couloir du bâtiment.

Peut-être pourrait-il se passer de lait aujourd'hui, se dit-il. Il boirait un verre d'eau en mangeant et ce serait tout aussi bien. Il passa la langue sur ses lèvres qu'il trouva sèches tout à coup. Il y avait peut-être une autre façon d'économiser de l'argent. C'est qu'il aimait ce verre de lait quotidien et l'attendait avec un réel plaisir.

Pourtant, il n'y avait pas de question. Il lui fallait trouver le

moyen de payer le montant du pare-chocs de la voiture. C'était là une dépense imprévue et qui dérangeait son budget. Et si Tom constatait que le remplacement du rembourrage était nécessaire, il faudrait encore tirer davantage sur la ficelle.

Il grogna un peu, en lui-même, en y pensant.

Cependant, il se rendait bien compte qu'il ne pouvait prendre aucun risque, et surtout pas avec les autres conducteurs sur les routes.

Aucun risque, aucun risque d'aucune sorte qui puisse menacer la vie humaine. Plus d'équipée casse-cou, plus d'ascension en montagne, plus de voyage aérien, sauf en hélicoptère (cet appareil, employé pour les sauvetages, présentait un coefficient de sécurité proche de cent pour cent), plus de course automobile, plus de sport violent. Les transports, rendus aussi sûrs que possible, les ascenseurs équipés d'incroyables dispositifs de protection, les escaliers tapissés d'un revêtement antidérapant, avec des marches faites de matériaux élastiques... tout était conçu et réalisé pour écarter les risques d'accidents et protéger la vie humaine, et jusqu'à l'air même, pensait-il, garanti de la pollution, les fumées des usines filtrées et recyclées pour en extraire tous les produits nocifs, les voitures ne marchant plus à l'essence mais avec des batteries presque éternelles qui actionnaient les moteurs électriques.

Un homme devait vivre cette première vie aussi longtemps que possible. C'était la seule chance qu'il eût de pouvoir mettre de côté de quoi vivre dans la seconde. Et, alors que tous les efforts de la société tendaient uniquement à prolonger l'existence de l'individu, celui-ci ne devait évidemment pas laisser la négligence ou un sens exagéré de l'économie (comme, par exemple, reculer devant le prix d'un nouveau rembourrage ou d'un redressage de pare-chocs) le priver des années dont il avait besoin pour amasser le capital nécessaire dans la vie à venir.

Frost se rappelait, tout en marchant, qu'il y avait conférence ce matin et qu'il lui faudrait perdre une heure ou davantage à écouter B.J. proclamer des quantités de choses que tout le monde devait savoir. Et pendant que B.J. pérorerait, les chefs des différents services et des groupes d'organisation soulèveraient des problèmes qu'ils pouvaient résoudre sans l'aide de personne, mais ils les évoqueraient quand même, de façon à prouver à tout le monde combien ils étaient occupés et dévoués et combien ils étaient de braves types. C'était une perte de temps, se disait Frost, mais il était impossible d'y échapper. Chaque semaine, depuis plusieurs années, depuis le jour où il était devenu chef de service des relations publiques, il avait dû se joindre au troupeau et aller s'asseoir à la table de conférence en s'énervant quand il pensait à tout le travail empilé sur son bureau.

Marcus Appleton, pensait-il, était le seul à avoir quelque chose

dans le ventre. Marcus refusait d'assister aux conférences et il s'en tirait. D'ailleurs, il était peut-être le seul à pouvoir le faire. Le service de sécurité occupait une place un peu à part. Si la Sécurité voulait servir à quelque chose, il lui fallait avoir les coudées plus franches que les autres départements du Centre.

Parfois, Frost s'en souvenait, il avait eu envie d'exposer quelques-uns de ses problèmes personnels aux réunions. Il ne l'avait jamais fait et en était bien content maintenant. Toutes les suggestions qui lui auraient été faites ne lui auraient été d'aucun secours, ce qui n'avait pourtant pas empêché les membres d'autres services de s'attribuer plus tard la réussite d'une entreprise qu'il avait menée à bien tout seul.

Ce qu'il faut, se dit-il une fois de plus, c'est faire son boulot, se taire et mettre de côté le plus d'argent possible.

En pensant à son travail, il se demandait qui avait bien pu imaginer le slogan écrit à la craie sur le mur de brique rouge. C'était la première fois qu'il le lisait et c'était le plus efficace jusqu'à ce jour, aussi pourrait-il employer celui qui l'avait imaginé. Ce serait une perte de temps, il le savait, que de vouloir en trouver l'auteur et lui offrir une place. La formule, de toute évidence, était l'œuvre des Saints et ces gens-là constituaient un groupe à la tête particulièrement dure.

Pourtant, ce qu'ils espéraient obtenir par leur opposition au Centre Eterna, demeurerait mystérieux. Après tout, le Centre ne visait pas à détruire la religion ni la foi individuelle. Il se contentait de mettre en œuvre, d'une façon purement scientifique, un programme biologique de très longue haleine.

Daniel Frost se fraya un passage dans l'escalier, atteignit l'entrée et se faufila avec difficulté dans la galerie marchande. Gardant sa droite, il arriva enfin au comptoir des « hobbies » qui se trouvait entre le stand du marchand de tabac et celui des « drogues ».

Ce dernier attirait un monde fou. Les gens s'arrêtaient en allant à leur travail pour acheter les pilules de rêve – des hallucinogènes – qui leur donneraient quelques heures agréables.

Frost n'en avait jamais pris et ne souhaitait pas le faire parce qu'il pensait qu'il s'agissait là d'une dépense absurde et qu'il n'en avait jamais vraiment éprouvé le besoin.

Et pourtant il se rendait bien compte que quantité de gens en éprouvaient le besoin pour remplacer ce qu'ils croyaient leur manquer, l'excitation et l'aventure de ces jours anciens où l'homme marchait main dans la main avec la mort. Ils pensaient, peut-être, que leur existence était triste et grise et oubliaient la perspective des lendemains qui chanteraient après leur seconde naissance. Il y avait certainement des gens comme cela, des gens qui perdaient parfois de vue l'aspect fabuleux de l'objectif de leur première vie et ne se rappelaient plus que celle-ci ne représentait en somme que quelques

années de préparation à l'éternité.

Il traversa la foule à grand-peine et arriva enfin au stand des hobbies dont les affaires ne paraissaient guère florissantes.

Charley, le propriétaire, se tenait derrière son comptoir. Quand il vit Frost approcher, il plongea la main dans un tiroir et sortit une planche de timbres de collection.

— Bonjour, monsieur Frost, dit-il. J'ai quelque chose pour vous. Je l'ai mis de côté tout spécialement.

— Encore la Suisse, à ce que je vois, dit Frost.

— Ce sont de très beaux timbres. Je serais bien content que vous les achetiez. D'ici cent ans, vous ne le regretterez pas, car il s'agit d'une excellente série.

Frost jeta un coup d'œil à la planche. Il y avait un chiffre inscrit au crayon en bas et à droite : 1,30.

— Pour l'instant, dit Charley, ça ne vous coûtera que 1,85 dollar.

III

Le vent avait, une fois de plus, fait tomber la croix pendant la nuit.

La difficulté, se dit Ogden Russel en s'asseyant et en se frottant les yeux pour en chasser les derniers restes de sommeil, c'est que le sable est un matériau trop meuble pour y planter une croix. Peut-être, s'il trouvait quelques pierres qu'il pourrait déplacer et disposer autour du pied, cela lui permettrait-il de faire tenir la croix, face au vent qui soufflait du fleuve.

Il fallait y faire quelque chose, parce qu'il n'était ni admissible, ni convenable que la croix, aussi insignifiante qu'elle fût, se renversât au moindre souffle de brise. Ce fait présentait un côté trop choquant, comparé à la piété d'Ogden et à l'objectif qu'il poursuivait.

Il se demandait, assis sur le sable, le rire matinal du fleuve emplissant ses oreilles, s'il avait été aussi sage qu'il le croyait en choisissant cette île minuscule comme ermitage où cacher sa solitude. Elle était parfaitement inconfortable mais il ne tenait pas spécialement au confort. Il avait eu tout le confort souhaitable à l'endroit où il habitait auparavant, dans ce monde auquel il avait tourné le dos ; il aurait pu le conserver en y restant, c'est tout. Mais il avait renoncé au confort et à bien d'autres choses pour se consacrer à sa quête de... Il hésita. Il sentait de quoi il s'agissait mais ne parvenait pas à le définir.

— Pourtant, j'ai essayé, se dit-il. Mon Dieu, ce que j'ai essayé !

Il se leva et s'étira, longuement et vigoureusement, car, à ce qu'il lui semblait, chacun de ses os, chacun de ses muscles lui faisaient mal. Il pensa que c'était parce qu'il couchait dehors, exposé au vent et à l'humidité du fleuve, sans autre protection qu'une couverture en lambeaux entortillée autour de son corps recroquevillé. Il ne portait pratiquement pas de vêtements, exception faite d'un vieux pantalon coupé au-dessus des genoux. Une fois qu'il se fut étiré, il se demanda s'il devait redresser la croix avant sa prière du matin ou si celle-ci serait agréable à Dieu même s'il laissait les choses en l'état pour

l'instant. De toute façon, se dit-il, il y aurait quand même une croix, une croix inclinée sur le côté, certes, mais ce qui comptait, finalement, c'était le symbole et non pas sa position.

Debout face au soleil levant, il se livrait à lui-même un véritable combat et essayait de voir clair dans son âme et dans les régions mystérieuses et insondables qui se trouvaient au-delà.

Mais rien ne venait, ni illumination, ni réponse divine. Du reste, il n'y en avait jamais eu. Ce matin, c'était pire que jamais parce qu'il ne pouvait s'empêcher de penser aux cloques qui pelaient sur son corps brûlé par le soleil, à ses genoux qu'avaient écorchés de trop longues prières sur le sable, à la faim qui tordait son ventre et à l'inquiétude où il se trouvait de savoir si un poisson aurait mordu à l'hameçon d'une des lignes qu'il avait posées la nuit précédente.

S'il n'avait toujours pas obtenu de réponse après des mois d'attente et de recherche, se dit-il, c'était peut-être parce qu'il n'y en avait pas et qu'il s'était embarqué dans une aventure insensée. Il frappait peut-être à la porte d'une pièce vide, demandait peut-être quelque chose qui n'existait pas et n'avait jamais existé, on l'appelait par un nom qui ne convenait pas.

Pourtant, le nom importait peu. Ce n'était qu'un détail formel, rien de plus qu'un substrat à partir duquel un homme pouvait opérer. Vraiment, il s'en souvenait, la chose qu'il pourchassait était simple : il voulait comprendre et avoir la foi, la profondeur de la foi et la puissance de compréhension qu'avaient possédées autrefois les hommes. Il devait bien y avoir quelque chose. L'humanité tout entière n'avait pas pu se tromper des siècles durant. La foi religieuse, quelle qu'elle fût, était plus qu'un simple moyen inventé par l'être humain pour remplir le vide douloureux qui déchirait son cœur. Les hommes de Néanderthal eux-mêmes enterraient leurs morts de telle façon qu'au jour de leur résurrection ils se redressent face au soleil levant. Ils jetaient dans les tombes une poignée d'ocre rouge pour symboliser la vie à venir et laissaient aux défunts les armes et tout ce dont ils auraient besoin pour cette seconde vie.

Il fallait qu'il sache ! Il devait se forcer à savoir ! Et il saurait, quand il aurait appris à approfondir le sens caché de l'existence. Quelque part, au fond de cette sorte de puits mystique, il trouverait la vérité.

La vie devait être plus, se disait-il, que la prolongation de cette existence terrestre, quelle qu'en soit la durée. Il devait y avoir une autre éternité quelque part au-delà de la chair réveillée, renouvelée et immortelle.

Aujourd'hui, ce jour même, il s'était reconsacré. Il était resté plus longtemps agenouillé. Il avait cherché plus profondément que d'habitude et écarté de lui tout ce qui n'était pas sa quête de la vérité,

et ce serait peut-être le jour. Quelque part dans le futur étaient inscrites l'heure et la minute de sa compréhension et de sa foi et rien ne pouvait lui laisser prévoir quand sonnerait cette heure. Cela pouvait très bien arriver tout de suite, se dit-il.

Pour parer à toute éventualité, il lui fallait toutes ses forces. Il déjeunerait donc avant même la prière du matin puis, restauré, il reprendrait une fois de plus sa recherche de la vérité avec une vigueur nouvelle.

Il longea la sablière jusqu'aux saules auxquels il avait attaché ses lignes qu'il entreprit de relever. Elles vinrent très facilement, il n'y avait rien au bout.

La faim tordit davantage son ventre tandis qu'il examinait les hameçons dont l'acier brillait doucement au soleil.

Une fois de plus, il se contenterait des palourdes du fleuve. Cette seule idée lui donna la nausée.

IV

B.J. donna quelques coups secs sur la table avec un crayon pour marquer le début de la réunion, puis jeta un regard aimable à l'assistance.

— Je suis content de vous voir parmi nous, Marcus, dit B.J. Ce n'est pas souvent. Dois-je comprendre que vous avez un petit problème ?

Marcus Appleton retourna son sourire à B.J.

— Oui, B.J., dit-il, il y a un petit problème, mais il n'intéresse pas que moi.

B.J. dirigea son regard sur Frost.

— Comment va la nouvelle campagne d'épargne, Dan ?

Frost répondit :

— Nous y travaillons.

— Nous comptons sur vous, lui dit B.J. Il faut lui donner de l'allant. J'ai entendu dire qu'on investissait beaucoup dans les timbres et les pièces de monnaie...

— Le seul ennui, c'est qu'il s'agit là d'un investissement à très long terme.

Peter Lane, le trésorier, se cala sur sa chaise.

— Plus vite vous aboutirez à un résultat, dit-il, mieux cela vaudra. Les souscriptions à notre emprunt se sont considérablement ralenties.

Il jeta un regard circulaire autour de la table.

— Des timbres et des pièces de monnaie, lança-t-il, comme s'il s'agissait de mots malpropres.

— Nous pourrions y mettre un terme, dit Marcus Appleton. Il suffirait d'un mot ou deux, un de ces quatre matins. Plus d'émissions de timbres commémoratifs, ni de marques aériennes de fantaisie.

— Vous n'oubliez qu'une chose, lui rappela Frost. Il ne s'agit pas seulement de timbres et de pièces de monnaie mais aussi de porcelaine, de toiles, etc. On ne peut quand même pas interdire tous

les commerces de ce genre.

B.J. remarqua aigrement :

— Frost a raison. On ne parle déjà que trop de notre mainmise sur le monde.

Carson Lewis, l'un des vice-présidents, déclara :

— Je pense, pour ma part, que ce genre de discussion oiseuse contribue à entretenir l'activité des Saints. Certes, ils ne font pas grand mal mais, à la longue, ils deviennent fatigants.

— Il y avait une inscription de l'autre côté de la rue, dit Lane. Pas mauvais d'ailleurs, ce slogan, je dois l'avouer...

— Il n'y est plus, dit Appleton, entre ses dents.

— Bien sûr, dit Lane. Mais se contenter de suivre ces gens à la trace avec un seau et une brosse et d'effacer leurs inscriptions n'est pas une solution.

— Je ne crois d'ailleurs pas, dit Lewis, qu'il y ait de solution. L'idéal, bien sûr, serait de démanteler complètement l'organisation des Saints. Mais je doute fort que ce soit possible. Marcus, je crois, sera d'accord avec moi. Nous ne pouvons que l'empêcher de se développer davantage.

— Il me semble, au contraire, dit Lane, que nous pourrions faire plus. Les dernières semaines, j'ai vu plus de slogans sur les murs que jamais auparavant. Les Saints doivent disposer de tout un corps de peintres en lettres qui passent leur temps à barbouiller les murs en cachette. Et pas seulement ici. Partout, du nord au sud de la côte, à Chicago et sur la côte ouest, en Europe et en Afrique...

— Un jour, on en verra bien la fin, déclara Marcus Appleton. Je vous l'assure. Il n'y a que quelques meneurs, une centaine peut-être. Une fois qu'ils seront épinglés, on n'en parlera plus.

— Doucement, Marcus, doucement, insista B.J. On doit procéder doucement.

Appleton ricana :

— Très doucement ! Bien entendu, B.J., comptez sur moi. Ça se passera en douceur.

— Il n'y a pas que les slogans mais aussi tous les bobards, dit Lewis.

— Ça ne peut pas nous toucher, ces bruits qui courent, assura B.J.

— La plupart, bien sûr, reprit Lewis. Ce n'est qu'une façon de parler et de passer le temps. Mais certains ont un fond de vérité, je veux dire qu'ils se fondent sur des situations existant vraiment au sein du Centre Eterna. Au départ, il y a un fond de vérité, déformée, interprétée et c'est cela, me semble-t-il, qui risque de nous causer du tort. Tous ces bobards plus ou moins justifiés ternissent l'image de nous que nous devons imposer au public, certains même gravement. Mais ce qui me préoccupe le plus est de savoir comment ces Saints

obtiennent les renseignements de base qu'ils exploitent ensuite. J'imaginerais volontiers qu'ils ont organisé tout un réseau d'informateurs au cœur même de ce bâtiment et dans tous les autres services du Centre Eterna. Il faut évidemment faire en sorte que cette situation cesse.

— Nous ne sommes pas sûrs, dit Lane, que tous ces bruits viennent des Saints. Nous avons tendance à leur mettre sur le dos tout ce qui nous gêne. Pour moi, ces gens-là ne sont qu'une bande de dingues !...

— Pas seulement des dingues, dit Marcus Appleton. On peut facilement venir à bout des dingues. Je dirais plutôt qu'il s'agit d'agitateurs extrêmement compétents. Le pire serait de les sous-estimer. Mon service s'occupe d'eux en permanence. Nous sommes donc très bien informés et j'ai l'impression que l'on arrive au bout...

— Je suis de votre avis en ce qui concerne l'efficacité et la bonne organisation de leur mouvement. J'ai même souvent pensé qu'ils étaient en cheville avec les Fainéants.

Appleton hocha la tête :

— Les Fainéants ne sont pas ce qu'ils paraissent être. Ne vous laissez donc pas emporter par votre imagination, Carson. Les Fainéants sont les sans-emploi, les bons-à-rien chroniques, les inadaptés. Dites-moi, Peter, ils ne représentent qu'un pour cent de la population totale.

— Moins d'un pour cent, précisa Lane.

— Bon, moins d'un pour cent de la population. Ils se refusent à connaître notre... hum... notre autorité et passent leur vie à errer en bandes dans le désert...

— Messieurs, dit calmement B.J., je crains que nous ne nous égarions sur un sujet maintes fois discuté, sans grand résultat d'ailleurs. Je suggère donc que nous abandonnions les Saints à la seule surveillance de la Sûreté...

Marcus acquiesça :

— Merci, B.J.

— Ce qui nous amène au problème dont j'ai parlé, dit B.J.

Chauncey Hilton, chef de section du projet de recherches temporelles, expliqua doucement :

— L'un de nos chercheurs a disparu. C'est une femme nommée Mona Campbell. J'ai du reste l'impression qu'elle avait trouvé quelque chose.

— Mais si elle était sur une piste, explosa Lane, pourquoi devrait-elle...

— Peter, s'il vous plaît, intervint B.J. Parlons de tout cela aussi calmement que possible.

Il regarda ses collaborateurs :

Reprise Bailly Colette.

— Pardonnez-moi, messieurs, de ne pas vous en avoir informé tout de suite. C'est une chose qu'il valait mieux garder secrète, une affaire à ne pas trop ébruiter et Marcus a cru bon...

— Marcus a fait une enquête ? demanda Lane.

Appleton acquiesça :

— Pendant six jours, mais ça n'a rien donné.

— Peut-être est-elle simplement allée quelque part pour y être seule et réfléchir, suggéra Lewis.

— Nous y avons pensé, dit Hilton. Mais dans ce cas, elle m'en aurait averti. Elle était très consciencieuse. Et ses notes ont disparu.

— Si elle est partie travailler, elle les aura emportées, insista Lewis.

— Pas toutes, dit Hilton, juste les notes courantes, pas toute la pile. En fait, personne n'est supposé sortir de l'enceinte du laboratoire quoi que ce soit. Mais les mesures de sécurité ne sont peut-être pas aussi strictes qu'elles le devraient.

Lane se tourna vers Appleton.

— Vous avez contrôlé les moniteurs ?

Appleton acquiesça sèchement.

— Bien sûr, c'est l'habitude, mais ça ne sert à rien. Le système de surveillance n'est pas prévu pour préciser l'identité. Chaque ordinateur détecte une personne quand elle entre dans son champ d'action mais cela révèle seulement l'existence d'une personne vivante à un endroit donné. Si l'un des signaux s'éteint, c'est que quelqu'un vient de mourir et l'on envoie aussitôt sur place une équipe de secours. Mais les spots se déplacent continuellement avec les individus. Ils quittent un écran pour passer aussitôt sur un autre.

— Mais cela peut indiquer qu'une personne voyage.

— Certainement, seulement des tas de gens voyagent. Et Mona Campbell n'est peut-être allée nulle part. Il est fort possible qu'elle se contente tout simplement de se cacher.

— Ou qu'elle ait été kidnappée, suggéra Lewis.

— Je ne crois pas, lui répondit Hilton. Vous oubliez la disparition des notes !

— Vous pensez qu'elle est partie, dit Frost, qu'elle a déserté, en quelque sorte ?

— Oui, dit Hilton.

Howard Barners, directeur de la recherche spatiale, questionna :

— Vous croyez vraiment qu'elle est arrivée à quelque chose ?

— Oui, affirma Hilton. Elle m'a dit, d'ailleurs, avec réticence, qu'elle avait orienté ses calculs dans une nouvelle direction. Je m'en souviens parfaitement. Elle m'a dit ses « calculs » plutôt que ses « recherches ». J'ai trouvé cela bizarre...

— Elle a parlé de « calculs » ? demanda Lane.

— Oui, j'ai découvert plus tard qu'elle travaillait sur les mathématiques d'Hamal. Vous vous en souvenez, Howard ?

Barnes fit signe que oui.

— L'un de nos navires les a rapportées, oh ! disons voici vingt ans. Elles venaient d'une planète jadis habitée par une race intelligente, sans doute une planète qu'on pourrait utiliser. Mais il faudrait la « terraformer »^[1], ce qui prendrait, dans ce cas précis, un bon millier d'années, et encore, à condition de travailler dur.

— Ces maths ? demanda Lewis, on peut en tirer quelque chose ?

— Certains mathématiciens ont essayé, dit Barnes, mais il n'en est rien sorti. C'étaient bien des maths, d'accord, mais si éloignées des nôtres que personne n'y a compris quoi que ce soit. L'équipage qui a visité la planète a, du reste, trouvé des tas d'objets tout aussi déconcertants, intéressants, certes, pour l'anthropologue ou l'ethnologue, mais sans utilité pratique immédiate. Pour les maths, c'est autre chose. On les a découvertes dans... disons un livre qui avait l'air intact. Ce n'est pas si souvent que l'on fait ce genre de trouvaille sur une planète abandonnée. On en a d'ailleurs fait tout un plat à l'époque.

— Et personne n'y a rien compris, si ce n'est peut-être cette Mona Campbell ? demanda Lane.

— Je suis à peu près certain qu'elle y a réussi, dit Hilton. C'est une fille assez exceptionnelle et...

— Vous ne demandez jamais de rapports périodiques sur les travaux en cours ? fit Lane.

— Si, bien sûr. Mais nous ne pouvons pas être constamment sur le dos de tout le monde. Vous savez comment ça se passe.

— Bien sûr, dit Barnes. On doit ficher la paix aux chercheurs, les laisser libres de l'orientation de leurs travaux.

B.J. remarqua :

— J'espère que vous vous rendez compte de l'importance de cette question. Avec toute ma considération pour Howard, je dois bien admettre que le programme de recherche spatiale est une entreprise de longue haleine qui aboutira, disons, dans trois ou quatre cents ans. En revanche, il faut que les problèmes temporels soient résolus le plus tôt possible. Cela nous assurera l'espace vital qui nous sera indispensable, peut-être dans un siècle ou peut-être bien avant. Une fois les résurrections commencées, nous devons prévoir le jour, proche, où il nous faudra plus de place que n'en offre la terre. Et le début des résurrections est peut-être pour demain. Les gars du Projet Immortalité marchent en effet très fort, si j'ai bien compris ce que m'a dit Anson.

— Exact, B.J., dit Anson Graves. Ça sent la fin. Encore dix ans, au

maximum.

— Dans dix ans, dit B.J. nous serons immortels.

— Un truc peut aller de travers, intervint Graves.

— Pas avec des gens comme vous, dit B.J. Je répète : dans dix ans nous serons immortels. Les convertisseurs de matière ont résolu la question des matériaux et de la nourriture. Le programme de logement est à l'étude. Tout ce qu'il nous reste à prévoir comme problème important est celui de l'espace. Pour avoir cet espace et l'avoir vite, il nous faut disposer du voyage dans le temps. Et c'est là que le bât nous blesse.

— Peut-être, suggéra Lane, cherchons-nous la quadrature du cercle. Il est peut-être impossible de vaincre le temps. Il n'y a peut-être rien de ce côté-là.

— Je ne suis pas d'accord avec vous, protesta Hilton. Je pense que Miss Campbell est arrivée à un résultat positif.

— Mais elle est partie, constata Lane.

— On en revient toujours au même point, dit B.J. Il faut retrouver Mona Campbell.

Il regarda Marcus Appleton et répéta, en martelant les mots :

— Vous comprenez, il faut retrouver Mona Campbell !

— D'accord, d'accord, répondit Appleton. Je voudrais pourtant demander l'aide de tout le monde. Avec le temps, bien sûr, nous remettrons la main dessus. Mais nous y arriverions plus vite si...

— Je ne comprends pas très bien, dit Lane. C'est vous, et vous seul, le responsable de la Sécurité.

— Quand il s'agit d'affaires de routine, dit Appleton, c'est parfaitement exact. Mais le service financier possède, lui aussi, des agents...

— Ce n'est pas leur travail, explosa Lane.

— Vous avez raison, répondit Appleton, encore que vos types puissent parfaitement donner un coup de main. Mais je pensais en réalité à un autre département.

Il pivota sur sa chaise et regarda Frost.

— Dan, dit-il, vous avez organisé un service de renseignements parallèle assez sensationnel. Il pourrait nous être très utile. Vous disposez de tout un éventail d'indicateurs et d'agents...

— Je n'y comprends absolument rien ! s'exclama B.J.

— Oh ! j'oubliais, dit Appleton. Vous devez ignorer de quoi il s'agit. C'est une affaire strictement interservices. Dan a fait de l'excellent travail en organisant ce réseau qu'il finance, si j'ai bien compris, en employant un budget destiné aux « publications de recherche », mais qui ne se transforme pas nécessairement en revues. Du reste, notre ami n'est pas le seul à agir de la sorte.

Pourquoi, espèce de salaud ? se disait Frost. Espèce de salaud,

sale enfant de putain.

— Dan, s'écria B.J., c'est vrai ?

— Oui, dit Frost. Bien sûr.

— Mais pourquoi ? demanda B.J., pourquoi avez-vous ?...

— B.J. répondit Frost, si cela vous intéresse vraiment, je peux vous expliquer tout ça en détail. Avez-vous la moindre idée du nombre de livres et d'articles de revues qui auraient été publiés l'an passé ou au cours de ces dix dernières années pour attaquer le Centre Eterna, si personne ne s'en était occupé ?

— Non, hurla B.J., et je m'en moque. Nous pouvons survivre à toutes les campagnes de presse. Nous l'avons toujours fait.

— Exact, dit Frost, mais c'est simplement parce qu'on a empêché la plupart de ces factums de paraître. On a arrêté les pires. Pas seulement moi, mais aussi mes prédécesseurs. Certains de ces livres ou de ces articles nous auraient fait beaucoup de mal si je les avais laissés passer.

— B.J., dit Lane, je crois que Dan n'a pas tort. Je pense que...

— Non, non et non, tonna B.J. On ne devrait pas essayer de tout arrêter, de tout diriger, de tout censurer. On nous accuse d'essayer de régenter le monde...

— B.J., dit Frost en colère, il est inutile de prétendre que le Centre Eterna ne gouverne pas la planète. Certes, il existe encore des Etats et des gouvernements, mais nous possédons la terre. Nous avons investi partout, nous sommes propriétaires de toutes les grosses entreprises et...

— Ça se discute, vous savez, ça se discute, grogna B.J.

— Je sais. Il ne s'agit pas d'un capital qui nous appartient en propre mais d'argent qu'on nous a confié en dépôt. Seulement, nous le gérons, nous décidons de son emploi et il n'existe, que je sache, pas de commissaires aux comptes pour nous poser des questions.

— Il me semble, risqua Lane, que nous nous écartons du sujet.

— Je ne voulais pas attirer la moindre histoire à qui que ce fût, dit Appleton.

— C'est pourtant le cas, riposta Frost sombrement. J'ignore pourquoi vous avez agi comme ça, Marcus, mais vous n'avez jamais rien fait que vous n'avez soigneusement calculé à l'avance. Cela, je le sais.

— Je crois que Marcus veut de l'aide, dit Lane, essayant de ramener le calme. Pour ma part, je suis d'accord.

— Pas moi, dit Frost. Je ne vais pas coopérer avec un homme qui est entré ici avec l'intention délibérée de me mettre sur la sellette à propos d'un travail qui se faisait longtemps avant que j'occupe mon poste actuel, un travail qui exigeait et qui exige toujours de la discrétion...

— Je n'aime pas cela, Dan, lui dit B.J.

— Je le sais bien, répondit Frost. Vous êtes, excusez l'expression, notre « voltigeur de pointe » et je n'ai pas l'intention de vous gêner...

— Vous étiez au courant ? demanda B.J. à Lane.

Lane hocha la tête.

— Oui, le service comptable fournissait des fonds. Et Marcus le savait parce que c'est son job d'être au courant de tout. Mais à part nous trois, personne n'était au courant. Excusez-moi, monsieur.

— Je vous en reparlerai à tous les trois, dit B.J. Je pense, pour ma part, qu'il faut toujours agir ouvertement. Nous détenons un dépôt sacré, depuis très longtemps déjà et jusqu'ici, nous avons, je crois, été dignes de la confiance des hommes. Et le moment viendra où il nous faudra rendre des comptes à tous ces gens qui attendent le jour pour lequel nous travaillons. Ce jour-là, j'espère bien qu'on pourra ouvrir, non seulement nos livres de caisse, mais nos cœurs, pour que tout le monde puisse voir...

B.J. venait d'enfourcher son dada favori. Il pouvait parler pendant des heures sur ce sujet qui lui était particulièrement cher.

Frost jeta un coup d'œil du côté d'Appleton. Celui-ci se tenait avachi sur son siège, l'air maussade.

Ainsi donc, ça n'a pas marché, pensait Frost, pas de la façon que tu pensais. Tu es entré, sûr de ta petite affaire et tu m'as envoyé le paquet dans les gencives. Mais ça n'a pas marché tout à fait comme tu voulais, Marcus. J'aimerais bien savoir, mon salaud, pour quelle tortueuse raison tu essaies de m'avoir.

Il n'y avait jamais rien eu entre eux, non que Dan eût été très lié à Marcus. Personne n'était jamais l'ami de Marcus Appleton. Mais ils étaient, sinon amis, du moins collègues et se respectaient mutuellement.

Quelque chose doit se passer, se disait Dan, quelque chose d'invisible à l'œil nu. Si ce n'était pas le cas, pourquoi Appleton essayait-il de le discréditer ?

Le ronron de B.J. qui le berçait vaguement reprit soudain un sens.

— Et c'est pourquoi, dis-je, nous devons tenter l'impossible pour retrouver Mona Campbell. Elle a peut-être trouvé quelque chose dont nous avons besoin depuis des années.

Il se tut et promena un regard inquisiteur autour de la table. Personne ne souffla mot.

B.J. frappa la table de son crayon.

— C'est tout, dit-il.

V

— Vous voyez, c'est comme ça, dit la petite vieille à l'entrepreneur de Pompes funèbres. On se fait vieux. Ce n'est pas comme si on avait encore longtemps à vivre. Remarquez bien, on a la santé.

Le vieux monsieur donna un coup de canne sur le sol.

— C'est comme ça, dit-il. On se porte même trop bien. Selon toute vraisemblance, on pourrait vivre tous les deux encore une bonne vingtaine d'années.

— Et en profiter aussi, ajouta la vieille dame. James a tellement travaillé toute sa vie et nous avons tellement économisé. Maintenant, c'est fini tout ça, nous avons le temps de nous reposer et d'être tranquilles, de bavarder un peu, de faire quelques visites, etc. Mais nos ressources financières s'amenuisent chaque jour. Nous dépensons nos économies sans profit pour personne et...

— C'est ridicule, déclara le vieil homme, tandis que si on se retire pour de bon, l'argent qui nous reste fera des petits.

La vieille dame acquiesça vigoureusement.

— Des intérêts, dit-elle, parfaitement, des intérêts, de bons gros intérêts. Ça vaut mieux que de rester assis à croquer tout ce bel argent que James a eu tant de mal à gagner.

L'entrepreneur de Pompes funèbres se frotta les mains qu'il avait molles et flasques.

— Je comprends très bien, dit-il. Ne vous sentez pas gênés. Des tas de gens comme vous viennent me voir tous les jours, exactement pour la même raison.

VI

De la fenêtre de son bureau, au dernier étage du Centre Eterna, Frost regardait cette espèce de tapisserie que constituait, un kilomètre et demi plus bas, le vieux New York. L'Hudson paraissait un mince fil d'argent, brillant sous le soleil du matin et l'île de Manhattan était un puzzle de couleurs pâles.

Souvent, debout à cette fenêtre, il contemplait ce paysage que l'altitude et la vapeur d'eau nimbaient d'une sorte de brume bleutée. Il y voyait un symbole : le passé de l'humanité vu depuis l'avenir.

Mais aujourd'hui, pas de symbole pour Dan. Une inquiétude sourde taraudait son cerveau.

Appleton avait essayé, délibérément, de le mettre en mauvaise posture. Si la chose était déjà en soi assez effrayante, le nœud du problème restait de savoir pourquoi le chef de la Sécurité avait agi de la sorte. Marcus ne représentait-il que lui-même, ou bien opérait-il pour le compte d'autres gens ?

Logiquement, ce n'était que de la « politique de bureau ». Pourtant, depuis toujours, Frost s'était arrangé pour rester à l'écart des intrigues et des combines. Quelqu'un voulait-il donc sa place ? Beaucoup de gens peut-être. Mais ce n'était pas à des motifs de ce genre que Marcus avait pu obéir.

Dès lors, il ne restait qu'une seule possibilité : quelqu'un avait peur qu'il sache ou soupçonne quelque chose qui pouvait nuire, sinon au Centre Eterna, du moins à l'un de ses chefs de service.

Ce qui paraissait ridicule. Il faisait son boulot et ne s'occupait que de ses affaires. On ne le consultait que sur ce qui concernait son travail. Il n'intriguait pas, sinon pour les besoins du service.

Il s'était toujours occupé uniquement de ses affaires, mais ce matin, il s'en souvenait, il avait fait une entorse à la règle qu'il s'était imposée. Il avait dit à B.J. qu'il était stupide de prétendre que le Centre Eterna ne gouvernait pas la planète. C'était vrai, bien sûr, mais il n'aurait pas dû le dire. Il aurait dû se taire. Il n'avait aucune raison

de parler. Sa seule excuse était qu'Appleton l'avait exaspéré et qu'il s'était laissé aller à un mouvement de colère.

Appleton avait dit la vérité. Le service de renseignements parallèle existait bien mais ce n'était pas Dan qui l'avait créé. Il en avait hérité, tout simplement. Du reste, c'était un organisme dont les fonctions demeuraient limitées à un cadre bien défini et assez étroit. Pour les besoins de sa cause – mais quelle cause ? – Appleton l'avait monté en épingle.

Frost quitta la fenêtre, revint à son bureau, s'assit et s'empara du monceau de papiers déposé par Mlle Beale sur la table. Comme d'habitude, l'état journalier des statistiques de vie se trouvait sur le dessus de la pile.

Dan en prit connaissance.

C'était un document très concis : la date – 15 juin 2148 – et, au-dessous, les deux lignes dactylographiées suivantes :

En animation suspendue : 96. 674. 321. 458.

En vie : 47. 128. 932. 076.

Dan haussa les épaules, chiffonna la feuille et la jeta dans la corbeille. Puis il ramassa le second papier de la liasse.

Il y eut un bruit à la porte et Frost leva les yeux. Mlle Beale se tenait sur le seuil.

— Excusez-moi, monsieur Frost, dit-elle. Comme vous n'étiez pas là, j'ai lu le journal du matin et j'ai oublié de le remettre sur votre bureau.

— Parfait. Rien d'intéressant ?

— Il y a le communiqué sur l'opération Cygne. C'est mot pour mot le texte que nous avons donné à la presse ; ça se trouve en page trois.

— Pas à la une ?

— Non. C'est le procès Chapman qui tient la vedette.

— Le procès Chapman ?

— Vous savez bien, ce type dont la voiture de sauvetage s'est démolie au mauvais moment.

— Ah ! oui. Ça fait un sacré bout de temps qu'on en parle.

— Il a été condamné hier. On l'a passé à la TV.

— Je l'ai manqué. Je n'ai pas allumé la télévision hier soir.

— C'était dramatique. Il a une femme et des enfants et maintenant... ils seront à jamais séparés de lui quand il sera mort. J'ai beaucoup de peine pour eux.

— Il a enfreint la loi, dit Frost. Il a manqué à ses devoirs les plus élémentaires. Notre vie à tous dépend d'hommes comme lui.

— C'est vrai, reconnut Mlle Beale, mais ça me fait quand même de la peine. C'est si horrible d'être le seul, sur des milliards, à être condamné à la mort éternelle.

— Ce n'est ni le premier ni le dernier, lui rappela Frost.

Elle posa le journal sur le coin du bureau.

— J'ai entendu dire que vous aviez eu des ennuis à la réunion de ce matin.

Il secoua tristement la tête sans rien dire.

Elle avait « entendu dire », pensa-t-il. Déjà l'histoire s'était répandue et se propageait maintenant à la vitesse d'un incendie dans tout le bâtiment.

— J'espère que ce n'est pas grave, dit-elle.

— Pas trop.

Elle se tourna, prête à sortir.

— Mademoiselle Beale, appela-t-il.

Elle se retourna.

— Je ne serai pas là, cet après-midi. Il n'y a rien de spécial ?

— Deux rendez-vous, sans importance. Je peux les annuler.

— S'il vous plaît, dit-il.

— Il peut arriver un document confidentiel.

— Mettez-le dans le coffre-fort.

— Mais ils n'aiment pas...

— Je sais. Il faut tout de suite le contrôler et...

Mais voilà ! se dit-il en se frappant le front.

Il tenait l'explication. Il savait ce qui avait fait agir Appleton.

C'était simplement quelque chose qu'il avait totalement oublié.

— Monsieur Frost, ça ne va pas ?

— Mais non. Si un message confidentiel arrive, mettez-le dans le coffre. Je m'en occuperai, demain matin.

— Très bien, dit-elle sèchement pour exprimer sa désapprobation.

Elle pivota et sortit pour regagner son propre bureau qui servait d'antichambre à celui de Frost.

Dan se laissa aller dans son fauteuil, en se rappelant ce jour, trois mois plus tôt, où le planton s'était trompé et lui avait remis un document confidentiel destiné à Peter Lane. Il l'avait ouvert sans regarder le nom porté sur l'enveloppe.

En constatant l'erreur, il l'avait porté lui-même à son destinataire auquel il avait expliqué ce qui s'était produit. Tout semblait rentré dans l'ordre. Le coursier avait, bien sûr, été flanqué à la porte. C'était tout. Le coursier avait commis une faute, une faute grave, et il méritait d'être balancé. Mais, entre Lane et Frost, l'affaire semblait oubliée.

Oui, se dit Frost, Lane n'avait rien oublié. Il y avait l'histoire du papier manquant, celui qui avait glissé de l'enveloppe quand il l'avait ouverte et qu'il avait retrouvé, à son retour, par terre à côté de son bureau.

Il se revoyait maintenant, debout, le papier à la main, sachant qu'il devait le porter à Lane. Mais s'il le faisait, il faudrait donner

d'autres explications et ce serait gênant. Par ailleurs, ce papier ne paraissait pas si important. Ce qui était le cas, se disait-il, de la moitié au moins des documents qui circulaient sous pli fermé avec le tampon « ultrasecret ».

Quelque responsable oublié, imbu de son importance et passionné de romans de cape et d'épée, avait inventé ce système bien des décennies plus tôt. La tradition s'était perpétuée comme tant d'autres... Bien sûr, il y avait des papiers de nature vraiment confidentielle ou tout au moins relativement confidentielle, mais le reste ne concernait que des questions de service qui ne justifiaient absolument pas toutes ces précautions.

Pour s'éviter l'embarras d'une nouvelle explication, Dan s'était donc contenté de fourrer le papier dans un tiroir de son bureau où il l'avait oublié en sachant fort bien que, si ce texte était aussi insignifiant qu'il le paraissait, Peter Lane n'en mourrait pas.

Il s'était trompé ; ça en avait bien l'air, en tout cas.

Et si le comportement d'Appleton était lié à cette histoire, Marcus n'était pas seul dans le coup. Lane s'y trouvait aussi. Charmant.

Dan tira brusquement le tiroir central et se mit à chercher. Rien ! Il ouvrit un autre tiroir. Pas de papier.

Si seulement il arrivait à se rappeler de quoi il s'agissait ! Il se souvenait vaguement qu'il était question d'inscrire quelque chose sur une sorte de répertoire.

Il fronça les sourcils en fouillant désespérément dans sa mémoire. Les détails lui échappaient.

Il chercha dans tous les autres tiroirs sans plus de résultat.

C'était comme cela qu'ils étaient au courant, se dit-il. Quelqu'un avait fouillé son bureau et avait trouvé le papier !

VII

L'agent immobilier désigna d'un geste large les taillis et le marais.

— Huit hectares, dit-il. À ce prix-là, c'est une affaire en or, la plus chouette des affaires en or. Pas de meilleur placement pour votre fric, mes amis. Dans cent ans, ça vaudra cent fois plus que maintenant. Dans mille, si vous y arrivez, vous serez milliardaires.

— Mais ce n'est qu'un marais, dit la femme. Personne ne voudra jamais construire ici et on ne peut pas...

— Vous l'achetez aujourd'hui, dit l'agent immobilier, à tant l'hectare. Vendez-le dans deux cents ans et vous le vendrez le même prix au mètre carré. Prenez le nombre de personnes qui vivront à ce moment-là et comparez-le à la surface totale de la terre et vous comprendrez ce que je veux dire. Quand ils auront découvert le secret de l'immortalité et qu'ils commenceront à ressusciter les gens...

— Mais ils n'auront pas besoin de terre, dit le mari de la femme. Quand ils auront le voyage dans le temps, ils feront retourner les gens un million d'années en arrière pour coloniser la terre et, quand ce sera fini, ils les renverront à deux millions d'années en arrière et...

— À votre place, je ne compterais pas trop là-dessus, dit le marchand. Il y a beaucoup de gens qui ne croient pas au voyage dans le temps. Le Centre Eterna l'aura, c'est sûr, si c'est possible. Mais, si c'est impossible, il ne l'aura pas. Et si le voyage dans le temps est impossible, ce terrain vaudra une fortune. Peu importe qu'il soit un peu marécageux. L'espèce humaine aura besoin du moindre pouce de terre. Un jour viendra peut-être où de grands immeubles s'élèveront ici et...

— Mais il y a le voyage dans l'espace aussi, dit la femme. Toutes ces planètes...

— Madame, dit le marchand, soyons réalistes. Depuis cent ans ou davantage, on explore l'espace et on n'a découvert aucune planète habitable. Des tas de mondes, c'est sûr, mais aucun sur lequel l'homme

puisse vivre sans « terraforming »[2], opération aussi longue que coûteuse.

— Ah ! je ne sais pas, dit la femme. Acheter ce borbier me paraît un bien grand risque.

— Oui, je crois, dit son mari. On va réfléchir. On a dépensé beaucoup en timbres et on voudrait bien investir un peu dans quelque chose d'autre.

— Ce n'est pas que nous en ayons trop, dit la femme, d'argent, je veux dire.

— Eh oui, c'est comme ça, dit doucement le marchand. Je vous accorde volontiers que les timbres sont un placement. Mais comment établir un titre de propriété pour des timbres ? Evidemment, ils vous appartiennent et vous les rangerez dans un coffre-fort. Une fois ressuscités, vous irez les reprendre et les vendre en prenant un bénéfice. Mais beaucoup de gens achètent des timbres. Le marché sera peut-être encombré. Les collections de timbres ne seront peut-être plus à la mode, au moment de votre retour à la vie. Vous n'en tirerez peut-être pas autant que vous l'imaginiez, ou peut-être ne pourrez-vous pas les vendre du tout. Et si quelque chose leur arrive, comment les récupérer ? Admettons qu'ils soient volés. Même si vous savez qui est le voleur et s'il les possède encore, comment prouver qu'ils vous appartenaient ? Comment les récupérer ? Il n'y a aucun moyen d'établir un acte de propriété sur une collection de timbres. Et si le temps les a détruits ? Que se passera-t-il s'ils sont moisies ? Que vous restera-t-il dans ce cas-là ? Rien, mes bons amis, rien de rien. Absolument rien !

— C'est pourtant vrai, dit le mari. Je n'y avais jamais pensé. Mais le terrain sera toujours là et nous aurons un titre légal.

— Juste, dit l'agent. Et pour le protéger, tout ce que vous avez à faire est d'ouvrir un compte au Centre Eterna et de nous donner le droit de retirer le montant des droits (qui sont minimes) ou des autres menus frais nécessaires à la garantie du titre. Vous voyez, c'est très simple. Tout est prévu...

— Mais, dit la femme, si seulement le terrain était plus beau. Si seulement ce n'était pas un vilain marécage plein de boue.

— Et après ? Tout ça n'a aucune importance. Le monde aura besoin du moindre pouce de terrain. Si ce n'est pas dans un siècle, ce sera dans dix. Et si vous le souhaitez, vous pouvez préciser que vous voulez dormir mille ans. Le Centre Eterna est heureux de pouvoir vous offrir cette possibilité. De toute façon, il lui faudra probablement plusieurs centaines d'années avant de commencer les résurrections.

VIII

Des timbres suisses et le chiffre 1,30. Cela signifiait par conséquent que le rendez-vous était fixé à une heure et demie, dans le parc de Manhattan.

Joe Gibbons était déjà là quand Frost arriva.

— Tu es en retard, dit Gibbons.

— Il fallait que je vérifie si je n'étais pas suivi, dit Frost.

— Pourquoi ça ? Tu ne t'es jamais soucié d'être filé, jusqu'à présent.

— Il s'est passé quelque chose au bureau.

— Tu t'es mis Marcus à dos ? Il a peur que tu lui fauches sa place ?

— Ridicule, dit Frost.

— Bien sûr, mais avec un type comme lui, on ne sait jamais.

Frost s'assit sur le banc, à côté de Gibbons.

Un écureuil traversa le sentier. Un oiseau chantait. Le ciel était d'un bleu tendre et du petit parc se dégageait un calme reposant, une sorte de tranquillité paresseuse.

— C'est bien agréable ici, dit Frost.

Il avait l'air d'un homme avec une sale besogne sur les bras et qui est pressé d'en avoir fini :

— Le cas s'est déjà présenté, dit-il, mais je ne t'en ai jamais parlé. Je savais que tu refuserais. Je savais que tu écarterais ma...

— Que j'écarterais quoi ?

— Dan, dit gravement Gibbons, j'ai une proposition à te faire.

Frost secoua la tête :

— Non.

Gibbons dit :

— Il faut que je t'en parle. La décision t'appartient. Les autres fois, je pouvais répondre non à ta place. Je pouvais dire que tu ne mangeais pas de ce pain-là. Aujourd'hui, c'est autre chose. Il s'agit d'un quart de million.

Frost ne disait rien. Il restait immobile. Il lui semblait qu'il était devenu de pierre. Pourtant, le bruit strident d'une sonnette d'alarme lui vrillait le cerveau.

— Je ne sais pas, dit-il enfin. Mais il n'avait parlé que pour se rassurer, pour se protéger, pour arrêter la ronde folle qui tournait sous son crâne, pour rassembler ses esprits, pour adopter une ligne de conduite.

— C'est sans risque, expliqua Gibbons. Je m'occupe de tout. Paiement en espèces. Pas de chèque, pas de témoin, rien. Tout dépend de moi, sauf, bien entendu, ce qui dépend de toi pour ce prix-là.

— Donc, j'apparaîtrais dans la transaction, constata Frost.

— Oui. Fichtre, mon vieux, ils méritent bien ça pour tout ce tas de fric. À ce prix, moi, je ferais n'importe quoi.

— Justement, demanda Frost, quelle part prendrais-tu ?

Gibbons pouffa :

— Rien. Tu gardes tout jusqu'au dernier cent. Je touche dix mille pour te convaincre. C'est tout.

— C'est de la folie, dit Frost sèchement.

— Désolé, Dan. Il fallait que je t'en parle. Je peux aller leur dire que tu refuses, bien sûr. J'espère pourtant que tu vas changer d'avis. Je saurais très bien quoi faire de dix mille dollars.

— Joe, dit Frost, on a travaillé longtemps ensemble. On a été copains, tous les deux...

Il s'arrêta. Il ne pouvait dire ce qu'il voulait. Cela ne donnerait rien de bon. Après tout, Marcus Appleton était peut-être allé trouver Joe Gibbons.

— Oui, je sais, dit Gibbons. On a été copains. J'espérais que tu comprendrais. On pourrait quand même s'en tirer, moi plus facilement que toi, d'ailleurs...

Frost hocha la tête.

— Investir l'argent et se faire mettre en animation suspendue.

— Non et non ! protesta Gibbons. Pas comme ça, ils soupçonneraient quelque chose. Débrouille-toi pour mourir de la façon la plus naturelle qui soit. Si tu me donnes dix sacs, je m'en charge. C'est le tarif normal. Pas question d'investir les fonds au Centre Eterna, bien sûr. Achète plutôt un truc à planquer, des tableaux par exemple.

— Il faut me laisser le temps, dit Frost.

— Et même si tu préfères ne pas mourir, tu peux t'en tirer. Tu as déjà censuré tellement de trucs. Bon, si celui-ci passe, on ne pourra pas t'en vouloir. Tu ne peux pas tout vérifier, tout contrôler toi-même.

— Ça doit quand même être une sacrée bombe pour valoir un quart de million.

— Je ne veux pas te bourrer le crâne, dit Gibbons. C'est une

sacrée bombe, tu as raison, une brochure qui partirait comme des petits pains. Les gars pensent toucher sept millions de lecteurs, rien qu'avec la première édition.

— Tu me parais bien informé...

— Je les ai fait parler, dit Gibbons. Je n'ai pas voulu acheter chat en poche. Il a bien fallu qu'ils me renseignent parce que j'étais le seul à pouvoir te toucher.

— Ouais, répéta Frost, tu m'as fort bien informé.

— Ça va, dit Gibbons, je vais t'expliquer. Je t'ai dit tout à l'heure que je pouvais aller les voir pour leur faire part de ton refus. En réalité, ça ne se passerait pas comme ça. Si tu dis non, je pars en voyage, le plus loin possible. Et le plus vite possible.

— T'auras le feu au derrière, dit Frost.

— J'aurai le feu au derrière, c'est sûr.

Ils demeurèrent un moment silencieux. L'écureuil s'assit sur son arrière-train, les pattes de devant pendantes et les regarda avec ses gros yeux ronds.

— Allez, dit Frost, Joe, raconte-moi tout.

— C'est un pamphlet qui accuse le Centre Eterna d'être une escroquerie. Toute l'affaire ne serait qu'une vaste mystification. Pas plus de résurrection que de charité dans le cœur d'un usurier. Tu vois le truc, bref. L'histoire aurait été montée voici deux siècles pour en finir une bonne fois avec la guerre...

— Ecoute ! s'exclama Frost. C'est impossible...

— Parfaitement possible, au contraire, dit Gibbons. Le Centre ne peut empêcher ce machin de paraître que s'il est au courant. S'il ne l'est pas...

— Ce que je veux dire, c'est que c'est un tissu de mensonges !

— Et après ? demanda Gibbons. Vrai ou faux, les gens liraient ce texte. Du reste, ce n'est pas seulement un travail de pamphlétaire. Le type qui a rédigé ça a étudié scientifiquement la question. Il s'est livré à d'innombrables recherches, il a des arguments valables. Il s'est documenté. C'est peut-être un charlatan, mais ça ne se voit pas. C'est un livre pour la publication duquel un éditeur donnerait sa main droite.

— Ou un quart de million !

— C'est ça, un quart de million !

— On peut l'empêcher de paraître, mais une fois distribué partout, ce sera fini. Pas question de le saisir. Qu'un seul exemplaire passe au travers et le mal serait fait malgré tout. Dans ces conditions, je dois l'interdire dès maintenant. Sinon, j'y penserai tout le reste de mon existence.

— Tu aurais deux cent cinquante mille raisons d'oublier, dit Gibbons avec un gros rire.

— Ce n'est pas tout, poursuivit Frost. Le Centre pourrait très bien découvrir le pot aux roses et passer la consigne d'oublier un certain Daniel Frost au moment des résurrections.

— Mais non, dit Gibbons.

— Une chose encore, demanda Frost. Qui est l'éditeur ?

— Je ne peux pas te le dire...

— Dans ces conditions, comment veux-tu que...

— Ecoute, Dan, réfléchis. Ne refuse pas tout de suite. Donne-toi vingt-quatre heures.

Frost hocha la tête :

— Je n'ai pas besoin de vingt-quatre heures. Je n'ai besoin de rien.

Gibbons lui jeta un regard embué et Frost constata qu'il était ému.

— Allez, on se revoit quand même. Tu peux encore changer d'avis. Pour un quart de million ! Ça ne se trouve pas sous le pas d'un cheval.

— Je ne peux pas prendre un risque pareil. Toi, peut-être, mais pas moi...

Et c'était d'ailleurs la stricte vérité, se dit-il.

À présent, il tremblait de peur à l'idée qui lui était soudain venue.

— Préviens Marcus, lança-t-il, puis il hésita. Non, ne lui dis rien. Il trouvera bien tout seul. Il vous aura, toi et les autres. Ne l'oublie pas, Joe. Si jamais il t'attrape...

— Dan, cria Gibbons, qu'est-ce que tu racontes ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Rien, dit Frost, rien du tout. Mais à ta place, je commencerais déjà à courir.

IX

Regardant par la porte entrouverte de son bureau, Nicholas Knight vit l'homme pénétrer dans l'église, furtivement, presque avec crainte, plaquant à deux mains son chapeau sur sa poitrine.

Knight, assis à sa table, regardait, fasciné.

L'homme, c'était évident, n'avait pas l'habitude de fréquenter l'église. Il remontait le bas-côté à pas hésitants et jetait autour de lui des coups d'œil furtifs, comme s'il redoutait qu'une forme inconnue et terrifiante ne surgît de l'ombre pour se jeter sur lui.

Pourtant, son attitude était révélatrice. Il paraissait être venu chercher ici assistance et protection. C'était cela le plus étrange. Aujourd'hui, les hommes n'avaient plus cette attitude. Ils entraient dans le temple avec la tranquille assurance de gens qui n'attendaient rien de leur démarche, de gens qui venaient par habitude rendre un hommage purement formel à quelque chose qui ne signifiait plus rien pour eux.

Tandis qu'il regardait l'homme, Knight sentit un sentiment oublié et un peu incongru l'envahir, la charité, au sens le plus profond du terme.

La charité, pensa-t-il. Qui donc avait encore besoin de charité en ce monde ? Il n'avait pas ressenti cette impression depuis son passage au séminaire. La vie moderne ne laissait pas de place à ces inutiles et désuètes survivances d'un passé révolu.

Il se leva sans bruit de sa chaise et s'avança lentement vers la porte qui donnait dans l'église.

L'homme était presque arrivé à l'extrémité de l'église vide, et, maintenant, il quittait le bas-côté pour prendre place sur un banc. Il tenait toujours son chapeau serré contre sa poitrine, et il s'assit, penché en avant, au bord du siège. Il regardait droit devant lui et la lumière des cierges qui vacillait sur l'autel faisait bouger sur son visage des ombres minuscules.

Il resta là pendant de longues minutes, parfaitement immobile. À

peine semblait-il respirer. Et Knight, placé comme il l'était, sur le seuil de son bureau, avait l'impression de ressentir la tension et la douleur de ce corps contracté et raidi.

Beaucoup plus tard, l'homme se leva et redescendit le bas-côté, son chapeau toujours étroitement serré contre sa poitrine, pour sortir de l'église de la même façon discrète qu'il y était entré. Il n'y avait eu, à aucun moment, Knight en était sûr, la moindre expression sur ce visage de glace.

Un homme était entré pour chercher quelque chose et ne l'avait pas trouvé. Il s'en allait maintenant en sachant peut-être qu'il ne trouverait jamais.

Knight sortit du bureau et s'avança vers l'entrée de l'église. L'inconnu serait sorti avant qu'il ait pu l'aborder.

Il appela doucement :

— Mon ami.

L'homme sursauta, la peur se grava sur son visage et il s'immobilisa.

— Mon ami, dit Knight, puis-je faire quelque chose pour vous ?

L'autre grogna vaguement mais ne bougea pas. Knight s'approcha de lui.

— Vous cherchez de l'aide, dit-il, je suis là pour vous en donner.

— Je ne sais pas, j'ai simplement vu la porte ouverte et je suis entré.

— Cette porte n'est jamais fermée.

— Je pensais, j'espérais... dit l'homme.

Les mots se bousculaient sur ses lèvres et il s'interrompit.

— Nous devons tous espérer, dit Knight. Nous avons tous la foi.

— Moi, dit l'homme, je ne crois à rien. Comment un homme peut-il avoir la foi ? En quoi ou en qui peut-il avoir foi ?

— La vie éternelle, lui dit Knight. Nous devons y croire, à cela et à bien d'autres choses.

L'homme éclata de rire, d'un rire bas, triste, amer.

— Nous avons déjà tout cela. Nous avons la vie éternelle. Et nous n'avons pas besoin de la foi.

— Pas la vie éternelle, dit Knight, juste la vie prolongée. Au-delà de cette vie prolongée, il y a une autre vie, une autre sorte de vie, une vie merveilleuse.

L'homme releva la tête et ses yeux se durcirent.

— Vous croyez à cela, Pasteur ? Vous êtes le pasteur, n'est-ce pas ?

— Oui, je suis le pasteur. Eh oui, j'y crois.

— Alors, qu'est-ce que ça signifie, tout ça ? Cette prolongation de la vie ? Ne vaudrait-il pas mieux...

Knight secoua la tête :

— Je ne sais pas, dit-il. Et les voies de Dieu sont insondables.

— Ils parlent, dit l'homme, de vie éternelle, d'immortalité, d'inutilité de la mort. Alors, quelle est l'utilité de Dieu ? Nous n'aurons pas besoin de l'autre vie, nous l'avons déjà.

— Oui, répondit Knight, c'est possible. Mais l'immortalité dont ils parlent n'est peut-être pas à souhaiter. Elle nous lassera peut-être, à la longue.

— Et vous, Pasteur ? Vous, personnellement ?

— Moi ? Je ne comprends pas.

— Laquelle de ces vies éternelles choisirez-vous, pour vous, Pasteur ? La vie éternelle promise par votre Dieu ou celle qui commence dans la glacière du Centre Eterna ?

— Pourquoi, je... balbutia Knight.

— Je vois, dit l'autre. Merci beaucoup, Pasteur, et bonjour chez vous.

X

Frost monta l'escalier d'une démarche lasse, entra dans sa chambre, ferma la porte derrière lui, accrocha son chapeau, s'effondra dans un vieux fauteuil et promena son regard autour de lui.

Pour la première fois de sa vie, la nudité et la saleté de la pièce le frappèrent.

Le lit était dans un coin. Dans un autre il y avait un poêle et un garde-manger. Un tapis miteux, troué par endroits, s'efforçait de dissimuler le parquet. Une petite table se dressait devant l'unique fenêtre. C'était là que Dan mangeait, là qu'il écrivait. Il y avait quelques chaises et une commode. Une porte s'ouvrait sur un minuscule réduit où il rangeait ses vêtements. Et c'était tout.

C'est comme cela que nous vivons, pensa-t-il. Pas seulement moi, mais des milliards d'autres. Non parce que nous le voulons, non parce que cela nous plaît. Mais parce que nous nous sommes imposé cette vie misérable, cette vie d'avarice et de pauvreté. C'est notre seule façon de payer l'éternité d'avance.

Il était submergé par l'amertume et le chagrin. La tête lui tournait.

Un quart de million de dollars, se dit-il. Il fallait pourtant refuser. Non par conscience professionnelle. Il avait peur, tout simplement. Peur. Peur que toute l'affaire ait été montée par Marcus Appleton pour le perdre.

Joe Gibbons était un ami et un type honnête. Mais l'amitié de Joe pouvait s'acheter, comme tout le reste. Nous sommes tous à vendre, se dit Dan, tous. Et un goût amer emplît sa bouche, le goût de la vérité. Il n'y avait pas au monde un seul homme qu'on ne pût acheter. Et tout cela pour acheter l'immortalité à crédit, en somme.

Tout avait commencé il y avait à peine deux siècles, en 1664, avec un certain Ettinger. Pourquoi, demandait Ettinger, l'homme devait-il mourir ? Mourir maintenant du cancer, alors qu'un remède au cancer serait peut-être découvert dans dix ans ? Mourir maintenant

de vieillesse alors que la vieillesse n'était rien d'autre, après tout, qu'une maladie que l'on pourrait guérir dans un siècle ?

C'était stupide, disait Ettinger. La mort était une tragédie, un gaspillage et une escroquerie. La mort était inutile. Il y avait un moyen de la combattre.

Des hommes avaient déjà évoqué la question mais Ettinger avait été le premier à dire :

— Il faut agir, et agir tout de suite. Inventons une technique pour réfrigérer et conserver les morts jusqu'au jour où les maladies qui les ont emportés seront vaincues. Ensuite, nous les ressusciterons, nous effacerons les ravages de la vieillesse et nous leur donnerons en somme une seconde vie.

Les années passèrent et l'idée fit son chemin dans la conscience des hommes, l'idée que l'on pouvait vaincre la mort, que la mort n'était pas une fin en soi, qu'une autre vie, non seulement spirituelle mais physique était possible, que celle-ci était là pour ceux qui la voulaient, que ce n'était plus seulement un risque à long terme, mais une proposition d'affaire sérieuse, avec de grandes chances de succès.

Personne ne voulait encore en parler publiquement parce qu'aux yeux de la plupart des gens c'était toujours une idée de dingue. Mais, au fil des ans, les contrats se multiplièrent. À la mort des signataires, leurs corps étaient congelés et entassés dans l'attente de la résurrection.

Chacun laissait à l'organisation – embryon du Centre Eterna – pour qu'elle fasse fructifier ces fonds, la fortune ou les simples économies qu'il avait amassées pendant sa vie.

À Washington, le Congrès avait ouvert une enquête qui n'avait abouti à rien. On considérait toujours le mouvement comme une entreprise utopique, mais il présentait l'avantage d'être inoffensif. Il ne se poussait pas, il ne s'installait pas dans la conscience publique, il ne prêchait pas. Les gens, pourtant, en parlaient de plus en plus. Si on ne lui accordait aucune attention officielle, sans doute était-ce parce que le gouvernement ne savait pas quelle attitude prendre.

Le moment exact où cela se produisit, ou la façon dont cela arriva, ou ce qui en amena la réalisation, personne ne le savait exactement mais le jour vint où il apparut que la création d'Ettinger – à présent baptisée Centre Eterna – était devenue la plus grande entreprise que le monde eût jamais connue.

Grande de bien des façons, grande par l'emprise qu'elle exerçait sur l'imagination du public, grande par la participation au programme : des millions de corps congelés attendaient leur résurrection dans les caves du Centre, grande aussi et surtout par l'importance de ses capitaux et de ses investissements.

Car tous ces millions de morts provisoires avaient confié leurs

fonds au Centre Eterna. Et, un beau jour, le monde s'était réveillé pour constater que le Centre était devenu une gigantesque machine économique et financière.

Alors, mais c'était déjà bien trop tard, les gouvernements (tous les gouvernements) s'étaient rendu compte qu'il leur était impossible de faire quoi que ce soit contre le Centre Eterna, si toutefois ils en avaient eu l'intention.

Ils se figèrent donc dans un prudent immobilisme et le Centre Eterna devint plus puissant et plus invulnérable encore. Aujourd'hui, pensait Frost, il gouvernait le monde, il gérait la fortune du monde et en lui reposaient tous les espoirs du monde.

Mais l'espoir coûtait cher et avait transformé tous les hommes en avarès, en grippe-sous, en rapiats sordides.

Dan avait vécu sans seulement boire un verre de lait, ce verre de lait qu'il voulait, ce verre de lait que son corps réclamait, quand il déjeunait à midi de deux maigres sandwiches enveloppés dans un sac en papier. Et tout cela parce que, chaque semaine, il devait placer au Centre une grande partie de son salaire, de façon à ce que cet argent fructifie pendant les longues années de sa mort provisoire. Il habitait cette misérable chambre, mangeait à bon marché, et ne s'était jamais marié.

Mais son capital croissait de semaine en semaine. Toute sa vie était centrée sur le livret d'épargne dont les pages se noircissaient peu à peu.

Cet après-midi, il se rappelait qu'il avait été sur le point de vendre le Centre Eterna et sa position dans le Centre Eterna pour un quart de million de dollars, plus d'argent qu'il ne pouvait espérer en amasser pendant toute sa première vie. Il avait souhaité prendre tout ce fric puis, si nécessaire, chercher délibérément la mort.

Seule, la crainte d'un coup monté l'avait arrêté.

Mais s'agissait-il vraiment d'un coup monté, se demanda-t-il.

Si c'était le cas, pourquoi ? Pourquoi Marcus Appleton lui en voulait-il à ce point ?

Le papier manquant ? Qu'est-ce qui rendait donc si important ce document qu'il faille discréditer Frost avant qu'il puisse s'en servir ?

Parce que si le papier était compromettant, Lane et Appleton craignaient qu'il s'en serve, le moment venu, parce que c'est sans doute ce qu'ils auraient fait à sa place, parce que c'était ce que tout le monde aurait fait, n'importe quoi pour gagner quelques dollars de plus.

Il avait fourré le papier dans son bureau et, aujourd'hui, quand il l'avait cherché, il ne l'avait pas retrouvé. Mais, si les deux autres l'avaient récupéré, pourquoi diable...

Une minute, se dit Frost. Avait-il mis le papier dans son bureau

ou bien dans sa poche ?

Il s'enfonça plus profondément dans son fauteuil et s'efforça de se souvenir. Mais il n'arrivait pas à se rappeler. Il avait peut-être rangé le document dans sa poche et non pas dans son bureau. Ou peut-être l'avait il jeté au panier. Il n'était sûr de rien.

S'il l'avait fourré dans sa poche, il s'y trouverait peut-être encore. Dans la poche de son autre costume ? Cela semblait peu vraisemblable car il avait nettoyé et repassé ce complet une semaine plus tôt et l'avait ensuite soigneusement rangé. Il avait donc certainement vidé les poches et rangé leur contenu dans l'un des tiroirs de la commode pour le trier plus tard.

Si les choses s'étaient passées ainsi, il possédait peut-être encore le papier. Celui-ci se trouvait peut-être dans un tiroir de la commode.

Dans ce cas, il pouvait encore utiliser ce document qui représentait sans doute une menace pour Appleton et Lane.

Dan se leva et se dirigea vers la commode. Il tira brusquement le tiroir du haut dans lequel il y avait la liasse de papiers chiffonnés qu'il avait retirée du costume.

Il prit les papiers et commença de les feuilleter, le souffle court.

Quelqu'un frappa à la porte. Frost sentit la peur lui nouer l'estomac car personne ne frappait jamais à sa porte. Personne ne lui rendait jamais visite.

Il fourra les papiers en vrac dans la poche intérieure de son veston et referma le tiroir.

On frappa de nouveau à la porte, plus fort.

XI

Bonjour chez vous, Pasteur, avait dit l'homme. Merci beaucoup et bonjour chez vous.

Cet homme effrayé et mal assuré qui était venu chercher réconfort et assurance et qui était reparti sans avoir trouvé ni l'un ni l'autre, cet homme était venu à lui, Nicholas Knight. Pour la première fois depuis de longues années, un homme était venu lui demander de l'aide. Et il n'avait pas pu lui en donner.

Il aurait été pourtant si facile de l'aider, se disait Knight, si facile de lui donner ce qu'il cherchait. Pour un autre pasteur, peut-être, mais pas pour Nicholas Knight. Car Nicholas Knight avait lui aussi besoin de réconfort et d'assurance.

Il était assis devant son bureau, le buste penché en avant. La lampe dessinait un rond de lumière sur le bois ciré de la table. Il était là depuis des heures, lui semblait-il. Et pendant tout ce temps, il avait été occupé d'une seule idée, une idée qui le brûlait comme un fer chauffé à blanc ; il avait échoué, il n'avait pas réussi à réconforter le seul être qui était jamais venu lui demander de l'aide.

Il n'avait pas réussi parce qu'il portait en lui le même vide intégral qui régnait dans le monde entier. Il affichait des croyances religieuses mais n'avait pas la foi. Il prêchait la parole de Dieu et l'immortalité de l'âme, mais il n'avait pas la foi. Comme les autres, comme tous les autres, il ne croyait qu'à l'immortalité physique promise par le Centre Eterna.

L'Eglise non pas cette Eglise particulière, mais toutes les structures identiques dans le monde, toute la grande organisation ecclésiastique, représentait quelque chose qui se situait au-dessus et au-delà des simples tâtonnements physiques d'hommes aveugles. La religion, et toutes celles qui l'avaient précédée, jouaient ce rôle depuis des temps immémoriaux. Dès l'aube de l'humanité, depuis les sorciers de la jungle, les sacrifices humains dans les forêts sacrées, l'Eglise avait toujours représenté ce qui demeurerait à jamais insaisissable à

l'homme. Elle avait représenté le mystère de l'âme, l'extase de l'esprit, la dure et claire lumière intellectuelle.

Mais c'était fini, se disait Knight. L'Eglise n'avait jamais été que ce que les hommes l'avaient faite. Aujourd'hui, il n'y avait plus d'hommes consacrés, plus de martyrs en puissance, à la foi solide et désireux de mourir, s'il le fallait, pour le triomphe de leur foi. Aujourd'hui, l'Eglise était un pis-aller ou une coquille vide.

Si seulement l'homme pouvait prier ! se dit-il. Mais il n'y avait aucune raison de prier si la prière n'était plus qu'un simple verbiage rituel. L'homme devait prier avec son cœur, jamais avec ses lèvres.

Mal à l'aise, il s'agita sur son siège et plongea machinalement la main dans la poche de sa soutane. Ses doigts rencontrèrent le chapelet qu'il sortit et posa sur la table.

Les grains de bois étaient usés et polis à force d'avoir été touchés et le crucifix de métal, triste et terni.

Il y avait encore des hommes qui priaient convenablement, mais ils étaient rares parce que l'antique Eglise romaine, peut-être la seule et unique église qui conservât encore quelques restes de son ancienne signification, vivait de mauvais jours. La majorité des hommes, maintenant, s'ils assistaient encore aux cérémonies religieuses, préféraient suivre celles de la nouvelle Eglise qui s'était créée, souvenir figé et traditionnel de ce qui avait été, jadis, une véritable religion.

La foi en était là, pensait-il en tripotant son chapelet. C'était une foi aveugle et pas très profonde. Mais cela valait mieux que rien.

Ce chapelet était un souvenir de famille que ses aïeux s'étaient transmis, génération après génération. Il y avait, il s'en souvenait, une histoire qui y était attachée. Une vieille, très vieille grand-mère d'Europe centrale avait voulu se rendre à l'église mais il pleuvait. Elle jeta son chapelet dehors en ordonnant à la pluie de cesser. La pluie s'arrêta et le soleil parut. La vieille femme demeura convaincue que le chapelet arrêta la pluie. Cette croyance lui survécut longtemps.

Bien sûr, c'était peu, mais c'était au moins quelque chose.

S'il avait eu seulement un peu de la foi de cette femme, il aurait pu aider l'homme, le seul homme, sur les milliers qu'il connaissait, qui ait jamais eu besoin de la foi.

Pourquoi cet homme, un sur des milliers, avait-il ainsi besoin de la foi ? Quel mécanisme mental, quel moteur spirituel l'avaient poussé dans cette recherche de la foi ?

Il évoqua encore le visage de l'homme, ses yeux hantés par l'horreur, ses cheveux en désordre, ses maxillaires contractés.

Il connaissait ce visage, le visage, peut-être, d'un homme absolument désespéré, une synthèse de tous les visages qu'il avait vus.

Mais ce n'était pas encore cela. Ce n'était pas le visage universel.

C'était un visage individuel, un visage qu'il avait vu, et qu'il avait vu récemment.

Soudain, il se souvint nettement. Il avait vu ce visage sur la première page d'un journal du matin.

Et c'était justement celui-là, pensa-t-il avec une soudaine épouvante devant son inutilité, l'homme avec qui il avait échoué, un homme à qui il ne restait rien que la foi, absolument rien d'autre au monde que l'espoir que pouvait lui apporter la foi.

L'homme qui était entré dans l'église et en était sorti, aussi vide avant qu'après, peut-être plus, cet homme était Franklin Chapman.

XII

Frost ouvrit la porte d'un mouvement brusque, tous les muscles bandés et le cerveau en alerte, pour recevoir celui qui venait de frapper.

Calme et la tête haute, une femme était debout sur le palier. La pâle lumière de la lampe du hall se reflétait sur ses cheveux noués.

— Monsieur Frost ? demanda-t-elle.

Frost avala sa salive avec étonnement, et peut-être même avec soulagement.

— Lui-même, dit-il. Voulez-vous entrer, je vous prie.

Elle passa la porte.

— J'espère que je ne vous dérange pas. Je m'appelle Ann Harrison et je suis avocat.

— Ann Harrison, ravi de vous rencontrer. N'est-ce pas vous qui...

— Oui, dit-elle. J'ai défendu Franklin Chapman.

— J'ai vu les photos dans le journal. J'aurais du vous reconnaître tout de suite.

— Monsieur Frost, je vais être franche avec vous. J'aurais pu vous téléphoner mais vous auriez pu refuser de me recevoir. C'est pourquoi j'ai pris le risque de venir ici. J'espérais que vous ne me mettriez pas à la porte.

— Non. Il n'y a aucune raison. Asseyez-vous, je vous en prie.

Elle s'assit sur la chaise qu'il occupait auparavant. Elle est belle, se disait-il, mais derrière sa beauté il la devinait forte et dure.

— J'ai besoin de votre aide, dit-elle.

Il alla s'asseoir sur une autre chaise et prit son temps pour répondre.

— Je ne vous suis pas très bien, dit-il enfin.

— J'ai entendu dire que vous étiez un homme comme il faut, celui à qui je pourrais parler. Vous étiez l'homme à voir, m'ont-ils dit.

— Ils ?

Elle acquiesça :

— Peu importe. C'est ce qu'on dit en ville. Voulez-vous m'écouter ?

— Oui, j'écoute. Quant à pouvoir vous être utile...

— On verra, dit-elle. C'est à propos de Franklin Chapman...

— Vous avez fait tout ce que vous pouviez pour lui, dit Frost. Il n'avait guère de chances, vous savez...

— C'est précisément cela. Quelqu'un d'autre aurait peut-être fait mieux. Je ne sais pas. Le problème, c'est qu'il s'agissait d'une parodie de justice.

— C'était la loi, dit Frost.

— Oui, la loi. Et je vis de la loi ou je devrais en vivre. Mais ma profession me qualifie assez, je pense, pour distinguer entre loi et justice et constater qu'il ne s'agit pas du tout de la même chose. Il ne peut pas y avoir de justice quand on refuse à un homme une seconde chance de vie. Bien sûr, Chapman a commis une faute professionnelle grave et, par sa faute, une femme est morte à jamais. Mais décréter que Chapman subisse le même sort est parfaitement injuste. C'est décidément la loi de la jungle, une fois de plus. Œil pour œil, dent pour dent. En tant que race intelligente, on devrait être au-dessus de ça. N'y a-t-il pas de miséricorde ? Pas de compassion ? Doit-on retourner aux lois tribales ?

— Nous sommes entre deux mondes, dit Frost. Les vieilles lois ne conviennent plus et il est trop tôt pour en appliquer de nouvelles. Nous avons dû établir des règles capables de nous amener à la fin de la période de transition. Il s'agissait avant tout de faire en sorte que les jeunes prennent soin de leurs aînés pour que rien ne vînt entraver le plan de réanimation. Il fallait bien une garantie pour que tous les mortels fussent assurés de ressusciter, le moment venu. Si nous échouons, ne fût-ce qu'une seule fois, nous aurons violé une promesse solennelle. La seule façon d'offrir une véritable garantie était de formuler un code prévoyant des peines irréversibles en cas de négligence de la part des responsables.

— Il aurait peut-être mieux valu que Chapman demandât à être jugé sous narcose. Je le lui ai proposé, je l'ai même supplié. Il a refusé. Il y a certaines gens qui se refusent à exposer toute leur vie, tous leurs tenants et aboutissants, à ce genre de viol de la conscience. Pour certains types de crimes, la trahison par exemple, la narcose est obligatoire. Ce n'était pas le cas dans l'affaire Chapman. Cela eût peut-être mieux valu.

— Je ne vois toujours pas le motif de votre démarche et en quoi je puis vous aider, dit Frost.

— Si je pouvais vous convaincre, dit-elle, de faire intervenir le Centre Eterna en sa faveur.

— Ah ! mais attention, dit Frost. Je ne suis pas en mesure d'agir

dans ce sens. Je suis directeur de la promotion et de la publicité et n'ai rien à voir avec ces questions, disons, politiques.

— Monsieur Frost, je ne suis pas allée par quatre chemins pour venir vous trouver. J'avais compris que vous étiez le seul homme du Centre Eterna susceptible de m'accorder un moment, de m'écouter. C'est pourquoi je suis venue jusqu'à vous. Je me bats pour mon client. Je tenterai l'impossible pour l'aider.

— Est-ce qu'il sait que vous êtes ici ?

Elle hocha la tête :

— S'il le savait, ça ne lui plairait pas. C'est un homme bizarre, monsieur Frost, bizarre, fier et terriblement entêté. Il ne voudra jamais rien demander. Mais je le ferai à sa place, s'il le faut.

— Vous feriez cela pour tous les clients ? Non, n'est-ce pas. Alors ?

— Ce n'est pas ce que vous pouvez croire, bien que votre supposition ne me choque pas. En réalité, cet homme a quelque chose que vous trouvez bien rarement. Une dignité intérieure, une résistance orgueilleuse face à l'adversité, vous voyez... C'est à vous briser le cœur. Il a été pris au piège, le piège d'une série de lois promulguées il y a cent et quelques années dans un élan excessif d'enthousiasme et de détermination pour que rien ne vienne troubler l'âge d'or. À l'origine, de bonnes lois, peut-être, mais dépassées maintenant. Elles étaient préventives et ont parfaitement rempli leur rôle. J'ai calculé que, depuis la promulgation de cette loi particulière, moins de vingt personnes avaient été condamnées à mort. La méthode était donc efficace puisqu'elle a façonné le genre de société qu'on souhaitait ou qu'on croyait souhaiter. Ce résultat acquis, il n'existe plus de raison pratique d'exécuter la peine. Il y a autre chose. J'étais avec lui quand ils lui ont retiré l'émetteur de la poitrine. Est-ce que jamais vous...

— Mais cela, protesta Frost, dépassait de loin vos obligations. Il n'y avait aucune raison pour que vous assistiez à cette scène...

— Monsieur Frost, dit-elle, quand j'accepte une affaire, je m'y engage à fond. Je reste aux côtés de mon client, tout le temps. Je ne cesse jamais tout à fait de m'occuper de lui.

— Comme maintenant, dit-il.

— Comme maintenant. J'étais à ses côtés et j'ai assisté à l'exécution de la sentence. Physiquement, bien sûr, ce n'est rien. Juste au-dessus du cœur. Il enregistre les battements du cœur et émet un signal. Lorsque ce dernier cesse d'être reçu par les « moniteurs »^[3] du Centre, une équipe de sauvetage part aussitôt. Ils l'ont retiré et l'ont jeté sur un petit plateau de métal qui contenait les instruments et tout était là, une petite pièce de métal. Mais ce n'était pas qu'un morceau de métal, c'était la vie d'un homme. Maintenant, aucun moniteur ne surveille plus ses battements cardiaques. Et, quand il mourra, il n'y

aura pas d'équipe de secours. Ils parlent d'encore mille ans à vivre, d'encore un million d'années de vie, ils parlent d'éternité. Mais pas de million d'années, pas d'éternité pour mon client. Quarante ans encore et peut-être moins et puis c'en sera fini.

— Que voulez-vous faire ? Remettre l'émetteur...

— Non, bien sûr. Cet homme a commis un crime et doit payer. C'est la justice la plus élémentaire. Mais la justice ne doit pas être injuste. Pourquoi ne pas commuer la peine en ostracisme. C'est très dur, mais cela ne présente pas de caractère définitivement irréversible.

— C'est presque aussi pénible que de mourir, dit Frost. Marqué sur les deux joues et rayé de l'espèce humaine. Personne n'a le droit de vous parler, de commercer avec vous, même pour les besoins les plus élémentaires de la vie. On vous prend tout ce que vous possédez, exception faite des vêtements que vous avez sur le dos.

— Mais ce n'est pas la mort, dit Ann Harrison. Vous avez toujours l'émetteur dans la poitrine. L'équipe de secours viendra.

— Et vous croyez que je peux faire ça, que je peux obtenir la commutation de sa peine ?

Elle hocha la tête :

— Pas comme ça, dit-elle, pas cette nuit, ni demain ou après-demain. Mais il me faut un ami au Centre. Chapman a besoin d'un ami au Centre. Vous sauriez à qui parler et quand parler, vous sauriez ce qui se passe, vous sauriez quand on pourrait faire quelque chose, c'est tout, si je peux vous convaincre, si je peux vous le faire sentir comme je le sens. Mais ne vous y trompez pas. Ça ne vous rapportera rien. Il n'y a pas d'argent pour vous payer. Si vous acceptez, ce sera uniquement pour des raisons de conscience.

— Je m'en doutais bien, dit Frost. Je ne pense pas que vous ayez été payée vous-même.

— Pas un sou, dit-elle. Il voulait, bien sûr. Mais il a une famille et il n'a pas tellement pu économiser. Je ne pouvais pas condamner sa femme à la misère dans la seconde vie. Lui, bien sûr, n'a pas besoin d'argent. Il a encore son travail. Mais, face à l'opinion publique, il ne va pas le garder longtemps. Et où ira-t-il pour trouver un autre emploi ?

— Je ne sais pas, dit Frost. Je pourrais parler à...

Il s'arrêta. À qui pourrait-il parler ? Pas à Marcus Appleton, pas après ce qui était arrivé. Pas à Peter Lane, si Appleton et Lane étaient vraiment impliqués dans l'affaire du papier manquant, papier qui, incidemment, pourrait bien ne plus manquer longtemps à B.J.

— Mademoiselle Harrison, lui dit-il, vous vous êtes sans doute adressée à l'homme du Centre Eterna le moins capable de vous aider.

— Je suis désolée, dit-elle. Je n'avais pas l'intention de vous mettre dans le bain. Si vous pouvez aider Chapman ou même si vous

désirez seulement le faire, j'apprécierai, car rien qu'un peu de bonne volonté pourra me redonner confiance, me laisser penser qu'il y a encore quelqu'un sur cette terre qui a le sens du juste et de l'injuste.

— Si je peux être de quelque utilité, dit Frost, j'accepte volontiers. Mais je ne vais pas tendre le cou, vous comprenez, surtout en ce moment. Je ne peux pas me permettre le moindre faux pas.

— Ça me suffit, dit Ann.

— Je ne promets rien.

— Je ne vous le demande pas. Vous faites ce que vous pouvez.

C'était mal, se disait Frost. Il n'avait pas le droit d'offrir son appui. Il n'avait aucune raison de se mêler de cette affaire. Et plus encore, il n'avait aucun droit de proposer son aide quand il savait qu'il ne pouvait rien faire.

Mais la chambre sordide paraissait à présent chaude, accueillante et plus gaie. Frost se sentait vivre comme jamais auparavant. Et il savait que c'était cette femme assise dans la pièce qui lui donnait chaleur et lumière, mais une chaleur et une lumière mourantes, comme la chaleur et la lumière que donne un feu mourant. Plus tard, quand elle serait partie, une fois le souvenir amenuisé, la chambre redeviendrait froide et minable, comme avant.

— Mademoiselle Harrison, demanda-t-il soudain, puis-je vous emmener dîner ?

Elle sourit et secoua négativement la tête.

— Excusez-moi, dit Frost. J'avais espéré que peut-être...

— Pas de restaurant, dit-elle. Je ne veux pas que vous dépensiez de l'argent pour moi. Mais, si vous avez des provisions ici, je peux faire la cuisine.

XIII

Nestor Belton ferma son livre et le poussa de l'autre côté du bureau, loin de lui. Il baissa la tête et se frotta les yeux de ses poings fermés.

Demain, examen, se disait-il. Il lui fallait dormir. Mais il avait encore tout à réviser. Il devait au moins jeter un rapide coup d'œil sur les pages de texte avant de se coucher.

Car cet examen était important. Parmi ceux qui totalisaient le plus de points, on choisirait les étudiants qui pourraient entrer à l'Ecole. D'aussi loin qu'il pouvait se souvenir, il avait toujours voulu être rééducateur. C'était maintenant plus important que jamais parce que tout le monde reconnaissait que, dans quelques années, l'immortalité serait un fait, que les hommes du Centre Eterna avaient enfin résolu le problème et que tout était maintenant une simple question de mise au point technique nécessaire.

Une fois l'immortalité possible, les réanimations commenceraient, et alors tous les rééducateurs se mettraient au travail. Depuis des années, on les gardait en réserve pour le jour où l'on aurait besoin d'eux. Nombreux étaient ceux qui avaient passé leur vie à attendre, sans rien faire, et maintenant, ils étaient eux-mêmes conservés sous les voûtes des caves du Centre, en attendant la résurrection.

Les rééducateurs et les techniciens de la réanimation, deux groupes d'hommes, des milliers, étaient restés là, à attendre pendant toutes ces années, toujours prêts pour le jour où les morts seraient ramenés à la vie, deux groupes d'hommes que le Centre Eterna avait formés et qui avaient vécu, payés à ne rien faire, parce qu'il n'y avait rien à faire encore pour eux.

Mais prêts, toujours prêts, l'un avec des hectares et des hectares de rangées de logements vides, construits pour le jour où on en aurait besoin, l'autre, avec le grand magasin plein de nourriture transformée par les convertisseurs, conservée et attendant le jour de la réanimation.

Car, se disait Nestor Belton, en lui-même, le Centre Eterna avait pensé à tout, n'avait fait des plans qu'en tant qu'institution dévouée, gouvernée par des hommes dévoués et charitables. Pendant près de deux cents ans, le Centre s'était fait le gardien des morts, le gardien de l'espoir de l'humanité, l'architecte de la vie à venir.

Il se leva de son bureau et se dirigea vers la seule fenêtre de son alcôve d'étudiant. Les rayons de la lune pâle, à demi cachée par les nuages, baignaient le dortoir d'une clarté laiteuse. Au loin, vers le nord-ouest, se dressait la masse énorme du Centre Eterna.

Il était heureux, se disait-il pour la millième fois, de la chance d'avoir une fenêtre qui donne sur le Centre. C'était pour lui un encouragement, une promesse et un semblant de bénédiction. Il n'y avait qu'à regarder par la fenêtre pour savoir pourquoi il travaillait, pour avoir un aperçu de la gloire qui couronnerait un jour la longue marche de l'homme depuis l'apparition de la vie sur terre.

Vie éternelle, se disait Nestor Belton. Inutile de mourir jamais, mais se prolonger dans un corps qui resterait toujours jeune. Avoir le temps de développer son esprit et sa connaissance en exploitant pleinement les possibilités du cerveau humain. Amasser la sagesse et non l'âge. Avoir le temps d'effectuer tout le travail dont pouvait rêver l'esprit. Composer de la musique, écrire de beaux livres, peindre enfin la sorte de toile que les artistes avaient toujours essayé de peindre, sans presque jamais y parvenir. Aller dans les étoiles, explorer les galaxies, creuser jusqu'à la racine la compréhension de l'atome et du cosmos, regarder des montagnes disparaître et d'autres surgir. Et, quand, d'ici dix milliards d'années, la mort fulgurante avancerait pour s'emparer de ce système solaire, être déjà parti vers d'autres systèmes, loin dans les profondeurs de l'espace.

Nestor Belton se félicitait, ses bras minces croisés sur la poitrine.

C'était l'époque qu'il fallait vivre, se disait-il.

Il pensa avec horreur à ces jours anciens où les hommes mouraient à jamais, où on n'espérait pas une autre vie, sinon celle, plus ou moins aléatoire, promise par une foi médiévale et très sujette à caution.

Et tous ces pauvres gens morts qui étaient morts sans savoir que la mort n'était que temporaire, qui avaient craint la mort comme une fin et une négation, qui l'avaient crainte malgré leur foi, qui s'y étaient dérobés et l'avaient enfouie dans un recoin obscur de leur esprit chaque fois qu'ils y pensaient, parce qu'ils ne savaient qu'en penser, ne pouvaient supporter d'y penser !

Un vent faible agita les branches du laurier qui se trouvait en face de la fenêtre. Les ombres de la cour semblaient ne pas avoir de substance. La blancheur lointaine du Centre Eterna se découpait sur le ciel sombre de la nuit, comme si, se disait-il, l'aube n'était pas loin. Et

c'était ainsi que cela avait dû paraître, par moments, aux hommes du Centre Eterna qui travaillaient vers l'aube. Mais combien de retards et de désenchantements rencontrés, alors qu'ils croyaient que la réussite était enfin à leur portée. Maintenant, pourtant, d'après ce qu'on disait, d'après les rumeurs qui couraient partout, l'aube (la vraie cette fois) pointait enfin, et l'homme allait enfin atteindre à la perfection.

Et lui, Nestor Belton, il l'espérait, y serait mêlé. Lui et les autres rééducateurs, quand les gens revivraient, devraient faire en sorte que les ressuscités s'adaptent à la culture présente.

Mais, pour faire ce métier, il fallait avoir une culture très étendue, être un historien accompli et connaître particulièrement bien les deux derniers siècles.

Six longues années d'étude, s'il se classait suffisamment bien à l'examen qu'il allait passer le lendemain.

Il jeta un dernier regard à la blancheur brumeuse du Centre Eterna et retourna à ses livres.

XIV

Les longues chandelles du dîner vacillaient, presque entièrement consumées, et le parfum des roses emplissait la misérable pièce, encore qu'à la lumière des bougies, elle ne parût pas si misérable. Ces bougies et ces roses étaient, bien sûr, une dépense farfelue, mais Frost constatait qu'il lui était impossible de regretter ce que cela lui avait coûté. Pour la première fois depuis des années, il n'avait pas dîné seul. Et il ne se souvenait pas d'avoir jamais passé une soirée aussi agréable.

Ann Harrison n'était pas revenue sur la question Chapman, mais ils avaient eu de nombreux sujets de conversation : l'exposition d'Art Européen au Musée d'Art Métropolitain (ils s'aperçurent que tous deux l'avaient vue un des jours où l'entrée était gratuite) ; le dernier roman historique dont tout le monde parlait, un roman sur les premiers jours de vol spatial ; l'attitude déraisonnable des « flics » ; la sagesse de l'investissement dans d'autres affaires que les actions d'Eterna – et eux-mêmes.

Elle était née et avait été élevée à Manhattan, expliqua-t-elle. Elle avait fait des études de droit à Columbia, passé ses vacances une fois en France, une autre au Japon, mais n'en prenait plus parce que c'était une perte de temps et d'argent. Et, cela mis à part, son travail de juriste lui prenait tout son temps. Trop de travail pour une personne, trop peu pour deux.

Et lui, à son tour, lui parla des vacances qu'il avait passées, enfant, dans la ferme de son grand-père, dans le Wisconsin, pas une vraie ferme, d'ailleurs il n'y avait plus de fermes, mais une sorte de maison de campagne familiale.

Bien que ça ne soit plus maintenant une résidence d'été, dit-il, elle n'appartient plus à la famille. Au moment de la mort de mes grands-parents, on l'a vendue à une grande compagnie foncière et on a placé l'argent au Centre Eterna. Il y a plusieurs années, je suis parti travailler à Chicago. Là-bas, j'ai pris un jour de congé et je suis

retourné en voiture à la maison. C'est plein ouest, sur les collines qui dominent une petite ville du nom de Bridgeport. Les bâtiments étaient toujours debout, mais il n'y avait personne, bien sûr, et l'endroit commençait à tomber en ruine.

— Quel malheur ! dit Ann, qu'il n'y ait plus de fermes. Toute la terre retourne à l'état sauvage. Vous croyez que le gouvernement ne pourrait pas encourager la culture ? Cela donnerait du travail à bien des gens. Il secoua la tête.

— Je le regrette aussi. Il y avait quelque chose de bon dans les fermes. Il n'y avait pas vraiment de raisons de continuer à les faire marcher, mais, au contraire, toutes les raisons du monde de construire des convertisseurs de nourriture synthétique. Nous en aurons besoin, et en ordre de marche, lorsque les réanimations commenceront. Quant à l'emploi...

— Oui, je sais. Priorité à la construction. Les immeubles poussent les uns après les autres et restent vides, pas seulement ici, mais dans le monde entier. Quand j'étais au Japon, ils en construisaient sur des hectares.

— On en aura besoin, dit Frost. Il y a presque cent milliards d'hommes en animation suspendue, alors que la population actuellement en vie ne dépasse pas la moitié de ce chiffre.

— Où va-t-on mettre tout ce monde ? demanda-t-elle. Je sais que...

— Des bâtiments plus grands, s'il le faut. Le Centre Eterna mesure un peu plus d'un kilomètre et demi de haut. C'était vraiment un prototype, pour voir si un immeuble de cette taille pouvait être construit et tenir debout. Ça à l'air d'aller. Il y a eu quelques problèmes au début, mais rien de bien grave. Evidemment, on ne peut pas construire partout des édifices aussi hauts. Cela dépend du terrain. Mais les ingénieurs disent maintenant que si on creuse assez profondément...

— Vous voulez dire vivre en sous-sol ?

— Oui, disons à la fois dessus et dessous. Creuser assez pour trouver un bon étayage, puis construire à partir de cela, aussi haut que possible. De cette façon on peut s'occuper de, mettons, plusieurs millions de personnes à la fois. Ce qui équivaldrait à faire tenir une ville dans un seul immeuble.

— Mais il y a une limite.

— Oh, certainement, convint-il. Viendra un temps, d'ici quelques siècles où, même en faisant de notre mieux, il n'y aura plus assez de place.

— À ce moment, nous voyagerons dans le temps ?

— Sans doute, oui, on l'espère.

— Ce n'est pas déjà résolu ?

— Non, pas encore, mais bientôt.

— Et l'immortalité ?

— D'ici dix ans, vingt peut-être, à moins d'un obstacle.

— Dan, dit-elle, ce qui est formidable, c'est la façon dont on a procédé... Garder tous ces gens congelés jusqu'à ce qu'on puisse leur donner l'immortalité ? On sait comment traiter le cancer, comment réparer les cœurs faibles, comment vaincre la vieillesse. On aurait pu commencer la réanimation il y a presque cent ans mais on a continué à garder les corps. Nous nous sommes dit : « Quelle différence cela ferait-il s'ils dormaient un peu plus longtemps ? » Ils ne le sauront jamais. Alors, que ça vaille le coup ! Faisons-leur la surprise, à ces vieux, quand ils se réveilleront. Donnons-leur la vie éternelle.

Il rit.

— Je ne sais pas. N'en parlons plus. On a déjà perdu trop de temps là-dessus. Personnellement, je ne vois pas la différence.

— Mais, avec tous ces milliards de gens, rendez-vous compte de tout le temps que cela prendra. Pour chacun il faudra procéder à...

— Je sais, mais il y a des bataillons de techniciens. Ils sont des milliers, prêts à commencer leur travail dès qu'ils auront le feu vert.

— Mais ça sera long.

— Oui, très long. Ça aurait été plus simple si on avait procédé comme prévu à l'origine. Mais il y avait cette question de Sécurité sociale. Je sais bien que c'était le seul moyen équitable, parce qu'on ne pouvait pas fixer de prix à la prolongation de la vie. Mais ça ne facilitera pas la tâche des équipes de réanimation et je n'aime pas penser au chaos économique qui va sortir de tout ça.

— On en viendra à bout, dit-elle. Il le faudra bien. Comme vous l'avez dit, ce n'est que justice. On ne peut accorder l'immortalité uniquement à ceux qui ont les moyens de se l'offrir.

— Pensez à l'Inde, à l'Afrique, à la Chine, des gens qui, même maintenant, ne gagnent pas assez pour vivre correctement et à qui les programmes mondiaux d'aide économique évitent tout juste de mourir de faim. Pas un sou à mettre de côté, pas un centime à investir. Ils ressusciteront dans un monde qui, pour eux, ne sera pas meilleur que la vie qu'ils connaissent aujourd'hui. Il leur faudra toujours affronter la famine, et faire la queue lors des distributions gratuites de nourriture. Tout ce que le programme de Sécurité sociale leur confère, c'est le droit à l'immortalité. Il ne leur donne rien de plus.

— C'est mieux que la mort, dit-elle. C'est mieux.

— Je pense.

Elle regarda sa montre.

— Je suis désolée mais je dois partir. En réalité, je devrais même être partie depuis longtemps. Je ne sais pas depuis quand j'ai passé une aussi agréable soirée.

— J'aurais aimé vous garder plus longtemps.

Elle hocha la tête et se leva de table.

— Je n'avais pas du tout l'intention de rester. Mais je suis contente de l'avoir fait. Je suis contente que les choses se soient passées de cette façon.

— Peut-être pourrais-je vous téléphoner un jour ?

— Ce serait gentil.

— Je vous raccompagne chez vous.

— J'ai ma voiture en bas.

— Ann, une chose encore.

À demi tournée vers la porte, elle hésita.

— J'y pense, dit-il, vous êtes avocat. Ça pourrait m'être utile. Accepteriez-vous de me représenter ?

Elle se retourna, face à lui, mi-intriguée, mi-amusée.

— Diable, auriez-vous besoin d'un avocat ?

— Je ne sais pas. Je n'en aurai peut-être pas vraiment besoin. Mais je crois avoir un certain papier. J'ai une poignée de papiers. Je suis presque sûr qu'il s'y trouve. J'ai l'impression qu'il vaudrait mieux que je ne regarde pas, que je ne sache pas...

— Dan, que diantre essayez-vous de me faire comprendre ?

— Je ne suis pas tout à fait sûr. Vous comprenez, j'ai ce papier, ou je crois que je l'ai.

— Bon, qu'a-t-il donc de si important ?

Quelle sorte de papier est-ce ?

— Je l'ignore. Juste une note, un mémo. Mais je ne devrais pas l'avoir. Il ne m'appartient pas.

— Jetez-le. Brûlez-le. Il est inutile de...

— Non, protesta-t-il. Non, je ne peux pas. Ça peut être important.

— Vous savez certainement ce qui est inscrit dessus. Vous devez le savoir...

Il hocha la tête :

— J'ai regardé quand je l'ai eu entre les mains, la première fois, mais je n'ai pas compris, et maintenant, j'ai oublié de quoi il s'agissait. Au premier abord, ça n'avait pas l'air important...

— Et maintenant ?

Il fit un signe de tête.

— Peut-être, je ne sais pas.

— Et vous ne voulez pas savoir.

— Je crois que c'est ça.

Elle lui fit une grimace amicale :

— Je ne vois pas ce que je viens faire là-dedans.

— Je pensais que si je prenais tous les papiers, le paquet dont je parlais, si je le mettais dans une enveloppe et vous le donnais...

— Comme à votre avocat ?

Il hochait misérablement la tête.

Elle hésita :

— Est-ce que j'en saurai davantage sur ce morceau de papier ?
Allez-vous m'en dire plus ?

— Je ne pense pas que je le doive. Je ne veux pas vous mêler à ça. J'ai ces papiers dans ma poche. Je cherchais précisément celui dont je vous parle, pour être bien sûr de l'avoir. Lorsque vous êtes arrivée, je venais de trouver un tas de papiers que j'avais sortis il y a quelque temps de mon autre costume et j'ai fourré tout ça en vrac dans ma poche...

— Vous avez eu peur que quelqu'un vienne vous le prendre.

— Oui, quelque chose de ce genre. Je ne sais pas ce que j'ai pensé. Mais maintenant je me rends compte que ce serait mieux si je ne savais pas ce qu'il y a sur ce papier, ni même où il se trouve.

— Je ne suis pas très sûre que, du point de vue moral et même légal...

— Je comprends. C'était une mauvaise idée. N'y pensons plus.

— Dan.

— Oui.

— Je vous ai demandé un service...

— Et je ne pourrai pas vous le rendre.

— Vous le ferez quand vous pourrez.

— Ne comptez pas sur moi, les chances sont...

— Vous avez des difficultés, Dan.

— Pas encore. Je pense que j'en aurai. Vous avez mal choisi. Vous êtes venue vers l'homme le moins en mesure peut-être de vous aider.

— Je ne crois pas, dit-elle. Je parie sur vous. Maintenant, donnez-moi cette enveloppe.

XV

Amos Hicklin prit une autre bûche et la mit dans le feu. Il avait fini de dîner et avait lavé la poêle et la cafetière au bord de la rivière qui brillait sous la lune, en utilisant une poignée de sable en guise de poudre à récurer.

Et maintenant, alors que l'obscurité s'installait, c'était l'heure pour un homme de se caler contre un tronc d'arbre et de fumer une pipe comme il se devait, lentement, en la savourant et en laissant vagabonder ses pensées.

Du haut d'une colline boisée, un engoulevent solitaire lançait son chant nocturne, appel plaintif qui évoquait quelque chose d'un autre monde. Là-bas, dans la rivière, un poisson jaillit bruyamment hors de l'eau pour attraper un insecte qui passait au ras de la surface.

Hicklin alla jusqu'à son tas de bois et y prit deux autres bûches qu'il disposa soigneusement sur le foyer. Puis il s'adossa de nouveau au tronc et tira de la poche de sa chemise sa pipe et sa blague à tabac.

Il faisait bon, se disait-il, le mois de juin et du beau temps. La lune faisait danser des ombres argentées sur la rivière, l'engoulevent chantait sur la colline, et les moustiques n'étaient pas trop gênants.

Et demain, peut-être...

C'était un endroit impossible pour cacher un trésor, pensait-il, qu'une île en pleine rivière, un endroit risqué pour cacher un trésor parce que n'importe quel idiot aurait dû savoir ce qui pouvait arriver à une île.

Pourtant, cela s'expliquait. L'homme s'était, enfin, avait failli, se faire prendre et avait dû cacher le tout, n'importe comment et n'importe où. Et cette cachette présentait en outre l'avantage d'être le dernier endroit au monde où on soupçonnerait jamais qu'un trésor s'y trouvât enfoui. Car ces îles ici, n'étaient rien d'autre que des barres de sable qui, avec le temps, s'étaient couvertes de saules. Elles pouvaient exister pendant des années ou bien disparaître en une nuit parce que la rivière était traître, avec des courants violents.

C'était peut-être une entreprise insensée, Hicklin le savait bien, mais les enjeux étaient de taille et il ne perdait rien, après tout, que quelques mois de sa vie. Sacrifier un an pour toucher un million de dollars, ça valait le coup.

Du jade, ou plutôt des jades. C'était vraiment une histoire de fou.

À l'époque du vol, il était quasi impossible de se débarrasser de ces objets, véritables pièces de musée.

Mais peut-être Steven Furness n'avait-il jamais eu l'intention de les vendre. Peut-être était-il tombé si amoureux de toute cette beauté qu'il l'avait voulue pour lui seul. À force de travailler pendant des années au musée, il avait sans doute eu le sentiment que des pièces d'une pareille beauté souffraient d'être exposées au regard d'un public vulgaire.

Il avait presque réussi. Si un garçon de ferme qui avait vu sa photo dans un journal ne l'avait pas reconnu, dans ce restaurant, presque deux siècles plus tôt, il aurait réussi. Du reste, il s'en était tiré, en un sens, puisqu'on ne l'avait pas pris. Mais il avait terminé sa vie, vieil homme aux cheveux blancs, traînant une existence précaire dans les bas-fonds de La Nouvelle-Orléans.

Hicklin s'assit dans la nuit, les jambes étendues devant lui, en tirant à petits coups sur sa pipe. Les flammes du feu de camp faisaient sur son visage un jeu d'ombre et de lumière.

Une lugubre sauvagerie, pensa-t-il. Toutes ces terres, cultivées pendant si longtemps, étaient retournées à l'état sauvage. Car la terre, maintenant, ne servait plus à rien, sinon à offrir des terrains à bâtir. Les gens qui tiraient autrefois leur pain de la terre se concentraient aujourd'hui dans les grands centres métropolitains, tassés les uns sur les autres dans des chambres ou des appartements minuscules. La côte est, tout entière, n'était plus qu'un gigantesque boulevard. Chicago et les villes voisines formaient un autre cancer de béton qui s'étendait des rives du lac Michigan à l'Atlantique.

Et il était ici, lui, un homme libre, un des rares hommes encore libres et pourtant il était poussé par l'appât du gain, comme les autres qui ne vivaient dans ces villes monstrueuses que parce qu'ils voulaient gagner de l'argent, toujours plus d'argent. Il y avait cependant une différence : il était joueur, les autres étaient des bagnards.

Un jeu, rien de plus qu'un jeu. Mais la lettre écrite sur son lit de mort par le voleur et la carte rudimentaire avaient, malgré leur côté romanesque, une étrange apparence d'authenticité. Il n'y avait aucun doute. Steven Furness était bien l'homme qui, en 1972, avait volé au musée où il travaillait, une collection de pièces de jade qui valaient une fortune.

Quelque part, sur l'une des îles de cette portion de rivière, cette fortune se trouvait enterrée. Ces admirables statuettes enveloppées de

papier attendaient dans une vieille valise d'acier que quelqu'un les trouvât.

« ... Parce que je ne veux pas qu'elles soient perdues à jamais, j'inscris maintenant les faits et prie pour qu'on les situe à partir de la description que j'en donne. »

Une lettre destinée à ce même musée où il avait volé la collection de jades, mais une lettre jamais postée, peut-être faute d'occasion, peut-être parce qu'il n'y avait jamais eu personne pour la prendre et la poster pour lui, non postée, peut-être parce qu'il n'avait pas de timbre pour l'enveloppe et que sa mort approchait, non postée, mais emballée avec les pauvres biens qu'il possédait dans une valise abîmée, la sœur peut-être, de celle dans laquelle il avait caché les jades.

Et la valise, où était-elle restée, secrète et oubliée depuis la mort du vieil homme ? Quel étrange itinéraire avait-elle subi avant d'arriver dans cet hôtel des ventes pour y être offerte avec des tas d'autres bibelots, par un après-midi pluvieux ? Pourquoi personne ne l'avait-elle ouverte pour savoir ce qu'elle contenait ? Au fait, quelqu'un l'avait peut-être ouverte et avait pensé que ce n'était rien plus que ce dont ça avait l'air, une pouillerie sans valeur.

Un après-midi oisif, pluvieux et rien d'autre à faire sinon chercher à s'abriter de la pluie. Et cette impulsion enfantine, folle, illogique, qui lui avait fait commencer les enchères à un quart de dollar, simplement par jeu et puis s'arrêter là. Hicklin se rappelait qu'il avait pensé un instant à l'abandonner quelque part et à partir en feignant l'oubli, en la laissant derrière lui pour s'en débarrasser. Mais il l'avait rapportée chez lui et, ce soir-là, n'ayant rien de mieux à faire, il en avait examiné le contenu. Il avait trouvé la lettre qui l'avait intrigué, sans qu'il y crût, mais pourtant assez pour se donner le mal de chercher qui avait bien pu être ce Steven Furness.

Et voilà pourquoi il se trouvait ici, au bord de cette rivière, à côté d'un feu de camp, seul au monde à savoir (approximativement tout au moins) où les jades volés se trouvaient enterrés. Peut-être même, étant donné la date reculée des faits, était-il l'un des très rares à connaître l'affaire du vol au musée.

Même maintenant, se disait-il, on ne pouvait pas en toute sécurité mettre les jades sur le marché car il y avait encore des archives et le musée existait toujours. Mais d'ici cinq cents ans, ou mille ans, on pourrait les vendre tranquillement. D'ici là, le vol lui-même aurait été oublié et il n'en subsisterait plus de traces que dans des archives si anciennes qu'on ne pourrait les retrouver.

Si seulement il découvrait ce trésor, cela lui ferait de quoi voir venir pour sa seconde vie. Des diamants ou des rubis n'auraient pas valu tant de peine, mais ces jades, c'était différent. Ils ne se

dévalueraient pas comme tant d'œuvres d'art. Les convertisseurs pouvaient fabriquer les diamants au boisseau, le jade aussi, d'ailleurs, par tonne, s'il le fallait. Mais ils ne fabriqueraient jamais des jades sculptés ou des tableaux. Les objets d'art garderaient toujours leur valeur, en prendraient même. Si les convertisseurs pouvaient transformer les matériaux bruts, n'importe quels matériaux, ils ne pouvaient pas, en revanche, reproduire une pièce artisanale ou artistique.

L'individu, se dit-il, devait faire preuve de jugement en sélectionnant ce qu'il voulait garder pour le jour de la résurrection.

Il avait fini son tabac et sa pipe gargouillait quand il aspirait. Il la retira de sa bouche et en fit tomber les cendres en la tapant contre le talon de sa botte.

Demain matin, les lignes qu'il avait tendues auraient pris du poisson et il lui restait de la farine et autres ingrédients pour se faire une sorte de bouillie. Il se leva de terre et descendit vers le canoë pour y prendre sa couverture.

Une bonne nuit de sommeil, un solide petit déjeuner et il se remettrait au travail, à la recherche de l'île qui avait un banc de sable à celle de ses extrémités qui ressemblait à un hameçon et deux puits juste à la limite du banc de sable. Pourtant, il le savait, la forme du banc de sable aurait peut-être changé ou disparu complètement. Le seul espoir qu'il avait, était ces deux puits, s'ils existaient toujours.

Il était debout au bord de l'eau et regardait le ciel. Aucun nuage ne masquait le scintillement des étoiles et la lune, presque pleine, paraissait flotter dans l'air au-dessus des falaises à l'est. Il huma la brise. Elle était fraîche et pure. Demain, se dit-il, il fera encore très beau.

XVI

Daniel Frost resta debout sur le trottoir et regarda les feux de la voiture d'Ann Harrison jusqu'à ce qu'elle eût tourné au bout de la rue et disparu dans la nuit.

Alors, il se retourna et commença à gravir les marches de pierre usée du perron de l'immeuble. À mi-hauteur, il hésita, se retourna et descendit les escaliers.

La nuit était trop belle, pensait-il, pour rentrer dans la chambre. Mais au moment même où il se disait cela, il savait que ce n'était pas la beauté de la nuit, car ici, dans ce quartier sordide, rien ne pouvait témoigner de la beauté. Ce n'était pas, il le savait, la beauté de la nuit qui l'avait empêché de remonter chez lui, mais un étrange dégoût.

Jusqu'à cette nuit, il n'avait pas ressenti à quel point cette pièce était misérable, terne triste et vide, pas avant son retour du parc où il avait rencontré Joe Gibbons. Et puis, pendant un temps trop bref, la présence d'Ann Harrison entre ses quatre murs l'avait empli de couleur, de chaleur et de beauté. Il y avait eu des bougies et une douzaine de roses, dont le prix lui avait paru exorbitant, mais ce n'étaient ni les bougies, ni les roses, ni les deux ensembles qui avaient transformé l'endroit. C'était Ann la cause de ce miracle.

D'un seul coup, la pièce lui avait paru misérable et vide. Auparavant, il n'avait jamais éprouvé cette impression. Il était simplement raisonnable d'habiter un tel endroit, une porte pour l'intimité, un toit pour s'abriter, une seule fenêtre pour laisser entrer la lumière et cela suffisait, un endroit où manger et dormir, un endroit où passer le temps en dehors des heures de travail. Frost n'avait pas besoin d'un logement plus grand, ni envie d'un confort supérieur. Tout le confort, ou plutôt le réconfort, dont il avait besoin lui venait du fait que, semaine après semaine, augmentaient les revenus qu'il emporterait avec lui en mourant.

Pourquoi la chambre lui avait-elle paru si misérable et si étriquée quand il y était revenu ce soir ? Était-ce parce que sa vie actuelle était

soudain devenue misérable et étriquée ? La chambre était-elle vide parce que sa vie l'était ? Comment sa vie pouvait-elle être vide alors qu'il était presque sûr d'avoir un jour l'immortalité ?

La rue était dans l'ombre avec seulement quelques réverbères dont la lumière trouait la nuit. Les ruines qui se dressaient de chaque côté de la chaussée étaient des spectres lugubres du passé, de vieilles résidences austères dont les orgueilleux propriétaires avaient cessé de vivre, voici bien longtemps.

Ses pas résonnaient sur le trottoir comme des roulements de tambour, tandis qu'il descendait lentement la rue. Les maisons, pour la plupart, étaient plongées dans l'obscurité, avec ici ou là, une fenêtre solitaire éclairée. Frost était le seul homme à être dehors.

Personne dehors, se disait-il, parce qu'il n'y avait aucune raison d'aller quelque part. Pas de cafés, pas de théâtres, pas de concerts, parce que tout cela coûtait cher et que, si on voulait se préparer pour la seconde vie, on devait épargner tout l'argent possible.

Une rue morne et déserte et une chambre déserte et morne, était-ce tout ce que la vie pouvait offrir à un homme ? Se serait-il trompé ? Aurait-il marché dans un rêve, aveuglé par la splendeur de la vie à venir ?

Tout seul, pensait-il, seul dans la vie et seul dans la rue.

Un homme surgit soudain d'un porche plongé dans l'ombre.

— Monsieur Frost ? demanda-t-il.

— Oui, dit Frost. Vous désirez ?

L'inconnu avança d'un pas mais ne dit rien.

— Si cela ne vous fait rien, j'ai... dit Frost.

Quelque chose le piqua à la nuque. Ce fut douloureux. Frost leva la main pour écarter ce qui l'avait piqué, mais sa main était lourde et, à demi levée, ne voulait pas se lever plus haut. Il eut l'impression de tomber, de basculer sur le côté, dans une chute lente, due ni à un coup ni à quelque violence, mais comme s'il essayait de s'appuyer contre quelque chose qui n'était pas là. Et le curieux de la chose était qu'il s'en moquait, parce qu'il savait qu'il tombait si lentement qu'il ne se ferait pas de mal quand il toucherait le sol.

L'homme qui lui avait parlé était toujours debout sur le trottoir et il y avait maintenant quelqu'un d'autre à côté de lui, quelqu'un, Frost s'en rendait compte, qui était arrivé par derrière. Mais c'étaient des hommes sans visage, enveloppés par l'ombre des bâtiments et il ne les reconnaissait pas, si tant est qu'il les connût.

XVII

Il se trouvait dans un endroit obscur. Il lui semblait être assis sur une chaise et, dans l'obscurité du lieu, une lumière dont il ne pouvait voir l'origine éclairait vaguement la carcasse métallique d'une étrange machine.

Il se sentait bien et somnolent. Il n'avait aucune envie de bouger, encore que, ne pas reconnaître l'endroit où il était, l'ennuyât. Il n'y était jamais venu, c'était certain.

Il referma les yeux et resta assis avec, pour seule réalité, la dureté de la chaise sous lui, dans son dos et la dureté du sol sous ses pieds. Il écouta, il semblait qu'il y eût une espèce de bourdonnement, un bourdonnement presque silencieux, le genre de bruit qu'une mécanique au repos ferait en attendant d'accomplir la besogne qui lui était assignée.

Ses joues et son front le brûlaient. Il se demandait ce qui lui était arrivé, où il se trouvait et comment il y était arrivé. Mais il était si bien, si près de dormir qu'il ne s'en souciait pas vraiment.

Il était assis tranquillement et il lui semblait maintenant, qu'outre le bourdonnement mécanique, il entendait le tic-tac du temps qui s'écoulait près de lui, non pas le tic-tac d'une horloge, car il n'y avait pas de bruit de pendule, mais le tic-tac du temps lui-même.

C'est étrange, pensa-t-il, car le temps ne devrait pas faire tic-tac.

Agacé par cette idée, il s'agita un peu sur la chaise et leva une main pour tâter sa joue qui le piquait légèrement.

— Votre Honneur, dit une voix émergeant de l'obscurité où il était plongé, l'accusé est éveillé.

Les yeux de Frost s'ouvrirent et il fit un effort pour se lever. Ses jambes paraissaient sans force, il avait des bras de caoutchouc et il ne désirait qu'une chose au monde, rester sur sa chaise.

Mais l'homme avait dit : « Votre Honneur » et quelque chose à propos d'un accusé qui venait de se réveiller. C'était assez surprenant pour donner à Frost envie de savoir où il se trouvait.

Une autre voix demanda :

— Peut-il tenir debout ?

— Il n'en a pas l'air, Votre Honneur.

— Bon, dit Son Honneur, ça n'a pas grande importance, de toute façon.

Frost réussit à se secouer si bien qu'il se retrouva assis de biais. Maintenant, il voyait la lumière, une petite lumière masquée, placée un peu au-dessus de sa tête et, juste au-dessus de la lumière, mi-ombre, mi-lumière, flottait un visage spectral.

— Daniel Frost, demanda l'apparition, pouvez-vous me voir ?

— Oui, dit Frost.

— Pouvez-vous m'entendre et me comprendre ?

— Je ne sais pas, dit Frost. Je crois que je viens de me réveiller et je ne peux pas me lever...

— Vous parlez trop, lui dit l'autre voix.

— Laissez-le, dit le visage de spectre. Donnez-lui un peu de temps. Ça doit lui faire un choc.

Frost était assis mollement sur la chaise et les autres attendaient.

Il marchait dans la rue, croyait-il, quand un homme était sorti d'une porte et lui avait parlé. Mais quelque chose l'avait piqué dans le cou, il avait essayé d'atteindre la chose qui l'avait piqué, mais n'y était pas arrivé. Et puis, il était tombé très lentement, bien qu'il ne se rappelât pas avoir jamais touché le sol, et il y avait eu deux hommes, debout sur le trottoir, qui le regardaient tomber.

« Votre Honneur », avait dit l'autre homme. Cela signifiait qu'il se trouvait devant une cour de justice. Dans ce cas, la machine était le jury et l'endroit où siégeait Son Honneur, avec la petite lampe masquée, le tribunal du juge.

Mais tout cela sonnait faux. J'ai trop d'imagination, se dit-il.

— Ça va mieux ? demanda Son Honneur.

— Oui, je crois, mais il y a quelque chose qui ne va pas. On dirait que je suis dans une salle d'audience.

— C'est le cas, dit l'autre voix.

— Mais il n'y a aucune raison pour que je me trouve dans...

— Si vous vous taisiez, fit l'autre, Son Honneur vous expliquerait.

Après avoir dit ces mots, l'homme ricana puis traversa la salle d'un pas rapide.

— Huissier, dit le visage qui était suspendu au-dessus du tribunal, je ne veux plus vous entendre. Daniel Frost est dans une situation dramatique, vous n'avez pas le droit de vous moquer de lui.

L'autre garda le silence.

Frost réussit à se mettre debout en s'agrippant à la chaise.

— Je ne sais pas ce qui se passe, dit-il, et j'ai le droit de savoir. J'exige...

Une main macabre s'agita à côté de la tête macabre pour couper court à ce qu'il voulait dire.

— Vous en avez le droit, dit le visage, et si vous écoutez, je vais tout vous expliquer.

Deux mains saisirent Frost sous les aisselles. Il réussit à se lever tout à fait et parvint à attraper le dossier de la chaise.

— Ça va, dit-il à l'homme qui se tenait derrière lui.

Les mains se lâchèrent et il resta debout tout seul, en s'appuyant à la chaise.

— Daniel Frost, dit le juge, je vais être bref et aller droit au but. C'est le seul moyen. On vous a arrêté et conduit devant cette Cour où vous avez subi un procès sous narcose. On vous a reconnu coupable et la sentence est d'ores et déjà prononcée et exécutée, selon la loi.

— Mais c'est stupide, s'écria Frost. Qu'ai-je fait ? Quelle était l'accusation ?

— Trahison, répondit le juge.

— Trahison ! Votre Honneur, vous êtes fou ! Comment aurais-je...

— Pas trahison envers l'Etat, trahison envers l'humanité.

Frost restait droit, ses mains s'agrippant si fort au bois de la chaise qu'elles en étaient douloureuses. Une peur panique l'envahissait et son cerveau semblait figé. Les mots arrivaient en se bousculant à ses lèvres mais il resta muet.

Ce n'était pas le moment de parler, lui disait une petite parcelle de son esprit encore lucide. Peut-être en avait-il déjà dit plus qu'il n'aurait dû. Les mots étaient des outils à n'utiliser qu'avec précaution. Il lui fallait se méfier des mots.

— Votre Honneur, fit-il enfin. Je... Enfin, je veux dire... C'est impossible... Ça n'existe pas...

— Mais si, dit le juge. Pensez-y et vous comprendrez. Il faut des mesures contre le sabotage du plan de prolongation de la vie humaine. Je peux vous citer...

Frost hocha la tête :

— Inutile, je vous crois sur parole. Vous connaissez la jurisprudence. C'est votre métier. Seulement, il y a tout de même quelque chose : je n'ai pas trahi. J'ai passé, bien au contraire, toute ma vie à travailler à ce plan. J'ai travaillé pour le Centre Eterna...

— Pendant l'interrogatoire sous narcose, vous avez admis être de connivence avec plusieurs éditeurs et vous servir de votre position à des fins personnelles, au préjudice du Plan.

— C'est faux ! hurla Frost. Ce n'est pas ce qui s'est passé.

La tête macabre s'agita lentement, tristement.

— C'est pourtant ce qui a dû se passer. Vous l'avez dit vous-même. Vous avez témoigné contre vous. Vous ne mentiriez pas à votre sujet et contre votre intérêt.

— Un procès ! dit Frost amèrement. En pleine nuit ! Attaqué dans la rue et apporté ici. Pas d'arrestation dans les règles. Pas d'avocat. Pas d'appel possible, je suppose.

— Exact, dit le juge. Il n'y a pas d'appel. De par la loi, les conclusions et jugements des procès sous narcose sont définitifs et exécutoires, ce qui supprime toutes les entraves jadis apportées à la bonne marche de la justice.

— De la justice !

— Monsieur Frost, dit le juge, j'ai été patient avec vous. En raison de votre passé et de vos longs rapports avec le Centre Eterna, je vous ai autorisé plus de latitude dans vos remarques que ne le permet la dignité de cette Cour. Je vous certifie que le procès s'est déroulé honnêtement, et conformément à la loi, que vous avez été reconnu coupable de trahison et que la sentence a été exécutée. Je vais maintenant vous en donner connaissance.

Une main fantomatique atteignit dans le noir l'endroit où devait se trouver la poche d'un vêtement, sortit une paire de lunettes, les mit sur le visage de spectre puis ramassa quelque chose sur le tribunal. Il y eut un bruit de papier froissé.

— Daniel Frost, dit le juge, lisant le papier, après des débats en bonne et due forme, vous avez été reconnu coupable de l'accusation portée contre vous : trahison envers l'humanité. Vous avez essayé en toute connaissance de cause et avec préméditation, de faire obstacle aux fonctions et aux procédures administratives visant à donner l'immortalité, non seulement à toutes les personnes actuellement vivantes, mais à toutes celles qui sont mortes et dont les corps se trouvent en réanimation suspendue.

C'est la volonté de cette Cour, et conformément aux lois en vigueur que vous, Daniel Frost, soyez rayé de l'espèce humaine et qu'il vous soit interdit de...

— Non ! hurla Frost. Non, vous ne pouvez pas me faire ça. Je...

— Huissier, rugit le juge.

Une main surgit de l'ombre et les doigts labourèrent l'épaule de Frost.

— La ferme ! dit l'huissier en serrant les dents, et écoutez Son Honneur.

— ... qu'il vous soit interdit, continua le juge, d'avoir aucune relation, commerce ou communication, en quoi que ce soit, avec aucun autre membre de la race humaine et qu'aucun membre de la race humaine, sous peine de châtement prévu par la loi, n'ait le droit d'avoir aucune relation, commerce ou communication avec vous ; que vous soyez dépouillé de toutes vos possessions personnelles, sauf, pour des raisons de décence, des vêtements que vous portez et que tous autres biens vous soient confisqués. Mêmement, vous êtes dépouillé de

tous vos droits, sauf de celui à la mise en animation suspendue de votre corps, conformément à la loi et de par la miséricorde de cette Cour. En outre, de façon à ce que tous les hommes puissent connaître la décision qui vous frappe et éviter tout contact avec vous, vous porterez désormais, tatoué sur le front et les joues, un O indélébile, de couleur rouge.

Le juge posa le papier et retira ses lunettes.

— J'ai une chose à ajouter, dit-il. Par mesure de clémence, le tatouage a déjà eu lieu pendant que vous étiez sous l'effet de la drogue. C'est un processus assez pénible et il n'entraîne pas dans l'intention de la Cour de vous causer une souffrance inutile ou de vous humilier sans nécessité. Une mise en garde aussi : la Cour sait que l'on peut couvrir, déguiser, voire enlever ces tatouages. En aucune circonstance n'essayez d'avoir recours à un tel subterfuge. La peine prévue pour ce genre d'initiative est la privation du seul droit qui vous reste : la conservation de votre corps.

Il fixa Frost.

— Monsieur, demanda-t-il, comprenez-vous ?

— Oui, marmonna Frost. Oui, je comprends.

Le juge tendit la main vers son maillet et en donna un coup. Cela sonna creux dans la salle presque vide.

— L'audience est levée, dit-il. Huissier, conduisez-le jusqu'à la rue et jetez-le dehors. Je veux dire, libérez-le.

XVIII

Pendant la nuit, le vent fit de nouveau tomber la croix.

XIX

La pâle luminosité du ciel à l'est indiquait que l'aube était proche.

Daniel Frost tenait mal en équilibre dans la rue, encore étourdi par le choc de ce qui s'était passé dans la salle d'audience, encore sous l'emprise finissante de la drogue, rempli d'un étrange mélange de désespoir, de colère, de peur et de pitié sur lui-même.

Tout était absolument faux, il le savait, non seulement le fait qu'il n'avait pas été condamné comme ils l'avaient dit, mais faux quant à l'heure, un procès en pleine nuit, et quant au fait qu'il n'y avait personne d'autre dans le tribunal, sinon le juge et l'huissier, s'ils étaient vraiment juge et huissier.

Un coup monté, pensait-il, le bras long de Marcus Appleton tendu sur lui, et tendu de la façon la plus désespérée. Il devait y avoir quelque chose sur le papier qu'Appleton voulait cacher à tout prix.

Mais, pour le moment, il n'était pas en mesure, s'il l'avait jamais été, d'y faire quoi que ce fût. Personne ne l'écouterait. Il n'oserait parler à personne. C'était sans appel, avait dit le visage macabre. Et c'était vrai, il n'avait aucun moyen de faire appel.

Ann Harrison, pensa-t-il.

Mon Dieu, il y avait Ann Harrison.

Avait-elle été le déclic, son entrevue avec lui aurait-elle provoqué tout cela ?

Et lui, avait-il parlé d'elle, dit qu'elle avait le papier, si elle l'avait vraiment ?

Si on l'avait interrogé sous l'effet de la drogue, il l'avait inmanquablement impliquée. Mais il semblait impossible de croire qu'on l'avait interrogé de la sorte parce que, le cas échéant (et la Cour ayant été une Cour dûment constituée), il n'aurait pas été condamné.

Il était debout, tremblant, dans la nuit juste avant l'aube, et la question, les doutes, les tâtonnements pour comprendre continuaient à gronder dans son esprit.

Plus un membre du genre humain.

Plus rien.

Juste une masse protoplasmique jetée dans la rue, dépouillée de ses biens et de ses espoirs.

Avec un seul et unique droit, désormais, celui de mourir comme un homme.

Et c'était de toute évidence ce qu'avait voulu Appleton.

C'était ce sur quoi Appleton comptait. Privé de tout autre droit, un homme profiterait du seul qui lui restait.

— Je ne le ferai pas, Marcus, se dit Daniel Frost, en s'adressant à lui-même, à la nuit, au monde et à Marcus Appleton.

Il partit d'où il était et descendit la rue à tâtons, car il fallait qu'il parte. Avant que le jour parût, il fallait qu'il ait trouvé un endroit où se cacher, se cacher de la moquerie, de la colère et de la cruauté qui l'accueilleraient si on le voyait, parce qu'il n'était plus du monde mais un ennemi du monde. Toutes les mains se lèveraient sur lui et il n'aurait pas d'autre protection en dehors de celle qu'offrait un endroit sombre et caché. Il était, dès lors, son propre protecteur car il ne pourrait invoquer aucune loi pour le protéger.

En lui, grandissait un nœud dur et froid de colère et de méchanceté qui chassait ce qui lui restait d'auto-apitoiement, un nœud de colère froide et dure parce qu'une chose telle qu'il venait de lui en arriver une pouvait se passer. Ce n'était pas civilisé, mais qui avait jamais dit que le genre humain était civilisé ? Il pouvait sonder le cosmos à la recherche de planètes semblables à la terre, il pouvait essayer de soulever le couvercle du temps, il pouvait vaincre la mort et viser la vie éternelle, il n'était toujours qu'une tribu de sauvages craintifs et impitoyables.

Il devait y avoir un moyen de battre cette tribu maligne, il devait y avoir un moyen de régler ses comptes avec Appleton, et s'il y avait un moyen, il le trouverait, s'en servirait et s'en servirait sans merci.

Mais pas tout de suite.

Tout de suite, il fallait qu'il trouve un endroit où se cacher.

Ça irait, il le savait, en étant sincère avec lui-même, aussi longtemps qu'il tiendrait ce nœud de colère qui tournait dans ses entrailles. Ce qu'il ne devrait jamais faire était de s'abandonner à pleurer sur son sort.

Il arrivait à un croisement et hésitait, se demandant quelle route prendre. De loin, quelque part dans une autre rue, lui parvenait le faible vrombissement d'un moteur électrique, un taxi en maraude, peut-être.

Les berges du fleuve, pensa-t-il, seraient de toute évidence l'endroit où il trouverait le plus facilement à se cacher, et même à dormir un peu, s'il le pouvait. Ensuite se poserait le problème de la nourriture.

Il frissonna rien que d'y penser. Sa vie, dès maintenant, serait-elle cela, chercher un endroit où se cacher et dormir, une éternelle course à la nourriture ? Bientôt, avec la menace de l'hiver, il devrait commencer à descendre vers le sud, errant (la nuit, ignoré des regards) à travers ce vaste complexe de villes côtières qui, à vrai dire, ne formait qu'une seule et unique Mégapolis.

À l'est, la luminosité augmentait et il devait trouver. Il éprouva une répugnance bizarre à se diriger vers le fleuve. Il ne courait pas encore vraiment, il n'en avait pas envie ; à part les tatouages sur son visage, il n'y avait aucune raison pour qu'il le dût. Dès les premiers pas qu'il ferait vers le fleuve, il serait en fuite, et la fuite lui répugnait, car il lui semblait que, dès qu'il aurait fait son premier pas vers le fleuve, il ne s'arrêterait plus jamais de fuir.

Il regardait la rue vide. Il existait peut-être une autre possibilité. Peut-être ne devait-il pas même essayer de se cacher. Il devait exister un endroit où il pourrait demander justice, mais il savait bien que c'était un rêve.

Il savait bien que c'était ridicule d'y penser. Il n'avait pas la moindre chance. On ne l'écouterait pas. La preuve de son crime était sur son visage pour que chacun la vît. Il n'avait aucun droit.

D'un air las, il se dirigea vers le fleuve. Il devait fuir. Mieux valait commencer avant qu'il fût trop tard.

Une voix l'appela :

— Daniel Frost.

Il fit demi-tour.

Un homme qui, apparemment, était debout dans l'ombre, au pied d'un bâtiment, au coin, s'avança sur le trottoir, silhouette voûtée, portant, aplatie sur la tête, une vaste casquette et des vêtements en loques.

— Non, dit Frost, non...

— Ça va, monsieur Frost. Vous allez venir avec moi.

— Mais, dit Frost, vous ne savez pas ce que je suis. Vous ne comprenez pas.

— Bien sûr que si, dit l'homme en haillons. Nous savons que vous avez besoin d'aide et c'est tout ce qui importe. S'il vous plaît, suivez-moi.

XX

L'endroit était sombre malgré la lanterne allumée. Celle-ci n'éclairait qu'une surface restreinte et les silhouettes indécises des gens dans la pièce étaient simplement des ombres sorties pour un instant de la sombre immensité qu'ils habitaient.

Frost s'arrêta et, dans le noir, il sentit l'impact des yeux invisibles qui le regardaient.

Amis ou ennemis ? se demandait-il. Dans la rue (à combien de pâtés d'immeubles de là ?) l'homme qui l'avait guidé s'était présenté comme un ami. « Vous avez besoin d'aide, avait-il dit, et cela seul compte. »

L'homme qui l'avait guidé s'avança vers le groupe assis près de la lanterne. Frost resta où il était. La marche lui avait donné mal aux pieds, il était harassé, et les effets de la drogue, pensait-il, n'étaient peut-être pas entièrement dissipés.

Il vit le guide s'accroupir et chuchoter avec les autres et il se demanda où il se trouvait. Quelque part au bord de l'eau, son odorat le lui avait indiqué ; sans doute dans une cave ou un sous-sol, parce qu'ils avaient descendu plusieurs étages avant d'arriver. Une planque quelconque, à son avis, exactement le genre d'endroit qu'il aurait cherché lui-même.

— Monsieur Frost, dit une voix de vieil homme, venez donc par ici vous asseoir avec nous. Je pense que vous êtes fatigué.

Frost avança en trébuchant et s'assit par terre près de la lanterne et de la voix. Ses yeux s'accoutumaient peu à peu à l'obscurité et, maintenant, les formes sombres prenaient une allure humaine. Les visages, dans le clair-obscur, faisaient des taches blafardes.

— Merci, monsieur, dit-il. Je suis fatigué, c'est vrai.

— Vous avez passé une nuit pénible, dit l'homme.

Frost fit signe que oui.

— Léo m'a dit qu'on vous a ostracisé.

— Je peux partir, si vous le voulez, dit Frost. Laissez-moi

seulement me reposer un peu.

— Ce n'est pas la peine, dit l'homme ; vous voilà maintenant l'un des nôtres. Nous sommes tous ostracisés.

Frost redressa brutalement la tête et regarda fixement l'homme qui parlait. Son visage était gris, ses joues et son menton brillaient, couverts d'une barbe de deux jours. Il avait des moustaches blanches.

— Je ne veux pas dire que nous en portons la marque, dit le vieil homme, mais nous n'en sommes pas moins exclus de cette société... Nous sommes des non-conformistes et, de nos jours, on ne peut se permettre de manquer au conformisme. Nous ne croyons pas, voyez-vous. Ou encore, d'un autre côté, on pourrait dire que nous croyons trop mais aux mauvaises choses, naturellement.

— Je ne comprends pas, dit Frost.

Le vieil homme rit sous cape :

— Il est évident que vous ne savez pas où vous êtes.

— Bien sûr que non, dit Frost irrité et impatienté par cet agacement même. On ne me l'a pas dit.

— Vous êtes dans un repaire de Saints. Regardez-vous bien. Nous sommes ces sales types mal pensants qui sortent la nuit pour peindre sur les murs. Nous sommes ceux qui prêchent aux coins des rues et dans les parcs, ceux qui distribuent tous ces tracts dégoûtants et anti-Eterna jusqu'à ce que les flics arrivent et nous chassent.

— Ecoutez, dit Frost avec lassitude. Peu m'importe qui vous êtes, je vous suis reconnaissant de m'avoir amené ici parce que, sans cela, je ne sais pas ce que j'aurais fait. J'allais chercher un endroit où me cacher, parce que je savais qu'il fallait me cacher, mais je ne savais pas comment m'y prendre. Alors cet homme est venu et...

— Un innocent, dit le vieil homme, un innocent jeté à la rue. Bien sûr que vous n'auriez su que faire. Vous auriez eu toutes sortes d'ennuis. Mais vraiment il n'y avait pas de quoi s'inquiéter. On vous guettait.

— Vous me guettiez ? Et pourquoi ?

— Des bruits, dit l'homme. Il y avait des tas de bruits. On entend tous ceux qui courent. C'est notre affaire que d'entendre tout ce qui se dit et de faire le tri.

— Laissez-moi deviner. Le bruit courait que quelqu'un essayait de m'avoir.

— Oui, parce que vous en saviez trop long sur quelque chose, quelque chose, entre parenthèses, qu'on n'a pas pu déterminer.

— Vous devez surveiller beaucoup de monde !

— Pas tellement, bien que nous soyons bien informés sur le Centre Eterna. Nous y avons quelques informateurs.

Je pense bien, se dit Frost. Sans savoir pourquoi, bien que cet homme l'ait secouru, il ne l'aimait pas.

— Mais vous êtes fatigué, dit l'homme et vous avez faim aussi, sans doute.

Il se leva et frappa dans ses mains. Quelque part, une porte s'ouvrit et un rayon de lumière pénétra dans la pièce.

— À manger, dit l'homme à une femme apparue dans l'entrebâillement de la porte. Quelque chose à manger pour notre invité.

La porte se referma et l'homme se rassit, cette fois près de Frost, presque côte à côte.

Une odeur de corps mal lavé se dégageait de lui. Il posa mollement les mains sur ses genoux et Frost vit qu'elles étaient sales, que les ongles n'étaient pas faits et qu'une crasse épaisse s'était accumulée dessous.

— Je me demande si vous n'êtes pas contrarié de vous trouver avec nous. J'espère cependant qu'il n'en est rien. Nous avons bon cœur. Nous sommes peut-être des dissidents et des protestataires, mais nous avons le droit de nous faire entendre par tous les moyens possibles.

Frost opina :

— Oui. Je croyais pourtant que vous aviez de meilleurs moyens pour vous faire entendre. Vous essayez, depuis combien de temps déjà ? Cinquante ans ?

— Et nous n'avons pas réussi grand-chose. C'est ce que vous voulez dire ?

— Je pense, dit Frost.

— Nous savons, reprit l'autre, que nous n'aurons pas gain de cause. C'est impossible. Mais nos consciences nous ordonnent de témoigner. Tant que nous continuerons à crier dans le désert, nous ne serons pas vaincus.

Frost ne dit rien. Il sentait son corps sombrer dans une confortable léthargie et il n'avait aucune envie de tenter de l'en sortir.

L'homme avança une main sale et la posa sur le genou de Frost.

— Vous lisez la Bible, mon fils ?

— Oui, de temps à autre. J'ai presque tout lu.

— Pourquoi l'avez-vous lue ?

— Pourquoi ? Je ne sais pas, répondit Frost, surpris par la question, ou plutôt parce que c'est un document humain. Peut-être dans l'espoir d'y trouver un confort spirituel, bien que je n'en sois pas sûr, parce que, à bien des égards, je pense que c'est de la bonne littérature.

— Mais vous l'avez lue sans conviction ?

— Oui sans grande conviction.

— Il y eut un temps où tout le monde la lisait avec ferveur. Il y eut un temps où c'était la lumière qui brillait dans les ténèbres de

l'âme. Il y a peu de temps encore, elle était la vie, l'espérance et la promesse. Maintenant, ce que vous pouvez en dire de mieux, c'est que c'est de la bonne littérature. Ce sont vos paroles sur l'immortalité du corps qui ont amené tout cela. Pourquoi les gens devraient-ils continuer à lire la Bible, ou à y croire, ou à croire à n'importe quoi, s'ils ont la promesse légale – attention, pas la spirituelle, mais la légale – d'immortalité ? Comment pouvez-vous promettre l'immortalité ? L'immortalité, cela veut dire continuer toujours et personne ne peut la promettre, aucun mortel ne peut promettre l'éternité.

— Vous faites erreur, dit Frost. Je ne l'ai pas promise.

— Pardon. Je généralise trop. Pas vous personnellement, bien sûr, mais le Centre Eterna.

— Pas tout à fait non plus le Centre Eterna. Plutôt l'homme lui-même. Même sans le Centre Eterna, l'homme n'en aurait pas moins continué à chercher l'immortalité. C'est dans sa nature. Il n'est pas dans la nature de l'homme de ne pas faire tout ce qu'il peut. Il peut rater, bien sûr, mais il essaiera toujours.

— C'est qu'il a le diable en lui, dit l'homme grisâtre. Les forces des ténèbres et de la corruption travaillent par tous les moyens à dissiper la divinité inhérente à l'homme.

Frost dit :

— Je vous en prie. Je ne veux pas discuter avec vous. Peut-être une autre fois. Mais pas maintenant. Comprenez bien que je vous suis reconnaissant et...

— Y aurait-il eu une autre personne sur cette terre qui vous aurait tendu une main secourable à un pareil moment ?

Frost hocha la tête :

— Non, je ne le pense pas.

— Mais nous, si, nous, les humbles, nous, les vrais croyants.

— Oui, dit Frost, je vous l'accorde. Vous, si.

— Et vous ne vous demandez pas pourquoi ?

— Pas encore ! Mais je pense que ça viendra.

— Nous l'avons fait parce que nous valorisons, non l'homme, non le corps mortel, mais l'âme. On lit dans de vieux écrits historiques qu'une nation ne compte pas tant de personnes, mais tant d'âmes. Cela peut vous paraître bizarre et étrange, mais ces écrits anciens sont le reflet de la pensée des hommes de ces époques bénies où l'animal humain avait conscience de Dieu, de vie dans l'autre monde et s'occupait moins des biens de celui-ci.

La porte s'ouvrit et la lumière pénétra à nouveau dans la pièce. Une vieille femme ridée s'avança. Elle tenait à la main un bol et un demi-pain qu'elle tendit à l'homme grisâtre.

— Merci, Marie, dit-il.

La femme se retira.

— De la nourriture, dit l'homme, posant le bol devant Frost et lui tendant le pain.

— Merci beaucoup, dit Frost.

Il leva la cuillère qui était dans le bol et la porta à sa bouche. C'était une soupe maigre et fadasse.

— Si je comprends bien, dit l'homme grisâtre, dans quelques années, il ne sera plus nécessaire à l'homme de passer par le rituel de la mort pour atteindre l'immortalité. Une fois que le Centre Eterna aura couché par écrit cette affaire d'immortalité et aura trouvé les méthodes, l'homme deviendra aussitôt immortel. Il restera jeune, continuera de vivre et il n'y aura plus de mort, c'est tout. Une fois né, on vivra toujours.

— Ça ne se produira pas avant quelques années encore, dit Frost.

— Mais une fois fait, ça se passera ainsi ?

— Je pense, dit Frost. Une fois le secret découvert, ce serait pure folie de laisser un homme vieillir et mourir avant de lui donner la jeunesse et la vie éternelles.

— Oh ! quelle vanité ! se lamenta le vieil homme. Quel gâchis ! quelle impertinence !

Frost ne lui répondit pas. Il n'avait pas grand-chose à répondre. Il se contenta de continuer à manger.

L'homme le poussa du coude :

— Une chose encore, mon fils. Croyez-vous en Dieu ?

Lentement, Frost reposa la cuillère dans le bol.

— Vous voulez vraiment une réponse ?

— Je veux une réponse, une réponse sincère.

— La réponse est que je n'en sais rien. Certainement pas, dans la sorte de Dieu auquel vous pensez. Pas le vieil homme de bois à la barbe blanche, mais un être suprême. Oui, je croirais volontiers à un Dieu de ce genre, parce qu'il me semble qu'il doit y avoir une sorte de force, de puissance ou de volonté dans l'univers. L'univers est trop ordonné pour qu'il en soit autrement. Quand on mesure tout cet ordre, du mécanisme de l'atome d'un bout de l'échelle, à la précision du mouvement des étoiles à l'autre, il semble incroyable qu'il n'existe pas une force de supervision quelconque, une bienveillante force souveraine qui maintienne cette sorte d'ordre.

— D'ordre ! explosa l'homme. Vous ne savez dire que cela : ordre ! Pas sainteté, pas divinité...

— Excusez-moi. Vous m'avez demandé une réponse sincère. Je vous en ai donné une. Je vous en prie, croyez-moi, je donnerais beaucoup pour avoir une foi comme la vôtre, une foi aveugle, sur parole, sans le moindre doute. Mais même dans ce cas, je me demande si la foi suffirait.

— La foi est le seul bien de l'homme, lui dit calmement le vieillard.

— Vous prenez la foi, dit Frost, et en faites une vertu. Ne pas savoir..., c'est cela la foi, pour vous.

— Si on savait, dit l'homme, il n'y aurait plus besoin de foi. Seulement, nous en avons besoin.

Quelque part, quelqu'un cria et on entendit le bruit lointain de pas avançant rapidement.

L'homme grisâtre se leva d'un bond et, ce faisant, l'un de ses pieds heurta le bol de soupe et le renversa. Le liquide se répandit lentement sur le sol.

— Les flics ! cria quelqu'un.

Tout le monde réagit très vite. Quelqu'un saisit la lanterne. La flamme s'éteignit. La pièce fut plongée dans l'obscurité.

Frost s'était levé lui aussi. Il fit un pas et quelqu'un se cogna dans lui ; il y eut une bousculade. Dan sentit le sol céder sous ses pieds, avec le bruit écœurant de planches pourries depuis longtemps en train de céder et il tomba. Instinctivement, il étendit les bras, prêt à agripper n'importe quel support. Les doigts de sa main gauche arrivèrent à l'extrémité d'une planche cassée, mais lorsqu'il voulut s'y cramponner, le poids de son corps la fit se rompre. Il tomba en chute libre une fraction de seconde puis une vague d'eau puante jaillit et le frappa au visage.

Sa chute l'avait projeté en avant. Maintenant, il se redressait pour s'accroupir dans la saleté qui l'entourait, l'obscurité et la saleté participant l'une de l'autre.

Il se retourna, regarda en l'air. Il ne voyait pas le trou au travers duquel il était tombé, mais du plancher au-dessus de lui arrivait le bruit sourd de pas qui couraient et celui de voix lointaines.

Il y eut d'autres bruits sourds. Dan entendit d'autres voix très sèches et en colère ainsi que le craquement sinistre d'une porte qu'on enfonçait. À nouveau, des pieds martelèrent le plancher au-dessus de lui et de minces rayons de lumière s'enfoncèrent dans le trou où il était tombé.

De crainte que quelqu'un ne le surprît, il avança doucement, l'eau tourbillonnant autour de ses chevilles.

Les pieds martelaient le sol, se précipitaient dans des pièces lointaines, revenaient. Des éclats de voix lui arrivaient en bouffées.

— Encore envolés, dit une voix. On les a prévenus.

— Plutôt sinistre, dit une autre. Exactement le genre d'endroit auquel on s'attendait...

Et une autre voix, une voix que Dan connaissait bien, trop bien.

— Les gars, dit la voix de Marcus Appleton, on les a encore manqués. Ce sera pour une autre fois.

D'autres voix répondirent mais les mots n'étaient pas clairs.

— J'aurai ces fils de chiennes, dit Marcus Appleton, même si c'est la dernière chose que je dois faire.

Les voix et les pas s'éloignèrent.

Le silence tomba, troublé seulement par le lent goutte à goutte de l'eau qui tombait de quelque part dans la flaque où se trouvait Frost.

Une espèce de tunnel, devina-t-il, ou peut-être une cave inondée par des infiltrations venues du fleuve.

Le problème était maintenant de sortir d'ici. Sans aucune lumière, cela n'allait pas être facile. La seule façon d'y arriver était de partir par où il était venu.

Il leva la tête et ses doigts palpèrent la surface rugueuse d'une poutre. Il se haussa sur la pointe des pieds et toucha le plancher. Mais il devait bouger lentement pour essayer de conserver un semblant d'orientation parce que l'endroit était plongé dans la plus totale obscurité et que ses doigts lui servaient d'yeux.

Il réussit enfin à trouver le trou. À présent, il devait sauter pour s'agripper aux planches pourries, en espérant qu'elles supporteraient son poids pour qu'il puisse se hisser dans la pièce. Une fois là, se dit-il, il serait sauvé au moins pour un temps, car Appleton et ses hommes ne reviendraient pas, pas plus que les Saints. Il serait tout seul.

Il s'arrêta un moment pour reprendre son souffle et soudain, tout autour de lui, s'élevèrent de petits cris aigus, une débandade, la bousculade de petits pas, le glissement de corps qui se précipitaient dans le noir et les protestations furieuses de créatures en quête d'une proie, poussées par une faim désespérée.

Son crâne se crispa et il eut l'impression que ses cheveux se dressaient sur sa tête.

Des rats ! Des rats qui se jetaient sur lui dans le noir !

La peur donna de la force à ses muscles et il sauta, passant à mi-corps à travers le trou. D'un dernier effort, il se hissa entièrement et s'étendit en haletant, sur le sol.

Sous lui, les cris aigus et perçants montèrent en vague puis s'éteignirent peu à peu.

Frost était toujours allongé à terre. Après quelque temps, il s'arrêta de trembler. La sueur séchait sur son corps. Il se mit à quatre pattes et avança en se traînant jusqu'à ce qu'il trouvât un coin. Là, il se recroquevilla comme un fœtus pour oublier un instant la terreur et la solitude de sa nouvelle vie.

XXI

Godfrey Cartwright s'enfonça au plus profond de son fauteuil capitonné et se croisa les mains derrière la tête. C'était la position qu'il adoptait quand il devait discuter de sujets importants mais voulait paraître décontracté.

— À mon avis, dit-il, quelque chose a tout gâché. Aucun éditeur n'a jamais offert la somme que j'en ai offert, et même un poseur comme Frost l'aurait empochée s'il croyait ne pas se faire pincer. Mais maintenant Frost a disparu et on ne trouve nulle part Joe Gibbons. Il se pourrait bien qu'Appleton y soit pour quelque chose. Il faudrait que ce fût quelqu'un comme Appleton, parce qu'ils sont un très petit nombre au Centre Eterna à savoir qu'on continue à exercer la censure. Et si Appleton a trouvé, il n'est pas fou.

— Vous voulez dire que vous ne pouvez pas publier mon livre, dit Harris Hastings, d'un ton plaintif.

Cartwright le fixa :

— Ah ! ça alors, mon vieux, dit-il, on ne vous a jamais dit qu'on le ferait.

Hastings se tortilla sur sa chaise. Il avait l'allure peu engageante, une tête ronde et chauve, ressemblant à quelque chose comme une sphère nue avec un visage par-dessus. Il portait des verres épais et louchait. Sa tête en boule de billard chevauchait des épaules dissymétriques, ce qui, ajouté à son strabisme, lui donnait l'apparence d'un homme un peu obtus mais essayant vraiment de comprendre.

— Vous aviez dit...

— J'ai dit que je pensais que votre livre se vendrait bien. J'ai dit que, si on pouvait le publier, on ferait un pont d'or. Je vous ai dit aussi que je devais être sûr, avant de faire quoi que ce soit de plus, qu'il arriverait jusqu'au public. Je ne voulais pas courir le risque que Frost le découvrit alors qu'on aurait investi beaucoup et qu'il fit pression sur nous. Une fois publié et mis en vente, alors oui, bien sûr, Frost ne pouvait plus rien parce que, s'il avait essayé, le public se

serait soulevé et que les troubles publics sont précisément la chose que le Centre Eterna ne veut pas créer.

— Mais vous m'aviez dit... ajouta Hastings.

— Je vous ai dit, bien sûr, mais nous n'avons pas de contrat et l'affaire ne marche pas. Je vous ai dit ne pas pouvoir vous en donner jusqu'à ce que j'aie vu si je pouvais faire un arrangement avec Frost. Je ne pouvais pas prendre de risque. Frost avait un tas d'enquêteurs et des bons, vous pouvez me croire. Joe Gibbons est l'un des meilleurs, et Joe, depuis toujours, s'est pratiquement spécialisé sur nous et une demi-douzaine d'autres maisons. Il nous surveillait, il avait des informateurs chez nous, je ne sais pas qui. Si je l'avais su, il y a longtemps que je les aurais mis à la porte. Le problème est qu'on n'a pas pu faire un – mouvement sans que Joe le découvre, ce qu'il a fait, exactement ce que nous avions prévu. La seule chose que je pouvais faire était un arrangement. Peu m'importe de vous dire que votre livre est l'un des rares pour lesquels j'ai essayé un arrangement afin de le publier.

— Mais le travail, tout le travail que j'y ai mis. Vingt ans ! Vous rendez-vous compte de ce que cela signifie, vingt ans de travail et de recherche ? J'y ai mis ma vie, croyez-moi. J'en ai fait ma vie. J'ai vendu ma vie pour cela.

Cartwright dit d'un air détaché :

— Vous croyez à ce que vous avez écrit, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que oui, explosa Hastings. Ne voyez-vous donc pas que c'est la vérité ? J'ai cherché les coordonnées et je sais que c'est vrai. N'importe qui peut trouver les preuves. Ce plan, cette prolongation de la vie, ce je ne sais quoi est le plus grand tour qu'on ait jamais joué au genre humain. Son but n'était pas et n'a jamais été ce qu'on prétend qu'il est. C'était plutôt une mesure désespérée pour mettre un terme à la guerre, parce que, si on pouvait faire croire aux gens que leur corps serait préservé, et, plus tard, réanimé, pourquoi les hommes engageraient-ils une guerre ? Parce que les victimes d'une guerre ne pourraient espérer la conservation de leur corps. De toute façon, il y aurait si peu de corps à préserver ! Et au cas où il y en aurait, on manquerait de moyens pour le faire. Peut-être la fin justifiait-elle les moyens. Peut-être ne pouvons-nous pas condamner ce mensonge. Parce que la guerre était une chose affreuse. Aujourd'hui, nous qui ne l'avons pas connue depuis plus d'un siècle, nous ne pouvons imaginer ce que c'était. Il y a cent ans, on a cru un moment qu'une nouvelle guerre générale allait détruire toute la culture humaine, sinon toute la vie sur terre. Tout cela peut justifier la mystification. Mais, de toute façon, on devrait en informer les gens, leur dire...

Il s'arrêta et regarda Cartwright, toujours calé dans son fauteuil,

les mains derrière la tête.

— Vous ne croyez rien de tout cela, n'est-ce pas ?

L'éditeur décroisa les mains, se pencha en avant et posa les bras sur le bureau.

— Harris, dit-il avec conviction, peu importe que j'y croie ou non. J'aurais aimé publier votre livre parce que je sais qu'il se serait bien vendu. Vous ne pouvez pas exiger davantage.

— Mais vous venez de dire que vous ne vouliez pas le publier ?

Cartwright hocha la tête :

— C'est vrai. Non pas « je ne veux pas » mais je ne peux pas. Le Centre Eterna ne me laisserait pas faire !

— Il ne pourrait pas vous en empêcher ?

— Non, pas légalement. Mais il peut faire pression, pas seulement sur moi, mais sur les actionnaires et les autres responsables de cette maison. Il ne faut pas oublier que le Centre Eterna possède une partie des actions de ma boîte, comme du reste de toutes les entreprises de la terre. Vous comprenez. Comme je l'ai dit, si j'avais pu le publier et le mettre en vente, cela aurait dégagé ma responsabilité. Ç'aurait été la faute de Frost et non la mienne.

Il eut un geste qui laissait peu d'espoir.

— Je pourrais essayer d'autres éditeurs.

— Bien sûr.

— Ce qui signifie qu'aucun ne voudra de mon livre ?

— Maintenant, tout le monde est au courant. J'ai essayé d'acheter Frost, j'ai raté mon coup et Frost a disparu. Tous les éditeurs de la ville le savent. Les bruits de ce genre vont vite.

— Alors, on ne le publiera jamais ?

— J'ai bien peur que non. Rentrez chez vous, installez-vous dans un fauteuil et soyez satisfait et heureux d'avoir découvert quelque chose de trop gros pour tout le monde, quelque chose que vous êtes le seul à connaître et que personne, absolument personne, n'avait jamais soupçonné avant vous.

Hastings inclina de nouveau la tête.

— Il y a dans vos propos une ironie que je ne suis pas certain d'apprécier, dit-il. Faites-moi donc part, s'il vous plaît, de votre opinion personnelle.

— Mon opinion ?

— Oui. Qu'est-ce que vous pensez vraiment du Centre Eterna ?

— Eh bien ! répondit Cartwright, je crois que c'est une immonde saloperie. Je crois qu'il a transformé les hommes en larves et en robots. Je crois qu'il gouverne la terre et que notre seconde vie, si seconde vie il y a, ne vaudra pas mieux que celle-ci.

— Vous devriez écrire vous-même, dit Hastings.

— Je pourrais, dit Cartwright. Bien sûr. Ça ferait bombe, je vous

jure. Démystifier toute cette foutaise, j'aimerais ça...

— Alors, vous pensez que mon livre...

Le regard de l'éditeur s'égara dans l'espace.

— Tout le monde n'y aurait pas cru, dit-il sombrement. Ça ne fait rien. Les gens l'auraient acheté. Dommage. On aurait pu faire un milliard. Oui, mon vieux, blague à part, on aurait pu faire un milliard.

XXII

Accroupi dans la ruelle, derrière un tas de boîtes de carton, jetées là depuis longtemps par quelque entreprise édifiée de l'autre côté de la rue étroite et malpropre – jetées, oubliées, jamais enlevées – Frost attendait que l'homme sortît de la porte de derrière du restaurant et jetât les restes dans l'une des poubelles placées contre le mur.

Lorsqu'il arriva enfin, il portait, outre son panier rempli d'ordures, un paquet, enveloppé de journaux, qu'il posa par terre à côté des poubelles. Puis il souleva le couvercle de celles-ci et y vida ses ordures. Cela fait, il ramassa le paquet et le plaça en équilibre sur le couvercle de l'une des poubelles. Ensuite, il jeta un regard circulaire, silhouette d'un blanc sale qui se détachait sur l'obscurité, grâce à la faible lueur de la rue qui éclairait vaguement l'impasse. Puis il ramassa le panier et rentra dans le restaurant.

Frost se leva et courut ramasser le paquet qu'il mit sous le bras, puis marcha jusqu'au croisement. Il y avait quelques personnes dans la rue. Il attendit qu'elles fussent passées et s'élança vers la ruelle qui s'ouvrait de l'autre côté de la rue.

Cinq pâtés de maisons plus loin, il arriva sur l'arrière d'un petit bâtiment en ruine dont le toit manquait en partie, comme si quelqu'un avait commencé à démonter la maison pour s'apercevoir, en fin de compte, que cela n'en valait pas la peine. Maintenant, la bicoque achevait de s'écrouler, au fil des années.

Un escalier de pierre bordé par une rampe de fer rouillée s'enfonçait jusqu'au sous-sol.

Frost descendit les marches. Au fond, une porte qui ne tenait plus que par une charnière rouillée lui barrait le passage. Frost l'ouvrit, passa dans le sous-sol et referma derrière lui.

Il était chez lui. Il avait élu domicile ici dix jours auparavant, après une longue suite de cachettes bien pires que celle-ci. Le sous-sol était sec et frais ; les rats n'y venaient guère. Et l'endroit paraissait à la fois sûr et oublié des hommes, ceci expliquant peut-être cela. Personne

n'était jamais venu dans les parages.

— Salut ! fit une voix dans l'obscurité.

Frost pivota, s'accroupit et laissa tomber le paquet sur le sol.

— N'ayez pas peur, dit la voix, je sais qui vous êtes, et je ne vais pas vous attirer d'ennuis...

Frost ne bougeait pas. La peur et l'espoir luttèrent dans sa tête. Un des Saints l'avait-il encore déniché ? Quelqu'un du Centre Eterna ? Peut-être même un envoyé par Marcus Appleton ?

— Comment m'avez-vous suivi jusqu'ici ? murmura-t-il.

— Je vous cherchais. J'ai demandé un peu partout. Quelqu'un vous a vu dans la ruelle. Vous êtes Frost, n'est-ce pas ?

— Oui.

L'homme sortit de l'ombre où il se tenait. La faible lueur qui entraînait par le soupirail révélait une silhouette humaine mais c'était à peu près tout.

— Je suis content de vous avoir trouvé, Frost, dit-il. Je m'appelle Franklin Chapman.

— Chapman ? Un instant ! Franklin Chapman est l'homme qui...

— C'est ça, dit l'autre. Ann Harrison vous a parlé de moi.

Frost sentit un rire démoniaque lui monter aux lèvres. Il voulut l'étouffer mais le rire fut le plus fort. Il s'assit mollement sur le sol et laissa retomber nonchalamment ses mains, tandis qu'une sombre hilarité le secouait.

— Mon Dieu ! Vous êtes l'homme, vous êtes celui que j'avais promis d'aider.

— Oui. Parfois, les événements prennent une tournure plutôt bizarre.

Lentement, le rire de Frost s'éteignit.

— Je suis content que vous soyez venu, dit-il enfin, encore que je ne comprenne pas la raison de votre visite.

— Ann m'a envoyé. Elle m'a demandé d'essayer de vous trouver. Elle a découvert ce qui vous était arrivé.

— Découvert ? Ça aurait dû être dans les journaux. Tout ce que les journalistes avaient à faire était de regarder le registre.

— C'est ce qu'elle a fait, bien sûr. Et ça y était, mais pas un mot dans les journaux. Aucune nouvelle de vous, sinon des tas de bruits qui courent. La ville en est pleine.

— Quelle sorte de bruit ?

— Celui d'un scandale au Centre. Vous avez disparu et le Centre essaie d'étouffer l'affaire.

Frost opina :

— Vous croyez qu'il sait où je me trouve ?

— Aucune idée. J'ai entendu des tas de conversations pendant que je vous cherchais. Il n'y a pas que moi qui posais des questions.

— Je n'ai pas fait ce à quoi ils s'attendaient. Ils pensaient, qu'au bout d'un jour ou deux, je demanderais la mort.

— C'est ce que la plupart des gens auraient fait à votre place.

— Justement, dit Frost. J'ai beaucoup de temps pour réfléchir. Je peux encore me décider pour la solution finale. En dernier ressort, quand je ne pourrai plus supporter cette vie. Mais pas pour l'instant. Pas avant quelque temps.

Il hésita, puis reprit :

— Pardon, Chapman. Je n'y pensais plus. Je ne devrais pas parler de cette façon.

— Ça ne fait rien, dit Chapman, plus rien, plus maintenant que j'ai surmonté le choc. Après tout, ce n'est pas un sort pire que celui de milliers de générations avant nous. J'y suis habitué. J'essaie de ne pas trop y penser.

— Il vous a fallu longtemps pour me trouver ? Et votre travail ?

— On m'a mis à la porte. Je m'y attendais.

— Désolé.

— Ça n'en vaut pas la peine. J'ai un contrat avec la télévision et un éditeur paie quelqu'un d'autre pour écrire un livre. Ils voulaient que je l'écrive, je leur ai dit que j'étais incapable d'aligner deux mots.

— Les salauds, gronda Frost. Ils ne respectent rien.

— Je sais, dit Chapman, mais ça m'est égal. Ça me soulage même, en un sens. J'ai une femme et des enfants. Il faut bien que j'assure leur avenir. C'est le moins que je puisse faire pour eux. J'ai donc fait payer tous ces requins. D'abord, j'ai commencé par les envoyer promener et, comme ils revenaient à la charge, j'ai avancé un chiffre qui me semblait colossal. Ils ont accepté, je suis satisfait. Ma femme ne manquera de rien.

Frost se leva, chercha son paquet et le trouva.

— C'est un cadeau, le cadeau d'un employé de restaurant. Tous les soirs, il sort quelque chose pour moi. Je ne sais même pas qui c'est, ce type.

— Je lui ai parlé, dit Chapman. Un petit vieux décharné, tout ratatiné. Il m'a dit qu'il vous avait vu fouiller dans les poubelles, il n'aurait jamais pensé qu'on puisse chercher sa vie de cette façon.

— Allons nous asseoir ici, suggéra Frost. Il y a un vieux canapé-lit que quelqu'un a laissé. J'y dors. Les ressorts sont défoncés et il est plutôt mal en point mais c'est mieux que de rester par terre.

Chapman le suivit et les deux hommes s'installèrent le plus confortablement possible.

— Comment ça s'est-il passé ? demanda Chapman.

— Mal pour commencer. Des Saints m'ont enlevé au sortir du tribunal et, selon toute vraisemblance, sauvé la vie. J'ai parlé avec un vieux fou qui m'a demandé si j'avais lu la Bible et si je croyais en

Dieu. Puis Appleton et sa bande de bandits ont fait une descente. Je suis passé à travers le plancher pourri et, quand ils sont partis, je suis remonté. Je suis resté deux jours sur place parce que j'avais peur de sortir, mais, à la fin, j'ai eu si faim qu'il a bien fallu que je me décide. Vous ne saurez jamais ce que ça peut être de chercher à manger dans une ville où vous ne pouvez mendier, où vous n'osez pas voler, où vous ne pouvez parler à personne...

— Je n'y avais jamais pensé. Mais j'imagine assez bien ce que ça peut être.

— Il n'y avait rien d'autre que les poubelles. Il en faut du courage, je vous assure, pour manger ce qu'on trouve là-dedans. Après un jour ou deux on commence à devenir une sorte d'expert ès poubelles. Et une cachette, un endroit où dormir, on ne les trouve pas facilement, il faut en changer sans cesse. On ne peut pas rester trop longtemps au même endroit, les gens vous voient et commencent à se poser des questions. Je suis resté ici plus que je n'aurais dû, parce que c'est ce que j'ai trouvé de mieux. C'est pourquoi vous avez pu me pister. Si j'avais changé, vous n'auriez pas pu. J'ai la barbe qui pousse, pas de rasoir, vous savez. Mes cheveux aussi. Bientôt, ma barbe couvrira les tatouages de mes joues et je pourrai rabattre une mèche sur mon front. Une fois que toute cette broussaille sera suffisamment longue, je pourrai peut-être me risquer à sortir en plein jour. Je ne parlerai toujours à personne, je n'aurai rien à voir avec personne, mais je n'aurai pas à me cacher. J'ai peur des gens, vous savez. Mais il faut bien s'y faire.

Il se tut et fixa la tache floue que faisait le visage de Chapman.

— Excusez-moi, dit-il, je parle trop.

— Continuez. Je vous écoute. Ann voudra savoir comment vous allez.

— Ah ! autre chose, dit Frost. Je ne veux pas qu'elle se mêle de cette affaire. Elle ne peut pas m'aider et finirait par avoir des ennuis. Dites-lui de ne plus penser à moi.

— Sûrement pas, ni moi non plus d'ailleurs. Vous avez été le seul à bien vouloir plaider en ma faveur.

— Je n'ai rien fait pour vous. Je n'ai rien pu faire. C'était simple bluff de ma part. Je savais dès ce moment-là que je pouvais rien pour vous.

— Monsieur, peu importe ce que vous auriez pu faire ; vous vouliez bien vous compromettre. C'est l'essentiel pour moi et je ne l'oublierai jamais.

— Bon, alors, rendez-moi un service, vous et Ann aussi. Eloignez-vous de moi. Ne vous mettez pas dans le même pétrin que moi. Je ne veux pas que vous ayez des ennuis, mais, si vous continuez à me tourner autour, vous en aurez. Personne ne peut m'aider. Si les choses

allaient trop mal, il me reste une porte de sortie et vous le savez.

— Je ne vous laisserai pas entièrement isolé. Faisons un arrangement. Je ne vais pas essayer de vous rencontrer de nouveau, mais si vous avez besoin de quelque chose, de n'importe quoi, décidons d'un endroit où vous pourrez me trouver.

— Je ne demanderai pas d'aide, dit Frost, mais si cela peut soulager vos scrupules...

— Vous comptez rester dans ces parages ?

— Je ne pense pas. Mais je peux toujours y revenir.

— À trois rues d'ici, il y a une petite bibliothèque de quartier, avec un banc juste en face.

— Je connais l'endroit.

— J'y serai le soir entre neuf et dix, disons tous les mercredis et tous les samedis.

— C'est trop de tracas pour vous. Pendant combien de temps reviendrez-vous ? Six mois ? Un an ? Deux ans ?

— Fixons un délai, si vous voulez. Six mois par exemple. Si, dans six mois, vous n'êtes pas venu, je saurai que vous ne viendrez plus.

— Vous êtes complètement fou. Je ne veux pas que vous soyez mêlé à cette affaire. Et, de toute façon, six mois, c'est trop long. D'ici un mois, je vais commencer à descendre vers le sud. Je ne veux pas que l'hiver me trouve ici.

— Ann vous a envoyé un colis, dit Chapman, en changeant de sujet pour montrer qu'il ne céderait pas. Je l'ai posé dans le coin, là-bas. Il y a du fil et des aiguilles, des allumettes, une paire de ciseaux, un couteau et d'autres choses de ce genre. Elle a pensé que cela pourrait vous servir. Je crois qu'il y a aussi quelques boîtes de conserve.

Frost hocha la tête :

— Dites à Ann que je la remercie. Je lui suis reconnaissant pour ce qu'elle essaie de faire. Mais dites-lui aussi de rester à l'écart pour l'amour de Dieu. Ne faites rien d'autre. N'essayez pas.

Chapman dit gravement :

— Je le lui dirai.

— Merci à vous aussi. Vous n'auriez pas dû la laisser vous parler de tout cela.

— Une fois que j'ai su ce qui vous était arrivé, dit Chapman, elle n'aurait pas pu m'empêcher d'agir. Mais, répondez-moi, s'il vous plaît. Comment tout cela s'est-il produit ? Vous avez dit à Ann que vous aviez des ennuis. J'ai l'impression qu'il s'agit d'un coup monté.

— Oui.

— Vous ne voulez pas m'en dire plus ?

— Non. Ann et vous essayerez probablement d'approfondir les choses. Or, c'est impossible. L'affaire est jugée, classée, enregistrée, le

plus légalement du monde.

— Alors, vous vous contentez de rester là à ne rien faire ?

— Pas tout à fait. Un jour, je trouverai comment régler mes comptes avec Appleton...

— C'est donc Appleton ?

— Evidemment, dit Frost. Peut-être vaudrait-il mieux que vous partiez. Je parle trop. Si vous restez cinq minutes de plus, je vous raconterai tout et je n'y tiens certes pas.

Chapman se leva lentement.

— O.K., dit-il. Je pars. À contrecœur. Je n'ai pas l'impression d'avoir servi à grand-chose.

Il commençait de s'éloigner, puis il s'arrêta et se retourna.

— J'ai un revolver, dit-il, si vous...

Frost secoua la tête.

— Non, dit-il farouchement, que voulez-vous que je fasse, supprimer le seul droit qui me reste ? Mieux vaut vous en débarrasser. Vous savez que le port d'armes est illégal.

— Je m'en fous, je le garde. Je n'ai plus rien du tout à perdre, moi !

Il se détourna et se dirigea vers la porte.

— Chapman, fit doucement Frost.

— Oui.

— Merci d'être venu.

Puis Chapman passa la porte et la ferma en la tirant derrière lui. Frost l'entendit monter l'escalier et sortir dans la ruelle. Puis le bruit des pas se fonda dans le silence.

XXIII

Est-ce que les lilas sentiront encore aussi bon, se demandait Mona Campbell, quand le printemps reviendra dans mille ans ? Pourra-t-on s'extasier encore à la vue d'une prairie couverte de jonquilles, dans mille ans ? Encore faudrait-il qu'il restât de la place, dans mille ans, pour les lilas et les jonquilles.

Elle était assise, se balançant doucement dans un rocking-chair qu'elle avait trouvé dans le grenier et avait descendu pour en retirer la poussière et les toiles d'araignées. Elle regardait par la fenêtre le merveilleux spectacle que lui offrait ce crépuscule d'un beau jour de la fin juin. Bientôt, il y aurait des vers luisants et l'air commencerait à sentir l'odeur entêtante qui montait, le soir, avec le brouillard au-dessus du fleuve.

Elle était assise et se balançait. La douce bénédiction de ce soir d'été tombait sur elle dans toute sa plénitude, sur elle et sur le monde entier, car, pour l'instant, rien n'était plus important que de rester simplement assise là, à se balancer et à regarder par la fenêtre le vert des feuillages s'assombrir progressivement, tandis que les ombres se creusaient et que la fraîcheur de la nuit s'installait.

Mais, en ce moment même, chuchotait à l'oreille de Mona une toute petite partie de son esprit qui luttait pour rester lucide. C'était l'heure et le lieu de commencer à réfléchir à la décision qu'elle devait prendre.

Puis la petite voix se fondit dans le silence et dans l'obscurité. Et l'imagination de Mona commença de vagabonder.

Pure imagination, pensait-elle, bien sûr, c'est cela, ce doit l'être. Parce que, en cet endroit et à cette heure, avec ce crépuscule, avec cette odeur de terre fraîchement mouillée, rien de ce qu'elle imaginait n'arriverait jamais.

La nature, la vie et la mort devraient s'intégrer à un même cycle cosmique, se dit-elle.

Et c'était cela qu'elle devait se rappeler pendant les milliers

d'années que vivrait l'humanité, non pas en tant que race, non pas en tant qu'espèce, mais en tant que collection d'individus solitaires. Mais elle savait qu'elle ne s'en souviendrait pas, parce que ce n'était pas une pensée de jeunesse. C'était plutôt la pensée de quelqu'un comme elle, femme d'âge moyen, mal fagotée, qui, pendant trop longtemps s'était préoccupée de sujets qui n'avaient rien de féminin. Les mathématiques, qu'est-ce qu'une femme avait à faire de mathématiques ? Il lui suffisait de connaître l'arithmétique élémentaire nécessaire à l'équilibre du budget familial. Qu'est-ce qu'une femme avait à voir avec la vie, sinon la donner à des enfants ? Et pourquoi fallait-il qu'elle soit, elle, Mona Campbell, forcée de prendre une décision, toute seule, une décision qui ne relevait finalement que de Dieu seul, si tant est que Dieu existât.

Si seulement elle pouvait savoir ce que serait le monde d'ici un millier d'années ! Non pas dans son aspect extérieur, car ce n'était là qu'affaire de mode et de culture, mais ce qu'il serait dans le cœur des hommes et des femmes. En quoi l'éternelle jeunesse changerait-elle l'humanité ? La sagesse viendrait-elle sans cheveux blancs et sans rides sur le visage ? L'homme serait-il encore capable de rester assis dans un rocking-chair et de regarder le soir tomber par la fenêtre ouverte en y trouvant du plaisir ?

Ou bien la jeunesse ne serait-elle rien d'autre qu'un masque ? L'humanité ne sombrerait-elle pas finalement dans l'ennui ? Après le millionième mariage, après le billionième gâteau de potiron, après un cent millièmè printemps avec des lilas et des jonquilles, que resterait-il ?

L'homme avait-il besoin de vivre plus longtemps que la durée normale d'une vie ?

Pouvait-il se passer de la mort ?

Il fallait bien qu'elle trouve la réponse à certaines de ces questions. C'était indispensable.

Elle chassa toutes ces pensées et se mit à se balancer doucement, en se laissant aller au plaisir que lui procurait cette merveilleuse soirée.

Au fond de la vallée, un engoulement lança les premières notes de son chant nocturne.

XXIV

Maintenant que sa barbe avait suffisamment poussé, les marques d'infamie tatouées sur ses joues avaient disparu et Frost n'avait plus besoin d'attendre que l'obscurité fût totale, mais pouvait se hasarder dehors dès que le crépuscule commençait de tomber. Avec un vieux chapeau informe, ramassé dans une poubelle, enfoncé jusqu'aux yeux, il se mettait à rôder dès que les rues se vidaient. Au crépuscule, la ville était sienne. Seules, quelques personnes circulaient encore et se hâtaient de faire leurs courses avant de rentrer pour la nuit.

Frost les observait en pensant qu'autrefois il avait été comme tous ces gens.

Mais il n'avait plus de raison de se hâter ; se cacher, peut-être, mais plus jamais besoin de se presser. Car il y avait peu d'endroits où il devait aller et aucun ne nécessitait qu'il y allât vite. Tous les soirs, il passait prendre le paquet, laissé pour lui à côté de la poubelle. Il fouillait les boîtes à ordures en quête de journaux. Dans la journée, il lisait et dormait. À la tombée de la nuit, il recommençait son vagabondage.

Il y en avait d'autres comme lui, des vagabonds des rues noires désuètes. Quelquefois, il leur adressait brièvement la parole car il ne pouvait leur nuire, se disait-il, en leur parlant. Une fois, au bord de l'eau, à l'emplacement d'un vieux bâtiment récemment rasé, il s'était assis autour d'un feu avec deux hommes et leur avait parlé. Mais quand il revint la nuit suivante, ils étaient partis et il n'y avait plus de feu. C'étaient tous des solitaires, tous. Quelquefois, il se demandait qui ils pouvaient bien être, qui ils avaient été, et pourquoi ils marchaient la nuit. Mais il savait qu'il ne pouvait le leur demander, qu'ils ne le lui diraient jamais, et cela n'avait rien d'étrange pour lui, car il était comme eux, après tout.

Peut-être était-ce parce qu'il n'avait plus d'identité. Il n'était plus Daniel Frost, mais un zéro humain, aussi misérable et aussi peu important que ces millions de malheureux qui dormaient dans les rues

de l'Inde, qui se vêtaient de haillons, qui n'avaient jamais rien connu d'autre que la faim, qui avaient depuis longtemps abandonné le droit ou le désir de trouver un endroit discret où aller pour exercer les fonctions les plus intimes du corps.

Pendant quelque temps, Frost s'était attendu à ce qu'un Saint le retrouvât, mais il n'en fut rien. Les Saints ne demeuraient pas inactifs cependant. Les slogans griffonnés sur les murs en témoignaient, et notamment celui qu'il avait lu le matin de la conférence :

POURQUOI LES RAPPELER DU CIEL ?

Avec ses vieux réflexes de publicitaire chevronné, Frost admirait le travail d'un œil intéressé. C'était bien meilleur que les platitudes élaborées par son service et lui-même, ces platitudes qui étincelaient encore en lettres lumineuses au sommet des immeubles. C'étaient les mots d'ordre, les consignes du Centre Eterna, pour la plupart empruntés à une époque bien antérieure :

« Pas de gaspillage, pas de désirs. »

« Un sou épargné est un sou gagné. »

Les slogans les plus récents ne valaient pas mieux :

« Ne vous montez pas le coup, vous en aurez besoin ! »

« Soutenez Eterna, Eterna vous soutiendra ! »

Il traînait en se dissimulant dans les rues, seul, sans but, sans destination. Il ne courait plus. Jadis, il ne connaissait pas de repos. Il en avait à présent. Il avait perdu l'allure nerveuse d'un lion en cage et avançait avec la démarche d'un homme qui était devenu, non de sa propre volonté mais par la honte et l'humiliation, ce qu'il lui semblait qu'un homme dût être, un homme qui, pour la première fois, regardait les étoiles à travers la brume de la ville et s'interrogeait sur elles, un homme qui écoutait le murmure du fleuve, un homme qui prenait le temps d'apprécier la beauté d'un arbre.

Ce n'était pas toujours ainsi, bien entendu. Parfois, la rage, la colère et la honte s'emparaient de Frost et le consumaient. D'autres fois, rempli d'une colère froide, il imaginait d'effroyables vengeances. Mais il ne nourrissait jamais aucun projet de réhabilitation, de retour à la vie humaine normale.

Il vivait, dormait, marchait et mangeait ce que l'homme du restaurant lui laissait près des poubelles : la moitié d'un pain rassis, la garniture d'un rôti, une brioche, un morceau de pâté séché. Maintenant, il restait dans l'allée en attendant, sans chercher à se cacher, que l'homme sortît le paquet, puis il levait le bras pour le saluer et le remercier et l'autre en faisait autant. Aucun mot, aucun contact, rien que ce salut, ce signe de fraternité, mais Frost avait l'impression de connaître l'employé du restaurant depuis longtemps et

de s'être lié d'amitié avec lui.

Un jour, Frost entreprit un pèlerinage et se dirigea vers l'endroit où il avait naguère vécu, mais, à quelques rues de là, il avait rebroussé chemin et était retourné vers la ruelle où il habitait désormais, parce qu'à mi-chemin il s'était rendu compte que cela ne servait à rien, qu'il ne restait rien de lui dans son ancien immeuble. Dans ce hall d'entrée, son nom était remplacé par un autre sur le panneau. Une autre voiture, exactement identique à la sienne (elles étaient toutes semblables) était rangée sur sa place de parking. Quant à l'immeuble... il n'avait plus rien à faire des immeubles. Seuls les sous-sols l'intéressaient encore. Il était devenu l'homme des sous-sols.

De retour chez lui, dans sa case, il s'assit dans le noir et se mit à penser. C'était toujours pareil. Il pouvait accepter de mourir, et c'en serait fini des tourments. Quand il ressusciterait, il serait un homme comme les autres, à ceci près qu'il n'aurait pas un sou et qu'il lui faudrait vivre plus mal que le plus malheureux des misérables qui traînaient leur triste existence au bord du Gange.

Rien que pour cela, il se refusait à mourir. Et puis cela aurait fait bien trop plaisir à Marcus Appleton...

Et le temps passait...

Frost dormait dans la journée et, le soir, recommençait à errer.

Puis il se produisit quelque chose. Ce jour-là, la nuit venait de tomber quand il arriva dans la ruelle pour ramasser le paquet à côté des poubelles. Le paquet n'était pas là ; il en conclut qu'il était arrivé trop tôt. L'homme n'était pas encore sorti.

Il alla s'accroupir dans un coin d'ombre et attendit. Un chat s'arrêta devant lui et le fixa un instant puis s'assit et commença à faire sa toilette.

La porte de derrière du restaurant s'ouvrit et un rayon de lumière dansa sur les pavés luisants. L'homme sortit, un panier d'ordures calé sur la hanche droite et un paquet dans la main gauche.

Frost se leva et fit un pas en avant. Il y eut une détonation et l'homme en blanc se raidit, la tête rejetée en arrière, le corps tendu. Le panier tomba et bascula. Les ordures se déversèrent sur le sol.

Frost jeta un coup d'œil sur le visage de l'homme, juste avant que celui-ci ne s'effondrât, une forme blanche où se formait une tache sombre, juste sous la naissance des cheveux.

L'homme à la veste blanche s'effondra, recroquevillé sur le trottoir.

Frost fit encore un pas puis s'arrêta.

Le chat était parti. Rien ne bougeait.

Frost sentit une crainte effroyable l'envahir. C'était un piège, un piège démoniaque !

Un homme mort dans la ruelle, descendu d'un coup de feu, avec,

selon toute vraisemblance, le cerveau touché (à en juger par le sang qui se répandait sur son visage), ce qui supprimait toute possibilité de résurrection.

Un homme mort dans l'allée ! Frost en était certain, on trouverait une arme.

C'était la mort pour lui, il le savait. Plus l'ostracisme, mais la mort définitive ; pas une mort normale, mais la suppression de sa dernière chance de vie. Un individu qui aurait tué, de sang-froid, un homme qui l'aurait traité en ami n'avait rien d'autre à attendre que la mort.

Qu'il n'ait pas tué l'employé du restaurant ne faisait aucune différence. Marcus n'en était pas à un déni de justice près.

Comment il réussit à fuir, il n'en sut jamais rien. Il se retrouva sur un toit au moment où les voitures de police et l'ambulance pénétraient dans la ruelle. Il y eut des cris, des appels. Des projecteurs fouillaient la nuit. Il sauta de gouttière en gouttière, se glissa par une lucarne dans une chambre où dormait une femme, sortit sur le palier, descendit l'escalier, se coula dans une rue déserte et se fondit dans la nuit. Il l'avait échappé belle. Mais plus question de retourner dans sa cave. Il songea un instant à toucher Ann ou Chapman et y renonça. C'était trop dangereux pour eux. Appleton les surveillait certainement.

Un rire amer le secoua. Où aller ? Que faire ? Il fallait qu'il trouve une cachette pour la journée. Une fois le soir venu, il repartirait. Le plus loin possible d'Appleton et de ses sbires.

XXV

Deux vieux messieurs se rencontrèrent au parc pour y jouer aux dames.

— Tu sais la dernière sur l'affaire Eterna ? demanda l'un.

— On en entend tellement, dit l'autre en disposant les pions, qu'on ne sait plus que croire. Ils prétendent maintenant qu'une fois qu'on aura découvert le secret de l'immortalité, on n'aura même plus besoin de mourir. On nous mettra en ligne. Tous sans exception, on nous piquera au bras et nous redeviendrons jeunes, avec la vie éternelle. Est-ce que ça n'est pas quelque chose, hein ?

L'autre hocha la tête.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. J'ai un renseignement de première main. C'est un beau-frère de mon neveu qui travaille dans un des labos d'Eterna qui me l'a donné. Je ne te dis que ça, il y a bien des gens qui vont être surpris.

— Comment surpris ?

— Ce n'est peut-être pas exactement le terme. Peut-être qu'ils ne seront pas surpris. Je pense que ce n'est pas facile d'être surpris quand on reste mort.

— Explique-toi !

— Il paraît qu'ils ont trouvé une bactérie – c'est ce qu'il a dit, je crois – une bactérie qui vit dans le crâne et continue de vivre même lorsque le corps est réfrigéré. La cervelle est gelée à pierre fendre mais ça ne dérange pas les bactéries le moins du monde. Elles continuent de vivre, se développent et rongent la matière cérébrale.

— Je n'en crois rien. Tu entends toujours des histoires à dormir debout et toutes aussi fausses les unes que les autres. Je ne serais pas autrement surpris que ce soit les Saints qui répandent ces bobards, histoire de nous embrouiller. Si on a ces bactéries dans la tête, comment se fait-il qu'elles ne nous dévorent pas la cervelle de notre vivant ?

— Ben, voilà, dit l'autre vieillard. Quand on vit, on a quelque

chose dans le crâne, des anticorps, je crois, qui résistent aux bactéries. Mais une fois la tête réfrigérée, plus question de fabriquer des anticorps et les bactéries s'en donnent à cœur joie. C'est moi qui te le dis, il y a des tas de gens sous les voûtes du Centre Eterna qui n'ont plus du tout de cervelle, rien qu'un crâne plein à craquer de bactéries.

XXVI

Frost avait pris une décision. Pour l'exécuter, il vola une voiture.

Ce n'était pas facile. Il fallait trouver un véhicule dont le propriétaire ait oublié d'enlever la clé de contact. Il savait qu'il était possible de démarrer sans clé, en trafiquant les fils mais il n'avait guère confiance en ses modestes talents de bricoleur.

Au bout de quatre nuits de recherche, il trouva enfin une voiture parquée derrière les halles avec la clé sur le contact. Il inspecta les alentours : personne pour donner l'alarme quand il partirait. L'engin devait appartenir à un employé des halles qui travaillait tard dans la nuit.

Il s'installa au volant et lança le moteur. Retenant sa respiration, il sortit la voiture du parking, descendit la rampe et se trouva sur la chaussée. Ce ne fut qu'une dizaine de rues plus loin que son souffle reprit un rythme normal.

Une demi-heure plus tard, il arrêta la voiture, fouilla dans la boîte à outils et sortit un tournevis. À un kilomètre et demi de là, dans un quartier résidentiel où la rue, bordée d'ormes, était particulièrement sombre, il se gara derrière une autre voiture. Sans lumière et seulement au toucher, aussi silencieusement que possible, il permuta les plaques minéralogiques des deux véhicules.

Il y avait peu de circulation dans cette banlieue. Nuit après nuit, pendant qu'il cherchait une auto à voler, il avait étudié sa route vers l'Ouest, vers la sortie de la ville et la brousse qui lui faisait suite. Depuis, il avait calculé que c'était là sa seule chance d'échapper aux recherches. La population des campagnes était dispersée et de grandes régions étaient retournées à l'état sauvage. En outre, il estimait, à tort ou à raison, qu'Appleton ne penserait jamais qu'il avait pu quitter la ville.

Il rencontrerait bien des difficultés, il le savait. D'abord, à propos de la nourriture. Mais il avait le vague espoir, du reste assez peu fondé, qu'il s'en arrangerait. La saison des fruits et des baies

approchait ; il pourrait pêcher ou même piéger du petit gibier. Grâce à Ann, il était à peu près équipé. Sachant qu'à tout instant il risquait d'être obligé de s'enfuir, il avait conservé dans ses poches les petits objets qu'elle lui avait envoyés ; du fil et des hameçons, un briquet avec une réserve d'essence, des pierres et mèches de rechange, un gros canif, une petite paire de ciseaux, un peigne, un ouvre-boîtes (sans doute inutile là où il allait) et une petite trousse médicale. Nanti de tout cela, il était sûr de se débrouiller, sans savoir exactement comment.

Il ne se laissa pas submerger par ces problèmes. Il se concentrait au contraire sur son désir de quitter la ville pour trouver un endroit où il n'ait pas toujours à se cacher de crainte qu'un citadin ne le vît et ne donnât l'alarme, inquiété par sa mine patibulaire.

L'idée de la fuite à la campagne lui était venue à l'esprit dès la nuit du meurtre. Ce ne fut que plus tard qu'il décida de pousser plus à l'ouest que prévu tout d'abord, de retourner dans cette vieille ferme où il avait, enfant, passé ses vacances. Il n'avait pas voulu s'y résoudre car quelque chose en lui traitait tout cela de billevesées, mais l'instinct s'avéra plus fort que la raison.

Le jour, alors qu'il était tapi dans ses cachettes, il avait essayé de démêler les raisons qui le poussaient à retourner à cet endroit. C'était peut-être le besoin de s'identifier à quelque chose, le besoin inconscient, mais impératif, d'être en terrain familier, de dire : c'est un endroit que je connais et qui me connaît, nous appartenons l'un à l'autre, ou bien, la recherche de racines, n'importe quelles racines ?

Il ne savait pas. Il ne pouvait pas savoir. Il ne savait en fait qu'une chose : c'est qu'une force supérieure au bon sens le poussait vers cette vieille ferme abandonnée.

Il aurait certainement gagné du temps en empruntant l'une des grandes voies d'accès qui rayonnaient autour de la ville dans toutes les directions. Mais il les évitait, il ne pouvait se résoudre à les emprunter. Depuis trop longtemps, il vivait caché et replié sur lui-même pour s'exposer à la circulation qu'il aurait rencontrée sur ces grands axes.

Sans carte, il n'avait qu'une vague idée de la route à suivre. Il savait seulement qu'il roulait plein ouest.

Pendant une heure à peu près, il avait traversé des quartiers résidentiels. Il commençait à rencontrer de grands espaces vides entre de petits groupes de maisons. Il trouva enfin une route, pas une rue, une route, étroite et mal pavée ; il la suivit. Bientôt, les pavés disparurent ; la route, recouverte d'une épaisse couche de sable et de poussière, prenait des allures de sentier. Les maisons se faisaient plus rares ; bientôt, il n'en vit plus aucune. De grands bouquets d'arbres se dessinaient en noir sur le ciel.

Au sommet d'une crête dénudée, il arrêta la voiture, descendit et regarda derrière lui.

À l'est, au nord et au sud, aussi loin que portait son regard, brillaient les lumières de la ville qu'il venait de quitter.

Il respira profondément. L'air était frais et sentait la résine et la poussière. Il avait réussi, la ville était derrière lui.

Il remonta en voiture et reprit la route. Elle ne s'améliorait pas, ce qui ne lui permit pas de faire une bonne moyenne ; mais c'était une route et elle se dirigeait vers l'ouest.

À l'aube, il s'en écarta, traversa un fossé peu profond, un champ envahi par les mauvaises herbes et les arbustes et se gara dans un bois de chênes.

Il descendit de la voiture, s'étira, l'estomac noué par la faim. Mais ce matin, se disait-il, pour la première fois depuis des semaines, il n'avait pas à chercher un trou pour s'y cacher.

XXVII

Après avoir fait antichambre pendant une heure, Ann Harrison fut introduite dans le bureau de Marcus Appleton.

Celui-ci avait l'air affable et l'allure de l'homme d'affaires compétent et prospère.

— Miss Harrison, dit-il, je suis heureux de vous voir. J'ai lu tant de choses sur vous, à propos, je crois, d'un point de droit que vous avez soulevé au cours d'un procès.

— Cela n'a pas servi à grand-chose, dit Ann.

— Peut-être, mais ça valait la peine de soulever ce lièvre. Ce sont des initiatives comme les vôtres qui font évoluer la loi.

— Merci pour le compliment, si c'en est un.

— C'en est un. Maintenant, je vous prie, qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite ? Que puis-je pour vous ?

— Premièrement, dit Ann, vous pouvez enlever la table d'écoute installée sur mes lignes téléphoniques. Deuxièmement, vous pouvez rappeler les détectives que vous avez chargé de me suivre. Et troisièmement, vous pouvez me dire de quoi il s'agit.

— Mais, chère mademoiselle...

— Inutile de vous fatiguer. Je sais que vous avez mis une table d'écoute, peut-être au standard. J'ai l'intention de vous intenter des poursuites, à vous et au personnel de la compagnie du téléphone, pour vous interdire de porter atteinte à mon intimité et à celle de mes clients qui est d'ailleurs bien plus importante que la mienne et...

— Vous ne pouvez pas vous en tirer comme ça, dit Appleton brutalement.

— Je crois que si. Aucun tribunal ne saurait tolérer une telle situation. Cela porte directement atteinte aux droits traditionnels de la défense. Et cela porte également atteinte aux bases mêmes de la justice.

— Vous n'avez pas de preuves.

— Je crois que si. Mais je ne tiens pas à en discuter avec vous.

Quand bien même mes preuves seraient insuffisantes, et je ne crois pas que cela soit le cas, je pense que la cour ordonnerait une enquête.

— C'est absurde ! explosa Appleton. Les tribunaux n'ont pas de temps à perdre en sottises de ce genre...

— C'est à voir...

— Vous finirez probablement rayée du barreau, dit froidement Appleton.

— C'est possible, si vous tenez autant les tribunaux que vous le croyez. Mais je ne pense pas que ce soit le cas.

Appleton hurla en bredouillant :

— Nous tenons les tribunaux ? Vous y allez un peu fort.

— C'est comme ça, dit calmement Ann, la justice et les journaux. Mais vous ne pouvez pas empêcher les bruits de courir. Si les tribunaux essayaient de me faire taire, et si les journaux ne parlaient pas, ça ferait quand même du chambard. Vous pouvez me croire, monsieur Appleton, il y aurait un chambard comme vous n'en avez jamais vu.

Il ne bredouillait plus :

— C'est une menace ? demanda-t-il d'une voix glaciale.

— Je ne crois pas, dit Ann. J'ai encore confiance dans la justice telle qu'elle est dispensée par la loi. Je crois encore que les tribunaux offrent quelques possibilités de recours. Et je ne suis pas sûre que vous puissiez museler tous les journaux.

— Vous ne tenez pas le Centre Eterna en grande estime ?

— Et pourquoi l'y tiendrais-je ? Vous avez tout avalé. Vous avez tout supprimé. Vous avez freiné le progrès et rendu les gens stupides. Il y a encore des gouvernements, mais ce sont des gouvernements fantômes qui marchent au doigt et à l'œil. En contrepartie, vous prétendez offrir quelque chose, et c'est sans doute vrai, mais avez-vous besoin de faire payer si cher vos services ?

— C'est bon, dit-il. Si vos téléphones sont branchés sur une table d'écoute et qu'on supprime celle-ci et si on rappelle ceux que vous appelez nos détectives, qu'est-ce qu'il vous faudra encore ?

— Allons, allons, monsieur Appleton, soyons sérieux. Vous ne ferez rien de tout cela. Si pourtant c'était le cas, vous pourriez encore quelque chose pour moi. Vous pourriez me dire tout ce que cela signifie.

— Miss Harrison, je vais être aussi franc avec vous que vous l'avez été avec moi. Si on vous a surveillée, c'est parce qu'on voulait connaître la nature de vos relations avec Frost.

— Je n'ai aucune relation avec lui. Je ne l'ai vu qu'une seule fois.

— Alors, vous êtes allée lui rendre visite ?

— Je lui ai demandé de m'aider pour un client.

— Pour ce Franklin Chapman ?

— Lorsque vous parlez de Franklin Chapman, j'aimerais que vous changiez de ton. Cet homme a été condamné en vertu d'une loi inqualifiable qui s'intègre fort bien dans le contexte du désespoir fou que le Centre Eterna impose au monde.

— Vous avez demandé à Frost d'aider Chapman ?

Elle acquiesça :

— Il m'a dit qu'il ne pouvait rien faire, mais que si jamais, dans le futur, l'occasion d'aider mon client se présentait, il interviendrait.

— Donc Frost n'est pas votre client ?

— Non.

— Il vous a remis un papier.

— Il m'a remis une enveloppe. Close. Je ne sais pas si elle contenait quelque chose.

— Et il n'est toujours pas votre client ?

— Monsieur Appleton, en tant qu'être humain, il m'a confié, à moi, autre être humain, une enveloppe. C'est très clair. Il n'y a pas besoin pour cela d'être impliqué dans des complications juridiques.

— Où est cette enveloppe ?

— Pourquoi ? demanda Ann. J'ai pensé que vous l'aviez. Quelques-uns de vos hommes ont fouillé mon bureau de fond en comble, mon appartement aussi. J'ai pensé que, de toute évidence, vous l'aviez trouvée. Si vous ne l'avez pas, je ne vois pas où elle est.

Appleton était assis derrière son bureau et la fixait, tellement immobile, que ses paupières ne remuaient même pas.

— Miss Harrison, dit-il enfin, vous êtes la personne la plus culottée que j'aie jamais rencontrée.

— Je suis déjà entrée dans la fosse aux lions mais je n'ai pas peur des lions.

Appleton chassa nonchalamment d'une chiquenaude un grain de poussière imaginaire :

— Vous et moi, dit-il, allons parler intelligemment. Vous êtes venue pour faire un arrangement.

— Je suis venue pour ne plus vous avoir sur ma route.

— L'enveloppe, dit-il, et Frost est réhabilité.

— Sa peine annulée. Les tatouages enlevés. La restitution de ses biens. La réintégration à son poste.

Il opina.

— On pourrait voir ça.

— Eh bien ! quelle bonté de votre part, alors que vous pourriez le tuer tout aussi facilement !

— Miss Harrison, dit-il tristement, vous devez penser que nous sommes des monstres.

— Bien sûr.

— L'enveloppe ? demanda-t-il.

— Je présume que vous l'avez.

— Et si ce n'est pas le cas ?

— Alors, je ne sais pas où elle est. Et, de toute façon, tout cela est sans importance. Je ne suis pas venue ici pour faire ce que vous appelez un arrangement.

— Mais puisque vous êtes ici ?

Elle hocha la tête :

— Je ne suis pas mandatée pour cela. Toute discussion de ce genre doit se dérouler en présence de Daniel Frost.

— Vous pourriez lui en faire part.

— Oui, dit-elle à voix basse, je crois.

Appleton se pencha un tout petit peu trop vite, comme un homme qui essaierait de ne pas marquer d'empressement du tout, mais qui ne pourrait malgré tout s'en empêcher.

— Alors vous devriez, dit-il.

— J'allais vous dire que je pourrais lui en faire part si je savais où il est. Vraiment, monsieur Appleton, tout cela a si peu d'importance. Ça ne m'intéresse pas et je doute fort que M. Frost s'en soucie plus que moi.

— Mais Frost...

— Il sait aussi bien que moi, dit Ann, qu'il ne peut pas vous faire confiance.

Elle se leva et se dirigea vers la porte.

Appleton se mit maladroitement debout et passa devant son bureau.

— Sur cet autre sujet, dit-il...

— J'ai décidé, lui dit Ann, que je ne devais pas vous faire confiance plus que M. Frost.

Dans l'ascenseur, elle sentit un doute pressant l'envahir. Où en était-elle vraiment arrivée ?

Elle avait dit à Marcus Appleton qu'elle savait qu'on la surveillait. Et elle avait appris, bien sûr, qu'il n'en savait pas plus qu'elle sur l'endroit où se trouvait Frost.

Elle traversa le hall et gagna le parking. Là, près de sa voiture, se tenait un homme vêtu de gris, très maigre et très grand. Il avait les cheveux gris et sa courte barbe était poivre et sel.

Quand il la vit approcher, il ouvrit la portière et dit :

— Miss Harrison, vous ne me connaissez pas, mais je suis un ami. Vous venez de parler à Appleton et...

— S'il vous plaît, dit Ann, s'il vous plaît, laissez-moi tranquille.

— Je m'appelle George Sutton et je suis un Saint, lui dit-il calmement. Appleton donnerait gros pour me mettre la main dessus. Je suis né Saint et je le resterai. Si vous ne me croyez pas, regardez.

Il ouvrit sa chemise et montra le côté droit de sa poitrine.

— Pas de cicatrice d'incision, je n'ai pas d'émetteur.

— La cicatrice aura disparu.

— Vous vous trompez. Ça laisse toujours une cicatrice. Quand on grandit, on doit planter d'autres émetteurs. Le dernier est mis à la fin de l'adolescence.

— Montez dans la voiture, dit-elle d'un ton sec. Sans cela, quelqu'un pourrait nous voir. Et si vous n'êtes pas un Saint...

— Vous croyez peut-être que j'appartiens au Centre Eterna. Vous croyez...

— Montez.

Une fois dans la rue, la voiture se mêla au flot de la circulation.

— J'ai vu Daniel Frost la nuit où il a disparu. Un de mes hommes l'a amené dans notre cachette et nous avons parlé.

— Qu'est-ce que vous lui avez dit ?

— Des tas de choses. On a parlé de notre campagne de slogans, il n'en pensait pas grand-chose. Je lui ai demandé s'il lisait la Bible et s'il croyait en Dieu. Je demande toujours cela aux gens. Dites-moi, mademoiselle, vous m'avez posé une drôle de question, vous m'avez demandé de quoi nous avions parlé ? Qu'est-ce que ça peut faire ?

— C'est que je sais à peu près quelle a été votre conversation.

— Alors, vous l'avez vu ?

— Non.

— C'est un autre homme, n'est-ce pas ?

— Oui. Dan lui a dit que vous l'aviez questionné sur la Bible et que vous lui aviez demandé s'il croyait en Dieu.

— Alors, vous voilà rassurée à mon sujet.

— Je ne sais pas, dit-elle, la voix tendue. Je crois que oui, bien que je n'en sois pas sûre. Ça a été un tel cauchemar. Ne rien savoir, être surveillée. Je le savais, je les avais vus. Et je suis convaincue que mon téléphone était branché sur une table d'écoute. Je ne pouvais pas rester sans rien faire. Je ne pouvais accepter passivement. C'est pourquoi je suis allée voir Appleton. Et vous aussi, vous me surveilliez !

Il fit un signe affirmatif.

— Vous, Frost et cet autre homme.

— Chapman ?

— Oui, mademoiselle ! Nous ne nous contentons pas de barbouiller les murs de slogans. Nous faisons bien d'autres choses. Nous combattons les gens du Centre Eterna par tous les moyens.

— Pourquoi ?

— Parce que ce sont nos ennemis, ce sont les ennemis de l'humanité. Nous sommes tout ce qui reste de l'ancienne humanité. Nous sommes la résistance. On nous a poussés à la résistance.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Je veux dire pourquoi nous

surveillez-vous ?

— Je pense que c'est indispensable. Mais nous pouvons vous aider, aussi. Nous étions tout près la nuit où l'homme a été tué, derrière le restaurant. Nous étions prêts à intervenir mais Frost n'a pas besoin de notre aide.

— Vous savez où il se trouve ?

— Non. On sait qu'il a volé une voiture. Il a dû quitter la ville. On a perdu sa trace, mais, en dernier lieu, on sait qu'il s'est dirigé vers l'ouest.

— Et vous pensiez que j'aurais une idée sur sa destination ?

— Non, je ne crois pas. On ne vous aurait pas contactée si vous n'étiez pas allée au Centre Eterna.

— Quel rapport ? J'avais bien le droit...

— Bien sûr. Mais Appleton sait maintenant que vous savez qu'il vous filait. Tant que vous faisiez l'innocente et ne disiez rien, vous ne risquiez rien.

— Ce qui veut dire que je suis en danger ?

— Vous ne pouvez pas tenir tête au Centre Eterna. Personne ne le peut. Vous aurez un « accident ». Le cas s'est déjà produit, vous savez.

— Mais je possède quelque chose qu'il veut.

— Non, pas qu'il veut, mais plutôt, qu'il veut que personne n'ait. La solution est très simple. Une fois Frost et vous hors course, il sera tranquille.

— Vous savez tout là-dessus ?

— Mademoiselle, je ne serais qu'un vieil imbécile si je n'avais pas de sources de renseignements au Centre Eterna.

C'était donc cela, pensa-t-elle. Ce n'était pas seulement des fanatiques religieux, pas seulement des gens qui barbouillaient des slogans, mais des rebelles efficaces et bien organisés qui avaient, au cours des années, causé un tort considérable au Centre.

Mais leur entreprise était vouée à l'échec. Nul ne pouvait se dresser impunément contre une organisation qui, en fait, sinon en droit, possédait le monde et qui promettait, en outre, la vie éternelle au genre humain.

— J'imagine que je dois vous remercier, dit Ann.

— Inutile.

— Où puis-je vous laisser ?

— Miss Harrison, j'ai encore quelque chose à ajouter. J'espère que vous allez m'écouter.

— D'accord.

— Ce papier que vous avez...

— Vous le voulez, vous aussi.

— Si quelque chose devait vous arriver, si...

— Non. Il ne m'appartient pas. Daniel Frost me l'a simplement

confié.

— Mais s'il devait être perdu. C'est une arme, vous ne le voyez donc pas ? Je ne sais pas ce qu'il contient mais...

— Je sais. Vous vous servez de tout ce que vous pouvez trouver. N'importe quoi. Peu importe comment vous l'obtenez.

— Ce n'est pas un compliment que vous nous faites mais je pense que c'est vrai.

— Monsieur Sutton, je vais m'approcher du trottoir. Je vais ralentir mais pas m'arrêter. Et je veux que vous descendiez.

— Si vous voulez, mademoiselle.

— Oui. Et laissez-moi tranquille. La surveillance du Centre me suffit. Je n'ai que faire de la vôtre.

Elle avait commis une erreur en allant voir Marcus Appleton, se disait-elle. Peu importait ce qu'elle avait pensé ou dit ; l'affaire ne pouvait être portée devant un tribunal. Et bluffer, bien ou mal c'était sans importance, n'avait servi à rien et risquait de se retourner contre elle. Trop de gens s'intéressaient à l'affaire. Il n'y avait donc qu'une solution. Elle ne pouvait retourner ni à son bureau ni chez elle. Pour le moment, elle était surveillée de trop près.

Elle ralentit ; Sutton sauta lourdement sur le trottoir.

— Merci de m'avoir emmené.

— Pas de quoi, répondit-elle en reprenant sa place dans la circulation.

Elle avait un peu d'argent sur elle et sa carte de crédit. Elle n'avait donc aucune raison de passer chez elle.

Elle prenait la poudre d'escampette, se dit-elle. Pas vraiment la poudre d'escampette, du reste. Elle allait voir quelqu'un, elle ne s'enfuyait pas.

Dieu merci, se dit-elle, il se porte bien.

XXVIII

Il était loin au sud de Chicago. Maintenant, il se trouvait à l'ouest du lac et se dirigeait vers le nord, toujours sur les vieilles routes tortueuses d'antan. Parfois, elles devenaient impraticables ; il faisait alors demi-tour et en cherchait une autre allant dans la bonne direction.

Depuis la côte est cela s'était toujours passé ainsi, il n'avait pas beaucoup avancé. D'ailleurs, il n'avait pas vraiment de raison d'avancer. Il n'avait aucune raison, se répétait-il, d'aller quelque part. La destination qu'il avait choisie était pure fantaisie émotionnelle et ne signifiait pas grand-chose. Le réconfort qu'elle semblait promettre était certainement fallacieux. Quand il arriverait, la maison serait vide et nue comme la route qui l'y menait. Mais même en sachant cela, il continuait, poussé par une force intérieure dont il ne comprenait pas la nature.

Il rencontrait peu de monde. Les régions qu'il traversait étaient peu habitées. Parfois, il y avait une famille pauvre vivant – campant serait plus juste – dans l'une des nombreuses fermes abandonnées. De minuscules villages abritaient encore quelques rares familles qui se refusaient obstinément à se joindre à la migration quasi totale vers les immenses centres urbains. Groupées en un petit noyau humain, elles survivaient au milieu des débris de ce qui avait été jadis une communauté riche et prospère.

Ici et là, des stations de sauvetage, équipées de voitures et d'hélicoptères, se tenaient prêtes à foncer sur-le-champ pour récupérer un corps détecté par le moniteur et localisé aussitôt avec une précision stupéfiante.

À vrai dire, ces gens n'avaient pas grand-chose à faire, sinon attendre, car les habitants étaient rares et les voyageurs peu nombreux.

Mais le Centre Eterna poursuivait sa tâche avec conviction, sans jamais perdre de vue l'objectif final, conscient de l'importance de sa

mission. Il lui appartenait de former une structure sociale nouvelle, et rien ne devait le détourner du but qu'il s'était fixé.

Les routes sur lesquelles roulait Frost ne lui permettaient pas d'abattre beaucoup de kilomètres chaque jour. La nécessité de se procurer de la nourriture retardait sa progression. Il cherchait des baies et cueillait des fruits mûrs sur les arbres rabougris qui subsistaient encore dans les vergers. Il fit bonne pêche dans plusieurs petits ruisseaux et grandes rivières. Avec une branche de hickory[4] solide, il confectionna un arc et tailla des flèches, ce qui lui prit des heures. Mais les résultats obtenus, étant donné qu'il ignorait comment manier l'arme, n'avaient pas de commune mesure avec le mal que cela lui donnait. La seule viande rouge qu'il mangea en plusieurs semaines fut une marmotte, vieille, dure et indigeste.

Dans une ferme abandonnée, il découvrit une bouilloire, rouillée par endroits, mais encore intacte. Quelques jours plus tard, il trouva une tourterelle qui s'était aventurée trop loin de l'eau. Il la pluma et la fit cuire dans la bouilloire. Il ne trouva pas cela tellement bon, mais c'était de la nourriture.

Il commençait à éprouver du plaisir : ne plus se cacher, ne plus s'enfuir. C'était presque comme des vacances.

Il ne s'inquiétait plus. Marcus Appleton le cherchait toujours, c'était sûr, mais il n'aurait pas appris de si tôt que sa proie avait quitté la ville. Le vol de la voiture était sans doute connu depuis longtemps, on avait peut-être découvert celle avec laquelle il avait échangé les plaques minéralogiques, mais rien n'indiquait que c'était lui le voleur. Reconnaître et retrouver une voiture volée étaient un problème : elles étaient toutes identiques, d'une seule marque et, depuis l'abolition de la concurrence, on ne changeait plus les modèles chaque année, ni même tous les dix ou tous les vingt ans.

Toutes les voitures étaient standardisées, conçues selon des spécifications bien établies. Toutes, petites, faute de place. Toutes, munies de batteries de longue durée, toutes, silencieuses, sans fumée, lentes, avec un centre de gravité très bas. C'était tout à fait le genre de voiture adapté à des conditions difficiles de circulation. Elles étaient, en outre, équipées de dispositifs de sécurité pour protéger leurs occupants.

Maintenant, il avait laissé Chicago derrière lui et se dirigeait au nord. Un jour, il atteignit le fleuve et sut exactement où il se trouvait. Il reconnaissait le vieux pont rouillé, l'ancien chemin de halage bordé de tilleuls.

Encore une trentaine de kilomètres et il serait chez lui. Trente kilomètres, quoiqu'il sût qu'il ne serait pas chez lui et qu'il ne l'avait jamais été. C'était simplement un endroit familial et qu'il avait aimé.

Il tourna à droite vers le chemin de halage où sinuaient deux

ornières séparées par un ruban d'herbe. Les branches basses des arbres frôlaient la carrosserie.

À une centaine de mètres de là, arbres et broussailles cédaient la place à une sorte de pré. De l'autre côté, les arbres et les broussailles le clôturaient. Accrochés au bas de la colline, les bâtiments délabrés d'une ferme se dressaient parmi les herbes folles et les broussailles bourgeonnantes.

Au milieu de la clairière, au bord de la route, un camp. Des tentes sales et rapiécées formaient un cercle. De minces spirales de fumée bleutée s'élevaient des foyers. Trois ou quatre vieilles voitures rouillées étaient parquées à côté des tentes. Il y avait des animaux, sans doute des chevaux, bien que Frost n'en eût jamais vus. Et il y avait des chiens et des gens qui le regardaient. Quelques-uns s'avancèrent vers lui en poussant des exclamations dont le sens lui échappait.

À l'instant où il prit vraiment conscience de ce qu'il voyait, Frost sut où il était tombé : sur une bande de voyous, une de ces tribus de gens presque sauvages qui écumaient la campagne, ce mince pourcentage de gens inemployés et inemployables qui avaient toujours résisté à l'intégration dans une quelconque structure économique. Il y en avait peu, de ces bandes mais il y en avait une ici et il s'était jeté dedans, tête baissée !

Il ralentit, puis changea d'avis et accéléra, fonçant droit devant lui dans l'espoir que sa vitesse lui permettrait d'échapper à cette meute humaine.

Pendant un moment il crut y avoir réussi parce qu'il avançait et arrivait à se frayer un passage dans la grande masse des hommes qui couraient. Par la vitre latérale, il voyait leurs faces hurlantes, barbues, sales, avec la bouche ouverte dont les lèvres retroussées découvraient les dents.

Soudain, la horde atteignit la voiture. Celle-ci cahota dangereusement, tombant dans les ornières et en ressortant, basculant doucement d'un côté, tandis que les deux roues qui touchaient encore le sol continuaient à la faire avancer.

Elle toucha le sol et dérapa. Quelqu'un ouvrit d'un coup la portière et des mains empoignèrent Frost, le tirèrent et le jetèrent sur le sol. Il se remit lentement sur ses pieds. Les voyous, telle une meute de loups, l'entouraient, mais la méchanceté avait fait place à l'amusement.

Un homme, sans doute le chef, le regardait en hochant la tête avec reconnaissance :

— Quelle bonne idée, dit-il, de nous apporter une voiture. Par Dieu, on en avait bien besoin. Nos guimbardes sont si vieilles qu'elles roulent à peine.

Frost ne répondit pas. Il jeta un rapide regard circulaire. Tous riaient ou presque. Il y avait aussi les enfants dégingandés qui le dévisageaient stupidement.

— Les chevaux, c'est pas mal, mais pas aussi bien que les autos. Ils ne vont pas aussi vite et quel boulot de s'en occuper !

Frost ne disait rien, surtout parce qu'il ne savait pas quoi dire. C'était l'évidence même qu'ils voulaient garder la voiture et il n'y pouvait rien. Maintenant, ils riaient de leur aubaine et de sa déconfiture mais il sentait qu'il s'en fallait d'un rien pour que les choses tournent au plus mal.

— Pa, cria la voix aiguë d'un garçonnet, qu'est-ce qu'il a sur le front ? Il a une marque rouge. Qu'est-ce que c'est que ça ?

Le silence s'abattit. Les rires cessèrent. Les visages s'assombrirent.

— Un ostracisé ! Bon Dieu, c'est un ostracisé !

Frost fit demi-tour et s'élança brusquement. Ses mains saisirent le haut de la voiture et, d'un seul élan, il passa par-dessus. Il retomba maladroitement sur ses pieds et vit la meute des voyous qui se lançait à sa poursuite.

Il commença à courir en trébuchant et vit qu'il était coincé. En face de lui, le fleuve, et aucune chance de s'échapper par les côtés car il y avait les voyous. Les cris et les rires reprenaient, mais un rire méchant et des cris aigus de hyènes hystériques.

Des pierres sifflaient à ses oreilles, se piquaient dans le sol ou filaient dans l'herbe. Il rentra la tête dans les épaules pour la protéger. Mais une pierre l'atteignit à la joue et la force du coup fut telle que son corps entier le ressentit. Pendant un instant, il eut l'impression que son crâne allait éclater tant la douleur était violente. Une nuée s'éleva du sol, brouilla sa vision ; il s'y enfonça et, d'un seul coup, sans avoir eu l'impression d'être tombé, il se trouva par terre. Des mains le saisirent brutalement, le soulevèrent et l'emportèrent.

À travers le brouillard et le vacarme lointain des hurlements, une voix se détacha, tonitruante et claire :

— Une minute, les gars ! Ne le jetez pas encore. Il va sûrement se noyer s'il garde ses souliers.

— Diable, oui, hurla une autre voix, il faut lui laisser une chance. Otez-lui ses chaussures.

Quelqu'un tira ses chaussures. Il les sentit quitter ses pieds, il essaya de crier mais il n'émit qu'un cri rauque.

— Sa culotte va être trempée ! hurla la voix de taureau.

Une autre ajouta :

— Les sauveteurs ne vont même pas pouvoir le repêcher s'il coule.

Frost luttait, mais ils étaient trop nombreux et ils lui ôtèrent son pantalon, son veston, sa chemise et tout le reste.

Puis quatre hommes, un par bras, un par jambe, le prirent. Il y en avait un à l'écart qui comptait :

— Un ! deux ! trois !

À chaque fois, ils le balançaient plus fort puis, à trois, ils le lâchèrent. Il remonta à la surface, nu comme un ver.

Il se débattit, remua les jambes puis coula, luttant désespérément et confusément au fond de l'eau bleu-vert et froide. Il remonta enfin, émergea, agitant instinctivement bras et jambes pour se maintenir à la surface. Quelque chose le heurta avec violence. Il lança un bras pour écarter l'obstacle et sentit la rugosité du bois contre sa peau. Il mit le bras autour de la chose ; ça flottait et le supportait. Il constata que c'était un tronc en dérive descendant le courant. Il s'arcbouta de ses deux bras et se laissa emporter en regardant derrière lui.

Sur la rive, les voyous piaffaient et sautaient en une danse de guerre hilare, lui criant des mots qu'il ne comprenait pas et l'un d'eux, un bras levé, agitait son pantalon dans sa direction, comme s'il ce fût agi d'un scalp.

XXIX

Pendant la nuit, le vent avait encore fait tomber la croix. Ogden Russel s'assit et se réveilla en se frottant les yeux.

Il s'assit à même le sable et regarda la croix : cela devenait insupportable ! Il avait pourtant tout essayé. Il avait cherché du bois de flottage, avait tenté de le lier et de le caler. Il avait trouvé de grosses pierres au bord de l'eau. À force de travail et de patience, il les avait hissées sur la plage et en avait fait un support en cercle au pied de la croix. Trou après trou, il avait creusé pour l'y planter, et s'était servi d'un gros tronc en dérive comme d'un pilon pour tasser le sable tout autour.

Mais rien ne marchait.

Toutes les nuits, la croix tombait.

Peut-être n'était-ce qu'un signe destiné à lui montrer qu'il ne trouverait ni le réconfort ni la foi qu'il cherchait et qu'il ferait tout aussi bien d'abandonner ? Ou peut-être était-ce un test pour savoir s'il méritait d'accéder à la vérité.

Mais qu'avait-il donc fait pour que le ciel restât vide ?

Il était demeuré de longues heures à genoux dans le sable humide qui lui arrachait la peau. Il avait pleuré et prié et supplié le Seigneur jusqu'à ce qu'il ne sentît plus ses jambes et que sa voix fût enrouée. Il avait pratiqué des exercices spirituels sans fin et avait manifesté un désir et une ardeur qui auraient fait fondre un cœur de pierre. Il avait vécu de palourdes de la rivière, de poissons, de baies et de cresson, jusqu'à ce que, de son corps, il ne restât que la peau sur les os et que son estomac criât famine.

Pourtant, il ne se passait rien.

Il n'y avait eu aucun signe.

Dieu continuait de l'ignorer.

Et ce n'était pas tout. Il était arrivé à la fin de son bois à brûler avec les deux derniers troncs de pins trouvés à la limite du bouquet de saules qui poussaient derrière la plage de sable. Il avait arraché la

veille les dernières racines à sa portée et, maintenant, il ne lui restait que le bois flotté sur lequel il avait traversé la rivière et les dernières branches de saule, autant dire rien.

Et comme si cela n'eût pas suffi, il y avait eu l'homme en canot qui, pendant tout l'été, avait fouiné du côté de la rivière et quelquefois essayé de lui parler en ne paraissant pas comprendre qu'un ermite digne de ce nom ne parlait jamais à personne.

Il avait fui le monde. Il avait tourné le dos à la vie. Il était venu en cet endroit pour être protégé de la vie et des gens. Mais le monde n'en continuait pas moins à venir le provoquer avec ce type qui montait et descendait la rivière dans un canot, peut-être pour l'espionner. Mais qui pouvait donc s'intéresser encore à lui, pauvre créature misérable et suppliante ?

Russel se leva lentement et secoua le sable collé sur son dos et ses jambes.

Il regarda encore la croix, sachant qu'il lui fallait trouver une solution définitive. Le mieux était de nager jusqu'au rivage, d'y trouver un gros tronc flotté, d'en faire un autre étai pour la croix et de l'enfoncer plus profondément dans le sable. De cette façon, le haut serait moins lourd et ne basculerait pas si facilement.

Il traversa le banc de sable jusqu'au bord de la rivière. Il s'agenouilla, prit un peu d'eau au creux de ses mains et se lava le visage. Après cette toilette sommaire, il resta à genoux et scruta la surface trouble de l'eau grise.

Il avait fait tout ce qu'il fallait, se disait-il. Il s'était conformé à toutes les antiques coutumes des ermites. Il était allé dans un endroit désert et s'était isolé sur cette île où rien ne le distrayait. De ses mains, il avait édifié une croix. Il était presque mort de faim. Il s'était conformé aux rites traditionnels. Il avait pleuré et prié en humiliant son esprit et sa chair.

Il y avait une chose, une seule. Et pendant toutes ces semaines, il le savait, il avait refusé de l'admettre, de la reconnaître. Il avait essayé de la maintenir cachée. Il avait essayé de l'oublier.

Mais elle réapparaissait à la surface de son esprit, et il n'y avait pas moyen de la repousser. Ici, dans le calme de ce jour, il était face à face avec elle.

L'émetteur dans sa poitrine !

Comment pouvait-il rechercher l'éternité spirituelle alors qu'il restait accroché à la promesse d'une immortalité physique ? Pouvait-il jouer aux cartes avec Dieu et garder un as dans sa manche ?

Devait-il, pour que sa prière puisse être entendue, se débarrasser de l'émetteur dans sa poitrine, redevenir un homme mortel ?

Il s'abattit en avant, les bras en croix.

— Mon Dieu, murmura-t-il, pas ça, pas ça, pas ça...

XXX

Les moustiques et les mouches ne lui laissaient aucun répit. Le soleil avait tellement réchauffé la terre tassée des ornières où il marchait qu'il s'y brûlait les pieds.

Après qu'il eut poussé le tronc d'arbre flottant assez près du rivage pour regagner la terre ferme, il lui fallut marcher encore un kilomètre à travers une épaisse végétation avant d'atteindre la route. Chemin faisant, il avait rencontré plusieurs champs d'orties et, malgré ses tentatives pour les contourner, il avait été obligé de les traverser. Sa peau nue, couverte de cloques, le brûlait encore.

Pendant quelques kilomètres, il avait craint que les voyous ne le pourchassent, mais, ne les ayant pas revus, il pensait ne plus rien avoir à craindre. Ils s'étaient amusés, ils ne lui en demandaient pas plus. Ils avaient sa voiture, ses vêtements, tout ce qu'il possédait, ils l'avaient jeté dans la rivière, en hurlant de plaisir, et c'était tout. Ils n'étaient pas vraiment méchants. S'ils l'eussent été, il ne serait sûrement pas ici, suivant avec opiniâtreté des traces de roues, luttant avec force gifles contre les moustiques et les mouches, brûlé par les piqûres d'orties.

Il arriva à un ruisseau traversé par un vieux pont de pierre qui s'effritait et s'effondrait. L'eau du ru coulait paresseusement, profonde de quelques centimètres à peine, sur un lit de boue noire.

Frost franchit le pont, suivit le sentier herbu, sans réussir à chasser les bestioles qui pullulaient autour de lui. La tâche paraissait impossible !

Avec l'approche de la nuit, la situation empirerait et les moustiques qui se délectaient de son sang ne lui donnaient qu'un faible avant-goût de ce qui l'attendait.

Son corps ne serait plus, le lendemain matin, qu'une gigantesque cloque. Ses paupières seraient enflées. Les moustiques pouvaient-ils tuer un homme ?

Si seulement il pouvait faire un feu ! La fumée chasserait les diptères ; ou bien s'installer sur un banc de sable, au milieu de la

rivière, l'eau les écarterait ; ou encore gagner de l'altitude, puisque ces hordes préféraient les marais à l'air frais.

Impossible de faire un feu. La seule idée d'escalader les à-pics ou de regagner le bord de l'eau à travers la boue l'effrayait. Ce serait un pénible trajet : orties et serpents à sonnettes pour, finalement, ne pas pouvoir peut-être atteindre un banc de sable !

Mais il fallait trouver quelque chose et faire vite.

Debout sur la route, il contempla les collines, leurs flancs verdoyants et leurs sommets dégarnis.

Un autre moyen lui vint à l'esprit. Il regagna le pont et descendit au bord du ruisseau. Il s'accroupit, emplit sa main de boue noire, collante et nauséabonde. Il s'en plâtra le corps et le visage. Le bourdonnement des moustiques n'en cessa pas pour autant, mais du moins les sales bêtes ne se posaient-elles pas sur la boue qui le recouvrait.

Il poursuivit soigneusement sa besogne. La fraîcheur de la boue semblait atténuer, peut-être parce qu'elle avait des qualités antiseptiques, la démangeaison des piquûres de moustiques et d'orties.

Et il était accroupi ici, sauvage nu au bord d'une rivière boueuse, pire encore que dans les rues de la ville. À présent, il n'avait plus rien, absolument rien. Il avait suivi, sans savoir pourquoi, une piste. Il était battu. Il n'avait plus l'espoir qui l'avait soutenu au départ. Il ne pouvait faire face à la situation, il n'en avait plus les moyens.

Peut-être à l'aube retournerait-il chez les voyous, s'ils lui permettaient de se joindre à eux. Ce n'était pas le genre de vie qu'il avait escompté, mais du moins, aurait-il un pantalon, voire des chaussures, de la nourriture et du travail.

C'était dans le domaine du possible, bien qu'il soit ostracisé et que, même les voyous ne devaient pas avoir de commerce avec les gens de sa sorte. Seulement, ils se moqueraient peut-être de lui. Ils l'emploieraient comme bouffon.

Cette pensée le fit frissonner : en être réduit à songer à une telle éventualité !

Ou bien c'était le moment d'aller à la première station de moniteurs et de demander la mort. Dans cinquante, cent ou mille ans, il se réveillerait dans le même état, mais, du moins, les marques d'ostracisme lui seraient-elles enlevées ; il serait un individu normal, c'est tout. On lui donnerait des vêtements, il mendierait sans dignité, ni aspirations, ni espoir. Mais il aurait l'immortalité. Ah ! Dieu, oui, il aurait l'immortalité !

Il se leva et partit à la recherche des mûriers chargés de fruits qu'il avait vus. Il en mangea quelques poignées, revint s'accroupir au même endroit et essaya de reprendre des forces.

Il n'avait rien d'autre à faire. Le crépuscule tombait et les

moustiques se multipliaient. Il passerait la nuit ici et verrait le lendemain matin ce qu'il aurait à faire, après s'être reposé.

La nuit tombait et les vers luisants surgissaient, habillant les broussailles de points lumineux verdâtres. La lune se leva à l'est. Les moustiques continuaient à bourdonner. Il somnola, se réveillant en sursaut quelquefois sans savoir où il était et prenant quelques instants pour s'orienter. Les animaux vagabonds de la nuit sortaient et faisaient crisser l'herbe autour de lui. Un lièvre sautilla sur la route, s'arrêta au début du pont et regarda, solennel, ses longues oreilles pointées vers l'avant, l'étrange silhouette recroquevillée au bord de la rivière. Au loin, des aboiements, brefs, aigus, des jappements excités et, une fois, du haut des collines qui dominaient les escarpements, un chat miaula. Frost, le sang soudain glacé, frissonna.

Il somnolait, s'éveillait, somnolait et s'éveillait encore. Pendant ces insomnies, son esprit, cherchant à quitter la réalité, revenait aux jours passés, à l'homme qui avait laissé les paquets près des poubelles, à la visite de Chapman dans le sous-sol, au vieillard grisonnant qui lui avait demandé s'il croyait en Dieu et à l'heure trop courte passée avec Ann Harrison.

Pourquoi cet homme lui avait-il donné à manger, cet homme qu'il ne connaissait pas, à qui il n'avait jamais parlé ? Y avait-il un peu de raison dans cette vie que menait l'homme ? Pouvait-il y avoir un but, dans une vie aussi dépourvue de sens ?

Par moments, pendant cette nuit interminable, un sentiment de responsabilité, inconnu jusqu'alors, s'imposait à son esprit.

Il ne retournerait pas au camp des voyous. Il ne demanderait pas la mort. Tant qu'il vivrait, il devrait s'accrocher, pour une raison qu'il ignorait.

Il était parti pour gagner une ferme bien précise, sans savoir pourquoi ; il fallait qu'il y arrive. Dans un sens, il lui semblait qu'il n'était pas seul en cause dans ce voyage insensé mais que cela concernait aussi Ann, Chapman, cet homme bizarre qui lui avait posé toutes ces questions et celui qui était mort dans la ruelle. Il essayait de comprendre, mais il n'y avait rien à comprendre. Il sentait qu'il ne pouvait rien pénétrer, qu'il était engagé dans une suite d'événements et qu'il devait continuer malgré ses doutes.

Le jour se leva enfin. Frost déjeuna de mûres, s'enduisit à nouveau de boue et se remit en marche.

Encore vingt-cinq kilomètres et il arriverait à une certaine dépression qui descendait des collines et menait à la ferme.

Il essaya de se souvenir de l'entrée de la vallée. Mais la seule chose qu'il se rappela fut, qu'un peu avant la vallée, une source jaillissait du coteau et qu'un ruisseau passait sous la route, jusqu'à une petite mare entourée d'une végétation dense. Il faudrait qu'il se repère

sur la source et sur le ruisseau car il ne se souvenait de rien d'autre.

Il avançait toute la journée péniblement. Une fois de plus, son estomac criait famine. Des champignons attirèrent son attention. Il se souvenait de l'époque où il en cueillait avec son grand-père, mais pas très sûr qu'ils fussent comestibles, il préféra la faim à la cueillette.

La chaleur augmentait. Aucun souffle sur la route, protégée du vent par les collines. L'atmosphère était étouffante. La boue s'écaillait, la sueur coulait en rigoles sur son corps que les moustiques avaient cessé de torturer.

Le soleil atteignit son zénith, puis commença de décliner vers l'ouest. De gros nuages noirs s'amoncelaient à l'ouest et l'air était immobile. Pas un souffle, pas un son. C'est signe d'orage, se dit Frost, se rappelant sa grand-mère et ses prévisions météorologiques.

Depuis plus d'une heure, il cherchait les repères possibles, s'arrêtant en haut de chaque éminence pour étudier le relief qui s'ouvrait devant lui. La route serpentait toujours entre les haies, comme si elle n'avait pas de fin.

La journée s'écoulait, les nuages continuaient de s'amonceler à l'ouest. Enfin, le soleil se cacha et le temps fraîchit.

Frost avançait toujours.

Tout à coup, il entendit le murmure de l'eau. Il s'arrêta, leva les yeux et aperçut la dépression, le ruisseau et un de ses souvenirs les plus chers lui sauta aux yeux : la colline qui se profilait à droite, sa grande couronne de tilleuls et les cèdres qui poussaient près de son sommet. Tout était comme autrefois, et pourtant... pourtant, il y avait un détail étrange.

Quelque chose était accrochée dans un arbre, juste à côté de la source. Un court sentier sinuait vers elle et une odeur qu'il ne pouvait identifier emplissait les narines de Dan.

Il eut l'impression d'un danger. Il sentit son corps se raidir et ses cheveux se dressèrent sur sa tête.

C'était une besace qui pendait de l'arbre et l'odeur âcre était celle de cendres refroidies. Quelqu'un avait fait un feu de camp et était parti, en laissant une besace, ce qui laissait présager des vivres.

Il quitta la route et s'aventura précautionneusement sur le sentier. Il sortit des herbes qui bordaient le chemin et se trouva devant le camp.

Il y avait quelqu'un, un homme allongé sur le côté, une jambe repliée sous le ventre et l'autre étendue. Celle-ci paraissait deux fois plus grosse que l'autre et tirait tellement sur le tissu du pantalon qu'il paraissait sur le point de craquer. La cheville et une partie du mollet étaient visibles, la chair enflée d'un rouge sombre et malsain.

Mort, se dit Frost, et depuis quand ?

Ce qui était bizarre, car un hélicoptère de la station de secours

aurait dû depuis longtemps ramasser le corps.

L'homme remua faiblement en essayant de se mettre sur le dos, quand Frost, en marchant, fit craquer une branche tombée. Son visage n'était qu'enflure, ses yeux clos par le gonflement. Ses lèvres remuèrent mais pas un son n'en sortit. Elles se crevassèrent et du sang se répandit dans sa barbe. Ses lèvres remuèrent de nouveau et il grogna.

Près du feu éteint, une bouilloire ; Frost s'y dirigea, l'attrapa, se hâta vers la source et revint avec de l'eau.

Il s'agenouilla, souleva doucement l'homme et le fit boire. L'autre bava et s'étrangla.

Un long roulement de tonnerre emplit la vallée et se répercuta en multiples échos sur les collines. Frost jeta un coup d'œil vers le ciel plein de nuages noirs. L'orage, qui menaçait depuis le début de l'après-midi allait éclater.

Frost se leva, alla jusqu'à l'arbre décrocher la besace et l'ouvrit : un pantalon, une chemise, des chaussettes, quelques boîtes de conserve et d'autres trucs. Une canne à pêche était appuyée à l'arbre.

Il revint vers le campeur, lui redonna à boire et le rallongea par terre.

— Serpent, dit l'homme dans une espèce de grognement à peine articulé.

Le tonnerre gronda à nouveau. Il faisait plus sombre.

Serpent, avait dit l'homme. Un crotale, sans doute. Avec le retour de la végétation à l'état de jungle, les serpents à sonnettes devaient se multiplier.

— Il va falloir que je vous bouge, que je vous porte. Ça vous fera peut-être mal, mais...

L'homme ne répondit pas.

Il avait l'air endormi. Sans doute était-il tombé dans le coma. Depuis des heures, des jours, il avait dû n'en sortir que par moments.

Frost n'avait pas le choix. Il fallait qu'il emporte l'homme à la ferme, sur la colline, qu'il l'abrite, qu'il l'installe au mieux, qu'il allume un feu et donne quelque chose de chaud à manger à ce malheureux. L'orage allait éclater d'une minute à l'autre et Frost ne pouvait laisser le malade exposé à la violence des éléments.

Il lui fallait mettre les chaussures de l'homme, le pantalon et la chemise du sac. Il devait aussi prendre de la nourriture. Il mit une ou deux boîtes de conserve dans ses poches. Des allumettes – il espérait qu'il y en avait, ou un briquet. La bouilloire aussi, attachée autour de sa taille, il en aurait besoin.

Trois kilomètres, au moins trois kilomètres et tout en montée, dans un terrain épouvantable. Mais il fallait le faire. La vie d'un homme était en jeu.

L'homme grommela.

— Encore à boire ? demanda Frost.

L'homme ne parut pas l'avoir entendu.

— Des jades, grommela-t-il, des jades, des tas de jades.

XXXI

Franklin Chapman, assis sur le banc en face de la bibliothèque, attendait, comme il l'avait fait chaque mercredi et chaque samedi soir depuis cette nuit où il avait parlé à Frost, lorsqu'il ressentit la première douleur. Pendant un instant, les réverbères, les fenêtres allumées de l'appartement de l'autre côté de la rue, les arbres et la surface brillante du macadam disparurent et tournèrent comme un sombre kaléidoscope, tandis qu'il se pliait en deux et qu'une intense brûlure lui traversait la poitrine, le ventre et le bras.

Il resta recroquevillé, se tenant le ventre de ses bras, le visage penché sur la poitrine. Il ne bougea pas et la douleur quitta doucement sa poitrine et son ventre, mais son bras gauche restait engourdi et, malgré cet engourdissement, une violente douleur l'élançait.

Avec précaution, il se redressa et la peur s'infiltra dans son esprit, car il devinait la cause de sa douleur. Il devait rentrer chez lui, pensait-il, ou mieux encore, héler un taxi et demander au chauffeur de le conduire à l'hôpital le plus proche.

Non, il attendrait encore un peu. Il avait promis qu'il attendrait de neuf à dix, deux fois par semaine. Que se passerait-il si Frost avait besoin de lui ?

Il n'avait pourtant aucune nouvelle de lui depuis la nuit où le cuisinier avait été tué dans la ruelle derrière le restaurant. Et Ann Harrison aussi était partie, sans même le prévenir.

Que leur était-il arrivé ?

Il se redressa avec précaution et posa son bras douloureux sur ses genoux.

Il avait l'impression de flotter dans un cauchemar cotonneux...

La douleur le traversa de part en part une nouvelle fois. Il se plia en deux.

Il reprit doucement sa respiration tandis que la douleur se retirait et le laissait pantelant et sans force.

Je ne dois pas mourir, se dit-il. Il faut que je me débrouille pour ne pas mourir.

Il réussit à se lever et resta plié en deux à côté du banc. Au bout de la rue, il aperçut la lanterne d'un taxi. Il descendit, trébuchant à moitié, le chemin qui menait à la rue en faisant signe au taxi.

Le véhicule s'arrêta et le chauffeur se pencha pour ouvrir la portière. Chapman s'effondra sur le siège. Sa respiration était difficile et sifflante.

— Où, monsieur ?

— A... dit Chapman et il s'arrêta. Une pensée soudaine lui avait traversé l'esprit. Pas à l'hôpital. Pas tout de suite. D'abord ailleurs.

Le chauffeur se retourna en le dévisageant.

— Ça ne va pas ?

— Si.

— Vous n'avez pas l'air bien.

— Ça va, dit Chapman.

Il avait du mal à penser, du mal à penser correctement. Il avait l'air lent et brumeux.

— Je voudrais aller à la poste.

— Il y en a une juste en bas, mais les guichets seront fermés.

— Non, murmura Chapman. Pas n'importe quelle poste.

Il donna une adresse au chauffeur.

Celui-ci le regarda avec méfiance.

— Vous n'avez pas l'air si bien que ça, monsieur.

— Ça va.

Il se renversa en arrière et regarda par la portière tandis que le taxi roulait. Les vitrines de la plupart des magasins étaient déjà éteintes. Quelques lampes brûlaient encore dans les grands immeubles. Il y avait aussi une église dont la croix brillait sous la lune. Un jour, il s'en souvenait, il était entré dans une église. Pour ce que cela lui avait apporté !

La nuit était calme, et la ville aussi était calme, comme toujours la nuit. Il y trouvait une sorte de paix. La terre et la vie, toutes deux étaient bonnes. Toutes les choses qu'il voyait, il les avait déjà vues, mais pas vraiment. Et pour la première fois, adossé dans ce taxi, il les voyait en tant qu'entités qui composaient cette ville qu'il croyait connaître.

La poste d'abord puis l'hôpital d'où il appellerait Alice afin qu'elle ne s'inquiète pas. Elle avait assez de soucis comme cela. Pas de soucis d'argent. Cela le réconfortait de penser qu'elle n'avait pas d'ennuis de ce genre.

Son bras l'inquiétait. Il aurait donné n'importe quoi pour ne plus avoir mal ! À part cela, il allait mieux, un peu affaibli, peut-être, et secoué, mais c'était son bras qui l'inquiétait.

Le taxi s'approcha du trottoir et le chauffeur se tourna pour ouvrir la portière.

— Nous y voilà. Voulez-vous que j'attende ?

— S'il vous plaît. J'en ai pour un instant.

Il monta cahin-caha les marches, tant l'effort demandé lui coûtait. Ses jambes paraissaient traîner et c'est à bout de souffle qu'il parvint en haut.

Il traversa l'entrée et trouva la boîte qu'il avait louée quelques semaines auparavant. L'enveloppe était toujours là, une simple enveloppe.

De B à F et on revient à A. Il tourna lentement et minutieusement le verrou. Celui-ci ne fonctionna pas. Il tourna le cadran et recommença. Cette fois-ci, cela marcha. Il prit l'enveloppe à l'intérieur et referma la boîte.

Comme il se retournait, tenant la lettre serrée dans sa main, la douleur l'étreignit de nouveau, massive, brutale, terrible. Des ténèbres absolues l'envahirent et il tomba, sans même sentir l'impact de son corps sur le sol.

Dans la lueur tamisée d'une aube nouvelle, la conscience et l'esprit de Franklin Chapman entrèrent dans ce domaine inconnu qu'on appelle la Mort.

XXXII

L'orage éclata quelques minutes après son départ. Portant l'homme dans ses bras, Frost avançait péniblement sous un ciel zébré par une succession d'éclairs aveuglants, tandis que les coups de tonnerre se répercutaient entre les collines. La pluie faisait naître des torrents miniatures et le sol que foulait Dan semblait se dérober avec l'écoulement de l'eau qui dévalait la pente. Les arbres s'agitaient, telles des créatures géantes dans les affres de la mort ; dans les rochers qui couronnaient les collines, le vent mugissait et hurlait entre les coups de tonnerre.

L'homme qu'il portait n'était pas léger. C'était même un type costaud et Frost devait s'arrêter à chaque instant pour récupérer et poser l'homme sur le sol. Entre les haltes, il grimpait difficilement, pas à pas, la pente terriblement raide de l'à-pic dont le sol se ramollissait sous l'action de la pluie. Sous lui, il entendait le grondement furieux des torrents qui se formaient à flanc de colline. À l'heure qu'il était, le camp où il avait trouvé l'homme était, à coup sûr, inondé.

La nuit était tombée, une nuit sombre et Frost ne voyait qu'à quelques mètres devant lui. Il n'osait pas songer à la distance qui lui restait à parcourir. Il ne voyait pas plus loin que le pas suivant, puis le suivant encore. Le temps n'avait plus de sens, le monde était réduit à quelques mètres carrés et il avançait dans un brouillard d'éternité grise.

Soudain, il se trouva sorti des bois. Devant lui s'étendait ce qui avait dû être jadis une prairie. L'herbe folle, couchée par le vent, lui fouetta les genoux.

Sur la colline, se dressait une maison, un roc contre l'orage, entourée d'arbres battus par le vent avec, sur la gauche, une masse sombre qui devait être la grange.

Il entra dans le champ d'un pas lourd. Le terrain était moins difficile et la proximité de la ferme lui redonna des forces.

Il traversa le champ et, pour la première fois depuis qu'il avait

commencé son ascension, il sentit la chaleur du corps qu'il portait. Pendant la montée, ce corps n'avait été qu'un fardeau, un poids qu'il devait supporter, qu'il devait porter. Maintenant, ce poids redevenait un homme.

Il arriva sous les arbres près de la maison.

Tandis qu'il approchait du porche, la ferme retrouva son aspect familier. Il revit les deux rocking-chairs et les deux vieux assis sous le porche par un beau soir d'été et regardant la vallée.

Il atteignit les marches. Elles tremblèrent quand il posa le pied dessus mais supportèrent son poids. Il les gravit jusqu'au seuil.

Et maintenant, la porte, se dit-il. Ça ne lui était pas encore venu à l'esprit, mais il se demandait maintenant si elle serait ouverte. Ouverte ou non, il entrerait, il l'enfoncerait ou casserait un carreau. Il fallait abriter son précieux fardeau.

La porte s'ouvrit toute seule. Une voix dit d'un ton aimable :

— Posez-le là-dessus.

Frost suivit la silhouette qu'il entrevoyait à présent. Ses yeux s'habituaient à l'obscurité et il vit quelque chose qui ressemblait à un lit d'enfant.

Il se pencha, déposa l'homme et se redressa. Tous ses muscles lui faisaient mal. Pendant un instant, la pièce parut tourner autour de lui, puis elle s'immobilisa.

L'autre personne, celle qui avait ouvert la porte, se tenait derrière une table. Une petite tache de lumière tremblota puis s'intensifia et ne bougea plus. Frost constata que c'était une bougie. La dernière fois qu'il en avait vu une, c'était le soir (il y avait combien de temps ?) où Ann Harrison avait dîné chez lui.

L'autre personne se tourna vers lui. C'était une femme au visage franc et énergique, dans la soixantaine, ou même un peu plus, avec un visage âgé et pourtant sans âge, calme et serein. Elle avait les cheveux coiffés en chignon et portait un vieux pull-over troué aux coudes.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Morsure de serpent. Je l'ai trouvé, seul, dans un camp, en bas, sur le chemin de halage.

Elle prit la bougie, traversa la pièce et la lui tendit.

— Vous, tenez ça, que je voie clair pour le soigner.

Elle se pencha sur l'homme.

— C'est à la jambe.

— Je le vois bien.

Elle agrippa le bas du pantalon déchiré et tira d'un coup sec. Le tissu craqua. Elle recommença plus haut et la jambe se trouva entièrement dégagée.

— Tenez la lumière plus haute.

La chair était violacée avec des taches rouges. L'enflure tendait la

peau qui brillait sous la lumière. Du pus suintait par endroits.

— Depuis combien de temps est-il dans cet état ?

— Je ne sais pas. Je l'ai trouvé cet après-midi.

— Vous l'avez monté sur la colline avec cet orage ?

— Je n'avais pas le choix. Il fallait bien.

— Je ne peux pas faire grand-chose. On va le nettoyer, lui donner une soupe chaude et l'installer confortablement.

— Bien sûr, pas de secours médical possible ?

— Il y a un poste de secours à une quinzaine de kilomètres et j'ai une voiture. On l'emmènera après l'orage. La route est trop mauvaise pour le faire avant. On risque trop de rater un virage et de se retrouver dans une fondrière. Si on arrive à le conduire au poste, ils l'emmèneront à Chicago en hélicoptère.

Elle se dirigea vers la cuisine.

— Je vais activer le feu et faire chauffer de l'eau. Essayez de le nettoyer un peu pendant que je prépare une soupe. On essaiera de lui en faire manger.

— Il m'a dit quelques mots. Pas grand-chose. Des trucs insensés à propos de jade. J'avais par moments l'impression de porter un cadavre.

— Fichtre, dit la femme. Ce n'est ni l'endroit ni le moment de mourir. Avec un orage pareil, l'équipe de secours n'arriverait jamais à temps. Du reste, ç'aurait été pire encore dans la vallée.

— C'est ce que j'ai pensé.

— Vous êtes venu droit ici. Vous saviez qu'il y avait une maison ?

— Oui. Je connaissais cette ferme. Je ne m'attendais d'ailleurs pas à y trouver quelqu'un.

— Je m'y suis installée. Je ne pense pas que ça gêne quelqu'un.

— Certainement pas.

— J'ai l'impression que manger et dormir vous feraient du bien, à vous aussi.

— Je dois vous dire quelque chose. Je suis un paria. J'ai été ostracisé, je suis sensé ne pas parler à qui que ce soit et personne...

Elle l'arrêta d'un geste :

— Je sais ce que c'est. Inutile de m'expliquer.

— Ce que je veux dire, c'est que c'est honnête de vous le dire. J'ai laissé pousser ma barbe, elle cache la plus grosse des marques. Je resterai ici tant que vous aurez besoin de moi pour le malade, si vous voulez bien de moi. Ensuite, je m'en irai. Je ne veux pas vous causer d'ennuis.

— Jeune homme, dit-elle, l'ostracisme ne signifie rien pour moi.

— Mais je ne veux pas...

— Du reste, si vous êtes ostracisé, pourquoi vous êtes-vous occupé de cet homme ?

— Je ne pouvais pas le laisser là-bas. Je ne pouvais pas le laisser mourir.

— Si, dit-elle. Dans votre cas, vous n'aviez pas à vous soucier de lui.

— Mais...

— Je vous ai déjà vu. Sans barbe. C'est ce que je me suis dit dès que vous vous êtes trouvé en pleine lumière.

— Je ne crois pas. Je m'appelle Daniel Frost et...

— Daniel Frost, du Centre Eterna ?

— C'est ça. Mais comment...

— La radio. J'ai un poste et j'écoute les nouvelles. On disait que vous aviez disparu. On parlait d'un scandale. On n'a jamais dit qu'on vous avait ostracisé. Plus tard, il y a eu un article sur un meurtre et... mais je sais où je vous ai vu. À la réunion du jour de l'An.

— La réunion du jour de l'An ?

— Celle du Centre Eterna à New York. Vous ne vous souvenez peut-être pas de moi. On ne nous a pas présentés. Je travaillais à la recherche temporelle.

— Recherche temporelle ?

Il avait crié plus que parlé. À présent, qui était cette femme ? C'était celle dont B.J. avait dit qu'il fallait la retrouver, celle qui avait disparu.

— Heureuse de vous rencontrer enfin, Daniel Frost. Je m'appelle Mona Campbell.

— Je le savais, dit-il.

XXXIII

Ann Harrison savait maintenant qu'elle était de nouveau dans une impasse. Dès qu'elle pourrait faire demi-tour, elle reviendrait sur ses pas et essaierait une autre route vers l'Ouest.

Autrefois, il y a longtemps, les routes étaient numérotées et on trouvait des cartes valables dans toutes les stations-service. Les pancartes avaient disparu et il n'y avait plus de service, les voitures étant équipées de batteries longue durée.

Dans cette jungle, il fallait faire au mieux, prendre une route, revenir sur ses pas, demander son chemin quand on pouvait, traverser des villes. C'était une question de chance.

Il faisait chaud. La végétation était tellement dense qu'elle remontait de chaque côté de la route et la recouvrait en une voûte où la chaleur accumulée rendait la respiration difficile, même les vitres ouvertes.

La route s'était rétrécie pour ne former plus qu'un chemin taillé à flanc de coteau. À droite, des arbres, des broussailles sur la colline abrupte et de gros rochers moussus émergeant du sol couvert de feuilles sous les arbres. À gauche, une pente raide, des rochers et des arbres.

Ann prit une décision : si, dans les cinq minutes, elle n'avait pas trouvé un endroit favorable pour faire demi-tour, elle repartirait en marche arrière jusqu'à la fourche, à plusieurs kilomètres de là. L'opération était longue et risquée, surtout sur un chemin aussi étroit, mais elle ne pouvait pas continuer indéfiniment ainsi.

Devant elle, des branches tombaient très bas sur la voiture, la frôlant parfois.

Elle aperçut le nid trop tard, boule grise qui ressemblait à un sac de papier sale pendant sur le côté à hauteur du pare-brise.

Il toucha le montant du pare-brise et ricocha dans la voiture où il éclata dans un bourdonnement d'insectes.

Ann reconnut alors un guêpier.

Les insectes bourdonnaient déjà dans ses cheveux, tout contre son visage. Elle se mit à crier, battit l'air de ses mains pour les chasser. La voiture fit une embardée, quitta la route, entra dans un arbre, rebondit, heurta un rocher, se dressa comme un cheval qui se cabre pour s'immobiliser enfin, l'arrière coincé entre deux arbres.

Ann trouva la poignée, la poussa. La portière s'ouvrit. Elle roula du siège jusqu'à terre, se redressa et courut comme une folle, droit devant elle, à l'aveuglette, en se donnant de grandes gifles sur le visage et dans le cou. Elle trébucha, tomba à terre, roula et fut arrêtée enfin par un tronc d'arbre.

Une guêpe tentait de se poser sur son front, une autre bourdonnait furieusement dans ses cheveux. Ann ressentit deux brûlures vives sur la nuque et sur la joue.

Elle s'assit lentement, secoua la tête puis se mit debout, essayant de faire l'inventaire de ses bleus, coups et piqûres. Une douleur sourde élançait sa cheville. Elle s'assit sur le tronc dont une branche pourrie se détacha.

Tout autour d'elle était noir, gris et vert. Le silence, lui aussi semblait faire partie de la grisaille.

Soudain, elle eut envie de hurler. Mais ce n'était pas le moment de se laisser aller à une crise de nerfs. Elle allait rester quelques instants sur cette bûche, reprendre ses esprits, faire le point de la situation, remonter le talus et constater l'état de la voiture. Elle eut un mouvement de lassitude. Jamais elle ne trouverait le courage de remonter seule jusqu'à la route, même si ses jambes pouvaient l'y porter. Les voitures étaient destinées aux rues des villes et non à de tels terrains.

C'était pure folie que d'être partie. Elle n'aurait jamais dû. Deux motifs l'y avaient poussée : la nécessité d'échapper à la surveillance du Centre Eterna et le vague espoir de retrouver Daniel Frost.

Daniel Frost, et pourquoi lui ? Un homme qu'elle n'avait vu qu'une fois, avec qui elle avait dîné aux chandelles devant un bouquet de roses rouges. Ils avaient conversé le plus naturellement du monde et il lui avait promis son aide, sachant pourtant qu'il ne pouvait rien faire et qu'il courait lui-même un grand danger.

Un homme qui avait passé, enfant, ses vacances dans une ferme près de Bridgeport dans le Wisconsin.

Un homme qui était devenu un paria.

Chiens perdus, chats sans toits, bien que l'un et l'autre eussent disparu. Et causes perdues. Elle était le havre des causes perdues, le champion du malheur. Et pourquoi tout cela ?

Le résultat était là : égarée dans un bois inconnu, au fond d'une impasse, à des centaines de kilomètres de toute vie humaine... Les

piqûres de guêpes, les bleus, sa cheville douloureuse... Elle se traita en elle-même d'imbécile.

Elle se mit debout, resta un instant immobile, tâta sa cheville. La douleur était insupportable. Elle remonta le talus. Ses pieds enfonçaient dans l'épais tapis de feuilles tombées depuis plusieurs années.

Parfois, une guêpe tournait, furieuse, autour d'elle.

La voiture était inutilisable ; une roue était défoncée. Elle la regarda et se demanda ce qu'elle devait faire.

Son sac de couchage, bien sûr, était léger mais un peu encombrant. Le plus de nourriture possible, la hachette pour couper du bois, des allumettes, une paire de chaussures de rechange...

Rester sur place ne servirait à rien. Elle trouverait bien de l'aide quelque part sur l'une de ces routes abandonnées. De toute façon, il y avait bien une solution. Oui, mais ensuite ? Elle n'avait parcouru que quelques kilomètres et il en restait encore beaucoup. Devait-elle continuer sa folle odyssée ou rentrer à Manhattan, au Centre Eterna ?

Un bruit la fit sursauter, le doux frôlement du bois contre le métal et le faible vrombissement qui ne pouvait être que celui d'un moteur électrique.

Quelqu'un sur la route ? Quelqu'un qui la suivait peut-être ?

La peur s'empara d'elle ; force et courage l'abandonnèrent. Elle s'accroupit, se recroquevillant derrière sa voiture abîmée. L'autre voiture, encore cachée par le feuillage, serpentait vers elle.

Quelqu'un la suivait, c'était certain. La route paraissait ne mener nulle part.

Encore quelques secondes et la voiture serait à hauteur du guêpier. Qu'arriverait-il alors ? Les insectes prendraient certainement mal la chose et se vengeraient violemment de ce nouveau dérangement.

Le bruit du moteur et des branches frôlant la carrosserie cessa. La voiture s'était arrêtée avant le guêpier.

Une portière claqua et des feuilles se froissèrent sous des pas prudents. Ils s'arrêtèrent. Le silence se fit de nouveau. Les pas repartirent puis s'arrêtèrent de nouveau.

Un homme s'éclaircit la voix comme s'il allait parler mais n'en fit rien.

Les pieds remuèrent sur la route. Ce n'étaient pas des pas ordinaires, la marche était indécise.

Une voix persistante se fit entendre. Le ton était monocorde et contenu, comme si on avait voulu ne pas briser le langage de la forêt.

— Miss Harrison, demanda la voix, êtes-vous loin ?

Elle se leva à moitié, surprise. Elle avait entendu cette voix quelque part et elle devait la connaître. Et soudain, oui.

— Monsieur Sutton, dit-elle, aussi calme que possible, décidée à ne pas crier, à ne pas paraître excitée, je suis ici. Attention au guêpier.

— Quel guêpier ?

— Il y en a un sur la route, juste devant vous.

— Pas de mal ?

— Non, un peu piquée. Vous voyez, la voiture a roulé contre le nid et a fait une embardée...

Elle fit un effort pour se contenir. Les mots sortaient précipitamment. Elle devait tenir bon, combattre la crise de nerfs qu'elle sentait monter.

Il avait quitté la route, plongeant vers le fond du fossé. Elle le vit arriver, le gros homme bourru au visage grisonnant.

Il s'arrêta et regarda l'auto.

— Fichtre, dit-il.

— Une roue cassée, vous voyez.

— Vous m'avez plutôt fait courir, dit-il.

— Mais pourquoi, comment m'avez-vous trouvée ?

— Un coup de chance. Nous sommes une douzaine à rechercher votre trace, dans différentes régions. C'est moi qui suis tombé sur votre piste, il y a deux jours, quand vous avez parlé à des gens, dans un village.

— Je me suis arrêtée plusieurs fois pour demander mon chemin.

Il hocha la tête.

— Il y avait une maison près de la fourche. Ils m'ont dit que vous aviez pris cette route mais que vous n'iriez pas bien loin, vu son état.

— Je n'ai pas vu de maison.

— C'est possible. Elle est un peu en retrait de la route, sur un monticule. Pas facile à voir. Un chien en est sorti, aboyant. C'est comme ça que je l'ai vue.

Elle se leva.

— Et maintenant ? Pourquoi me suivre ?

— On a besoin de vous. Il faut que vous fassiez quelque chose, quelque chose que vous seule pouvez faire. Franklin Chapman est mort.

— Mort !

— Crise cardiaque.

— L'enveloppe ! cria-t-elle. Il était le seul à savoir...

— Elle est en lieu sûr. Nous l'avons. On le surveillait, un taxi l'a pris et conduit à une poste...

— C'est là qu'était la lettre. Je lui avais demandé de louer une boîte postale sous un nom d'emprunt et je lui ai donné l'enveloppe pour qu'il la poste à son nom et l'y laisse. C'était un procédé légal. Ainsi, je ne saurais pas où serait la lettre.

— Le chauffeur de taxi était des nôtres. C'était un moyen de le

surveiller. Il avait l'air malade quand il est monté dans le taxi et...

— Pauvre Franklin, dit-elle.

— Il est mort avant de toucher le sol. Il n'a jamais su ce qui lui était arrivé.

— Mais il n'a pas de seconde vie, pas...

— Une meilleure seconde vie que celle offerte par le Centre Eterna, dit Sutton.

XXXIV

Frost était assis sur les marches du perron et regardait la vallée. La nuit était tombée sur la rivière et les berges argileuses. Au loin, au-dessus des arbres, une ligne étirée de formes noires se déplaçait de façon désordonnée, vol de corbeaux retournant à leurs nids. Sur la rive la plus éloignée de la rivière, comme un serpent entre les mamelons, la trace d'une vieille route abandonnée.

Au bas de la pente, au-dessous de la grange au toit branlant, une vieille machine agricole rongée par la rouille. À l'extrémité du champ fauve, une forme sombre sautait dans l'herbe haute, un chien sauvage, peut-être un coyote.

Autrefois, la pelouse était tondue, les bosquets élagués, les parterres soignés, les clôtures entretenues et peintes. Maintenant, la peinture était partie, la moitié de la barrière aussi. La porte du jardin tenait par une seule charnière, partiellement décrochée de son montant.

De l'autre côté de la grille, la voiture de Mona Campbell. L'herbe arrivait à la moitié des vitres et cachait les roues. Une note incongrue, pensa-t-il. Il n'avait pas le droit d'être ici. L'homme avait fui cette terre et il devait la laisser libre de se reposer de cette longue cohabitation.

Derrière lui, la porte se ferma doucement. Mona Campbell s'assit sur la marche au-dessous de la sienne.

— C'est une vie agréable, vous ne trouvez pas ?

Il fit oui de la tête.

— Vous devez vous souvenir de bien des jours heureux ici ?

— Oui, mais c'était il y a si longtemps.

— Pas tant que ça, lui dit-elle, à peine vingt ans.

— C'est vide. C'est solitaire. Ce n'est pas pareil. Mais je n'en suis pas surpris. Je m'y attendais.

— Mais vous êtes venu. Vous êtes accouru pour y trouver un toit.

— Je suis venu parce que je le devais. Quelque chose m'a fait

venir. Je n'ai pas la prétention de savoir ce que c'est, mais c'est comme ça.

Ils restèrent assis en silence. Elle avait les mains nonchalamment posées sur les genoux, des mains un peu ridées, mais encore petites et capables. Elles avaient dû être très belles, à en juger par leur finesse.

— Monsieur Frost, dit-elle, sans le regarder, vous n'avez pas tué cet homme.

— Non.

— C'est ce que je pensais. À part les marques sur votre figure, rien ne peut vous faire fuir. Avez-vous songé que vous pourriez reprendre votre place si vous me rameniez ?

— L'idée m'est venue à l'esprit.

— Vous y avez réfléchi ?

— Pas vraiment. Quand vous êtes le dos au mur, vous pensez à tout. Vous pensez même à des choses que vous savez ne pas pouvoir faire. Mais dans ce cas, bien sûr, ce n'était pas souhaitable.

— Au contraire. J'ai comme l'impression qu'ils me veulent à tout prix.

— Demain, dit enfin Frost, je partirai. Vous avez assez d'ennuis sans que j'en ajoute encore. Après tout, je mange et me repose depuis une semaine et il est temps que je reprenne ma route. Pourquoi ne pas partir, vous aussi ?

— Ce n'est pas la peine. Il n'y a pas de danger. Ils ne savent pas. Comment le sauraient-ils ?

— Vous avez emmené Hicklin au poste de secours.

— De nuit. Ils ne m'ont jamais vraiment regardée. Je leur ai dit que je passais et que je l'avais trouvé sur la route.

— C'est assez vrai. Mais vous oubliez Hicklin. Il peut parler.

— Je ne crois pas. Il délirait la plupart du temps, souvenez-vous. Quand il parlait, il ne savait pas ce qu'il disait. Tout tournait autour du jade.

— Alors, dit-il, vous n'allez pas retourner au Centre Eterna. Vous n'y retournerez jamais ?

— Non.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Je ne sais pas. Mais je n'y retournerai pas. Ils ne sont pas réalistes, là-bas.

C'est une fantaisie, dure, une cruelle fantaisie. Après avoir vécu tout près de la terre, avoir connu chaque lever et chaque coucher du soleil...

Elle se tourna de côté sur la marche et le regarda dans les yeux.

— Vous ne comprenez pas, n'est-ce pas ?

Il secoua la tête.

— Ce n'est peut-être pas la bonne façon de vivre, dit-il, je pense

que nous le savons tous. Mais nous travaillons pour une autre vie et c'est important, je crois. Nous nous y prenons peut-être mal. D'autres générations feront mieux...

— Après ce qui vous est arrivé, vous pouvez encore leur faire confiance ! Vous avez encore foi en eux après le traquenard qu'ils vous ont tendu ? Le Centre Eterna a un meurtre sur la conscience. Cela ne vous suffit pas ?

— Ce qui m'est arrivé est l'œuvre d'une minorité. Ça n'atteint en rien les principes du Centre. J'ai autant de raisons qu'auparavant de souscrire à ses principes.

— Il faut que je vous fasse comprendre. Je ne sais pourquoi c'est si important ; mais il faut que je vous fasse comprendre.

Il la regarda. Cette physionomie intense de vieille fille aux cheveux tirés dans un chignon, les lèvres droites et minces, les yeux sans couleur, le visage illuminé d'une lueur intérieure lui semblèrent tout à fait hors de propos. Un visage d'institutrice, cachant un esprit vif et méthodique.

— Peut-être la solution est-elle dans ce que vous ne m'avez pas dit et que je n'ai pas demandé ?

— Pourquoi je suis partie ? Pourquoi j'ai emporté mes documents ?

— Oui. Mais vous n'avez pas besoin de me le dire. Jadis, j'aurais aimé que vous me le disiez. Maintenant, ça n'a plus la même importance.

— Je suis partie parce que je voulais être sûre.

— Que ce que vous aviez trouvé était exact ?

— Oui, je pense. Je continuais à rédiger toutes sortes de rapports et le moment arrivait où il aurait fallu que j'en fasse un définitif et – comment dire ? Je crois que, pour certaines choses très importantes, on a tendance à ne rien dire du tout, à ne rien dévoiler de ce qu'on a trouvé avant d'en être parfaitement sûr. Aussi me suis-je affolée – non, pas vraiment affolée – j'ai pensé que si je partais seule pendant quelque temps...

— Vous voulez dire que vous êtes partie avec l'intention de revenir ?

Elle fit signe que oui.

— Oui, c'est ce que je pensais. Mais maintenant, je ne le peux pas. J'ai trouvé trop de choses, beaucoup trop.

— Ce retour en arrière dans le temps implique beaucoup plus que ce que nous avons jamais imaginé. C'est...

— Vous vous leurrez, dit-elle. En fait, cela n'implique rien du tout. Et la réponse est très simple. Le voyage dans le temps est impossible.

— Impossible !

— Exactement, impossible. On ne peut pas se déplacer dans le temps, à travers lui, ni autour de lui. On ne peut pas le manipuler. Il est trop intégré à ce qu'on pourrait appeler une matrice universelle. On ne pourra pas se servir du déplacement dans le temps pour permettre à la population excédentaire de vivre. Ou bien on colonisera d'autres planètes, ou on construira des villes satellites dans l'espace, ou on fera de la terre un immense logement. Voilà ce qu'il faudra faire. Bien sûr, le temps était une solution séduisante et facile ; et c'est pourquoi le Centre Eterna s'y est tellement intéressé.

— Vous en êtes sûre ? Comment pouvez-vous en être sûre ?

— Par les mathématiques ! Pas les mathématiques humaines, les mathématiques d'Hamal.

— Oui, je sais. On m'a dit que vous y travailliez.

— Les Hamaliens ont dû être des gens bizarres, des gens d'une logique absolue, très intéressés, non seulement par les phénomènes apparents, mais aussi par les racines fondamentales de l'univers. Ils ont creusé les lois les plus secrètes de l'univers et, pour ce faire, ils ont développé des mathématiques utilisées, non seulement comme support de leur logique, mais comme éléments logiques.

Elle posa la main sur le bras de Frost.

— J'ai l'impression, qu'en fin de compte, ils sont arrivés à la vérité définitive, si elle existe, ce que je crois, pour ma part. D'autres se sont penchés sur les mathématiques hamaliennes. Ils s'y sont perdus car ils ne les ont considérées que comme des axiomes, des symboles, des formules et des définitions. Ils s'en sont servis en tant qu'expression physique et c'est plus que cela...

— Mais, s'exclama-t-il, ça veut dire qu'il nous faudra attendre, que ceux des voûtes devront attendre, attendre que nous leur construisions un refuge, ou plusieurs, que nous trouvions d'autres systèmes solaires à planètes terriennes ! Il y a bien des planètes mais elles sont toutes comme Hamal IV. Il faut les terraformer, et, pendant ce temps, la population continuera d'augmenter.

Il la regarda avec terreur :

— On n'y arrivera jamais ! dit-il.

— Non, jamais. Ils avaient beaucoup trop attendu, parce que l'immortalité semblait à portée de la main, parce qu'ils croyaient pouvoir se permettre d'attendre, parce que le voyage dans le temps leur avait ouvert des horizons nouveaux.

— Et le temps était hors d'atteinte !

— Le temps n'est que l'un des facteurs de la matrice universelle, continua Mona Campbell. L'espace en est un autre et la matière-énergie un troisième. Ils sont liés, inséparables, indestructibles.

— On est arrivé aux limites d'Einstein, dit Frost. On a fait tout ce qu'on a pu. Peut-être pourrait-on...

— C'est possible, mais je ne le pense pas.

— Ça n'a pas l'air de vous ennuyer...

— Il n'y a aucune raison. Je vous ai tout dit. La vie aussi est un facteur. Peut-être devrais-je dire vie-mort, de la même façon que matière-énergie, encore que l'analogie laisse un peu à désirer.

— Vie-mort ?

— Oui, comme matière-énergie. On pourrait l'appeler, si on voulait, la loi de conservation de la vie.

Il descendit les marches. Pendant un moment, il regarda la vallée, puis se retourna vers Mona :

— Vous voulez dire qu'on a fait tout ça, qu'on s'est donné tout ce mal pour rien ?

— Je ne sais pas. J'ai cherché et n'ai pas encore la réponse. Je ne l'aurai peut-être jamais. Tout ce que je sais, c'est que la vie n'est pas détruite, qu'elle ne s'éteint pas comme la flamme d'une bougie. La mort est le passage de cette propriété qu'on appelle vie à une autre forme, tout comme la matière se transforme en énergie, et l'énergie en matière.

— Alors, on continue indéfiniment ?

— Qui sommes-nous ? demanda-t-elle.

— C'est vrai, pensa-t-il. Qui sommes-nous ?

— Une conscience qui se dresse, arrogante, contre l'immensité, le froid, le vide et la désolation de l'univers ? Une chose (une chose ?) qui pense que ça a de l'importance quand ça n'en a pas ? Un ego minuscule, vacillant qui s' imagine que l'univers tourne autour de lui, qui s' imagine cela quand l'univers renie jusqu'à son existence même et l'ignore.

Tous ces raisonnements se justifiaient autrefois, mais n'avaient plus de sens, si ce que disait Mona Campbell était vrai. Si ce qu'elle disait était vrai, alors chaque petit ego vacillant faisait partie de l'univers en tant qu'expression fondamentale des buts de l'univers.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? dit-il.

Elle hocha la tête, surprise qu'il ait posé la question.

— Que pensez-vous qu'il arriverait si je publiais mes calculs ? Qu'advierait-il du Centre Eterna, des gens, les vivants et les morts ?

— Je ne sais pas.

— Que pourrais-je leur dire ? Rien de plus qu'à vous, que la vie continue, qu'on ne peut la détruire, pas plus que l'énergie, qu'elle est aussi éternelle que le temps et l'espace, parce qu'elle ne fait qu'un avec le temps et l'espace dans l'univers, que je ne détiens aucun espoir ou promesse au-delà de la certitude que la vie ne finit pas. Je ne peux pas leur dire que la mort pourrait bien être l'issue la plus souhaitable pour eux.

— Elle le pourrait, bien sûr.

— Je le pense aussi.

— Mais quelqu'un, d'ici cinquante, cent ans, trouvera ce que vous avez découvert. Le Centre Eterna est convaincu que vous avez mis le doigt sur quelque chose. Ils savent que vous travailliez sur les mathématiques hamaliennes. Ils ont mis une équipe sur la question. Quelqu'un finira par trouver.

Mona Campbell s'assit posément.

— C'est possible. Mais ils trouveront seuls. De toute façon, je ne me vois pas réduire à néant ce qu'ils ont bâti depuis deux cents ans !

— Mais puisque vous le remplacerez par un nouvel espoir. Vous confirmerez la foi que l'humanité a depuis des siècles.

— Il est trop tard pour cela. Nous construisons notre propre immortalité. Elle est entre nos mains. On ne peut pas demander à l'humanité d'abandonner une chose pareille pour...

— Et c'est pour ça que vous ne rentrez pas ? Pas parce que vous répugnez à nous dire que le voyage dans le temps est impossible, mais parce qu'une fois que nous le saurons, nous trouverons le principe de l'éternité.

— C'est ça. Je ne veux pas faire des hommes un tas de fous.

XXXV

Ogden Russel s'arrêta quand il heurta ce qu'il prit pour un rocher. Il avait entrepris de creuser avec ses mains un trou suffisamment profond pour que la croix y tienne.

Il se redressa dans ce trou qui lui arrivait à mi-cuisses, regarda la croix étendue par terre. Le trou n'était pas assez profond. Il n'avait pas le choix. Il avait fait avec ce qu'il avait et il n'avait ni hache, ni scie.

Pour que la croix tienne debout, il fallait creuser ailleurs, puisqu'il n'arrivait pas à retirer le rocher et qu'il fallait le double de profondeur.

D'un air las, il s'appuya à la paroi du trou et frappa le rocher du talon. Il s'aperçut alors que le roc n'était pas aussi dur qu'il l'avait cru.

Surpris, il resta le pied en l'air, songeur. Un rocher mou, c'était étrange ! Il agita la tête, perdu.

Ce n'était peut-être pas un rocher. Et si ce n'en était pas un, alors, qu'était-ce ?

Il s'accroupit dans le trou, comprimé dans l'étroit réduit et palpa le fond. Effectivement, le rocher était mou. De la paume de la main, il fit pression. Cela paraissait élastique.

Intrigué par ce mystère, il retira plusieurs poignées de sable et s'aperçut qu'il pouvait creuser au-delà du niveau du rocher.

Il creusa encore. Ses doigts rencontrèrent un rebord et s'y agrippèrent. Il tira de toutes ses forces. Ce qu'il avait pris pour un rocher s'effrita, et, debout, il s'aperçut que ce n'était pas de la pierre, mais du métal corrodé, piqué et s'écaillant en parcelles rousses, vieux morceaux rouillés du métal resté intact jusqu'à son intrusion.

Sous le morceau qui avait cédé il y avait un trou, à moitié plein de sable infiltré mais aussi d'objets emballés dans du papier jauni, émergeant du sable.

Russel saisit l'un des objets enveloppés. Le papier était vieux et friable au toucher. Il le défit et eut dans la main un objet sculpté de façon compliquée.

Il se redressa, l'exposa en pleine lumière sur sa main et vit que c'était un jade taillé de forme délicate. La base bleu-vert représentait l'eau d'où émergeait une carpe de jade blanc dont chaque écaille était ciselée à la perfection. L'art en était exquis et la main de Russel qui tenait la sculpture tremblait.

Un trésor, un véritable trésor. S'il en était ainsi de chaque paquet, il y avait là une fortune que peu d'hommes auraient imaginée.

Soigneusement, il déposa la sculpture sur le sable et se mit promptement à défaire les autres paquets. À la fin, il avait plus de deux douzaines de jades sculptés.

Il les regarda, solennellement alignés. Ses yeux se brouillèrent et des larmes coulèrent sur ses joues.

Pendant des semaines, il avait supplié et imploré. Pendant des semaines, angoissé et tourmenté, il avait vécu au jour le jour. Et, pendant tout ce temps, dans le sable qu'il foulait, ce trésor était enterré, cachette inattendue et mystérieuse qui attendait, depuis un laps de temps impossible à déterminer, d'être découverte par hasard, grâce à un trou destiné à recevoir une croix.

Trésor, pensa-t-il. Non pas le trésor qu'il avait cherché, mais indiscutablement un trésor, le genre de trésor qui permettait à un homme de commencer sa seconde vie sur des bases financières solides.

Il escalada son trou et s'accroupit près des jades qu'il tâta l'un après l'autre, incapable de se convaincre de la réalité de sa découverte.

Un trésor, un trésor qu'il avait trouvé alors qu'il en cherchait un autre.

Peut-être était-ce une nouvelle épreuve venant s'ajouter à l'inconfort, à la solitude, aux tourments qu'il avait endurés sur cette île ? Peut-être les sculptures avaient-elles été placées ici, sans qu'il pût comprendre pourquoi, pour décider s'il était digne ou non de cet autre trésor ?

Peut-être avait-il tort d'hésiter ? Il prendrait les sculptures et les jetterait dans la rivière pour témoigner de son renoncement aux biens de ce monde. Ensuite, il continuerait à creuser le trou pour y planter solidement la croix. Après cela, comme autre preuve de foi, il retirerait l'émetteur de sa poitrine et le jetterait aussi à l'eau, pour se débarrasser de tout ce qui le rattachait au monde...

Il se recroquevilla sur le banc de sable, se balançant d'avant en arrière, indécis et désespéré.

Il n'y aurait donc jamais d'issue ? Pas de fin ? Pas de limites à l'avilissement ?

Dieu est bon et miséricordieux. Tous les livres le disent. Il désire gagner l'âme des hommes et les attacher à lui. La voie était tracée. Tout ce que chacun devait faire était de la suivre pour accéder à la

gloire éternelle.

Mais, sur cette île, il n'y avait pas eu de miséricorde, pas un signe, pas un encouragement.

Après tout, pourquoi ? Dieu devrait-il obligatoirement intervenir ? Pourquoi devrait-il s'occuper de lui, de lui, homme bête et stupide quand il y en avait tant qui méritaient qu'on s'intéressât à eux ? Pourquoi l'aurait-il attendu ? Comment pouvait-il l'avoir attendu ? N'était-ce pas un signe même de son orgueil qui était un péché en soi ?

Il prit l'un des jades qu'il serra fort dans son poing, se leva, tendit son bras en arrière pour le lancer. Des sanglots l'agitèrent. Sa barbe était trempée de larmes.

À ce moment atroce, il sut qu'il avait perdu, qu'il lui manquait cette aptitude essentielle à l'humilité qui déverrouillerait les portes de la compréhension qu'il avait cherchée avec tant de zèle. Le prix était trop élevé pour lui car il n'était qu'un homme, après tout.

XXXVI

Mona Campbell était partie pendant la nuit. La voiture n'était plus là et il n'y avait pas de traces dans l'herbe humide de rosée. Elle ne reviendrait pas. Son manteau n'était plus accroché derrière la porte de la cuisine et il n'y avait plus de vêtements sur les cintres. La maison était vide. Rien ne permettait plus de supposer qu'elle eût jamais habité ici.

Maintenant, la maison avait un air lugubre, non parce qu'il n'y avait plus personne mais parce qu'elle n'était plus une structure possible pour l'habitat humain. Elle était d'un autre temps, d'une autre époque. L'homme n'avait plus besoin de pareilles maisons, au beau milieu d'hectares désolés. Aujourd'hui, les hommes vivaient dans des tours de béton et d'acier, entassés les uns sur les autres. L'homme, autrefois, vagabond et solitaire, faisait maintenant partie du troupeau. Bientôt il n'y aurait plus de constructions individuelles, ou plutôt, le monde entier serait une structure unique et ses milliards d'occupants vivraient sous terre et dans les airs. Ils vivraient dans des villes flottant sur les océans. Ils vivraient dans des satellites gravitant autour de la terre. Et il viendrait un temps où ils iraient sur d'autres planètes préparées pour eux. Ils utiliseraient l'espace partout où il se trouverait et, quand il n'y en aurait plus, ils le fabriqueraient. C'était la voie tracée et il n'y en avait pas d'autre. Le rêve du voyage dans le temps était mort.

Frost était debout sur le perron et regardait l'étendue couverte d'herbes sauvages sur ce qui avait été une ferme. Les arbustes de son enfance étaient devenus arbres et servaient de paravent. Les grilles étaient cassées et, bientôt, il n'y en aurait plus. D'ici un siècle, personne ne s'occupant de la maison ni de la grange, elles disparaîtraient aussi.

Mona Campbell était partie et lui aussi allait partir, non pas qu'il eût un but bien précis mais parce qu'il n'avait aucune raison de rester. Il suivrait la route, errant sans but, car sa marche serait sans objet. Il

quitterait la région. Il partirait droit vers le Sud car d'ici quelques mois il ferait froid, il neigerait.

Oui, vers le Sud, vers les régions désertes et les montagnes. Cela faisait longtemps qu'il projetait un tel voyage.

Mona Campbell était partie. Pourquoi ? Parce qu'elle craignait qu'il trahisse sa présence pour retrouver sa place dans la société, parce que, maintenant, elle savait qu'elle n'aurait pas dû lui dire ce qu'elle lui avait dit et qu'elle se sentait vulnérable ?

Elle avait fui, non pour se protéger mais pour protéger le monde. Elle suivait sa route solitaire parce qu'elle ne voulait pas dire au monde qu'il avait vécu deux siècles dans l'erreur et parce que l'espoir qu'elle avait trouvé dans les mathématiques hamaliennes était trop mince pour qu'elle pût se dresser contre la structure sociale complexe que l'homme avait lui-même forgée.

Il n'y avait pas d'autre promesse que celle de l'éternité. Elle n'indiquait pas la forme de cette vie, elle n'affirmait pas qu'il y en aurait une. Mais c'était la preuve et c'était mieux que la seule foi, car la foi n'était rien d'autre, au fond, que l'espoir résultant de cette preuve.

Frost descendit le perron, traversa la cour vers la grille délabrée. Il pouvait aller où il voulait, il pouvait se mettre en route immédiatement. Il n'avait pas à faire de bagages, ni de plans car il n'emportait que les vêtements d'Amos Hicklin et, n'ayant pas de but, il n'avait pas à faire de plans.

Il était à la grille et l'ouvrait quand la voiture apparut, surgissant subitement des bois, tout près de la maison.

Etonné, la main posée sur la poignée, il pensa tout d'abord que c'était Mona Campbell qui revenait, qu'elle avait oublié quelque chose, qu'elle avait changé d'avis.

Puis il vit deux personnes dans la voiture, toutes deux des hommes. Le véhicule atteignit le portail et s'arrêta.

Une portière s'ouvrit et l'un des hommes descendit.

— Dan, dit Marcus Appelton, quel plaisir de vous trouver ici. Et particulièrement quand on ne vous y attendait pas le moins du monde.

Il était affable et gai, comme s'ils étaient de vieux amis.

— Je crois pouvoir en dire autant. À bien des occasions, je me suis attendu à vous voir arriver mais sûrement pas aujourd'hui.

— Bon, c'est parfait. Peu importe le moment. Ça tombe justement très bien. Je ne m'attendais pas à mettre le grappin sur vous deux à la fois.

— Nous deux ? demanda Frost. Vous parlez par énigmes, Marcus. Il n'y a personne d'autre que moi ici.

Le chauffeur était sorti de la voiture. Il en fit le tour. C'était un homme fort, il louchait et était armé d'un gros revolver qui saillait sur

sa hanche droite.

— Clarence, dit Appleton, entrez dans la maison, et sortez-en la Campbell.

Frost passa la porte et se mit de côté pour que Clarence pût passer. Il regarda l'homme traverser la cour, monter les marches et pénétrer dans la maison. Il se tourna alors vers Appleton.

— Marcus, qui comptez-vous trouver ?

Appleton ricana :

— Ne faites pas l'idiot. Vous le savez bien : Mona Campbell. Vous vous souvenez d'elle.

— Oui, la femme de la recherche temporelle, celle qui a disparu.

Appleton hocha la tête.

— Des types à la station du secteur ont repéré quelqu'un qui vivait là il y a plusieurs semaines, quand ils ont accompli une mission de secours en hélicoptère. Puis, il y a une semaine, la même femme qu'ils avaient vue ici est venue, amenant un homme mordu par un serpent. Elle a dit qu'elle l'avait trouvé sur la route, qu'elle était seulement de passage. Il faisait noir et ils ne l'ont pas très bien regardée mais ça a suffi pour faire le rapprochement et tirer des conclusions.

— Vous vous êtes trompé, lui dit Frost, il n'y a personne ici, personne, sauf moi.

— Dan, dit Appleton, en appuyant sur ses mots. Vous savez qu'il y a une accusation de meurtre qui pèse sur vous. Si vous pouvez nous révéler quelque chose, on pourrait peut-être oublier qu'on vous a trouvé et vous laisser filer.

— Filer jusqu'où ? demanda Frost, jusqu'à portée de fusil, pour pouvoir me tirer dans le dos ?

Appleton secoua la tête :

— Un arrangement est un arrangement. On vous recherche, bien sûr, mais celle que nous sommes venus chercher, celle qu'on recherche vraiment, c'est Mona Campbell.

— Je n'ai rien à vous dire. Si ce n'était pas le cas, je serais tenté d'accepter votre proposition, ne serait-ce que pour savoir si vous tiendrez parole. Mais Mona Campbell n'a jamais habité ici. Je ne l'ai jamais vue.

Clarence sortit de la maison, s'avança à pas lourds vers la grille.

— Personne là-dedans, Marcus, dit-il, aucun signe de qui que ce soit.

— Hum ! fit Appleton. Elle doit donc se cacher quelque part.

— Pas dans la maison, dit Clarence.

— Ne crois-tu pas que ce monsieur pourrait savoir ? demanda Appleton.

Clarence tourna la tête et loucha sur Frost avec insistance.

— C'est possible, dit Clarence. Il y a de grandes chances qu'il le sache.

— L'ennui, dit Appleton, c'est qu'il n'est pas d'humeur à parler.

La grosse main de Clarence partit tellement vite qu'il fut impossible à Frost d'esquiver le coup. Il la prit en pleine figure et en tomba à la renverse. Il s'affaissa contre la grille.

Clarence se pencha, l'agrippa par sa chemise, le releva et abattit de nouveau sa main.

Des étoiles multicolores explosèrent dans la tête de Frost qui se retrouva à quatre pattes en secouant la tête pour essayer de s'éclaircir les idées. Il saignait du nez et avait un goût de sel dans la bouche.

La main l'empoigna et le remit sur pied. Titubant, il se maintint debout à grand-peine.

— Attends, dit Appleton à Clarence, laisse-le souffler un peu. Peut-être qu'il va parler maintenant.

Il dit à Frost :

— On remet ça ?

— Allez au diable ! dit Frost.

La main frappa encore et il se retrouva à terre une fois de plus. Il se demanda, tandis qu'il essayait de se remettre sur pied, pourquoi il avait répondu comme il l'avait fait. C'était stupide. Il avait voulu jouer les héros, et voilà où ça l'avait mené.

Il s'assit péniblement et dévisagea les deux hommes. Appleton avait perdu son sourire amusé. Clarence était debout, bien campé sur ses jambes et le regardait.

Frost s'essuya le visage. Il regarda sa main ; elle était maculée de poussière et de sang.

— C'est facile, Dan. Vous n'avez qu'à nous dire où est Mona Campbell. Après, vous pourrez partir. Nous, on ne vous a même pas vu.

Frost secoua la tête.

— Sinon, Clarence va vous rosser à mort. Il aime ce genre de travail et ça pourrait durer assez longtemps. Et j'ai même dans l'idée que les types du secteur pourraient ne pas arriver à temps. Vous savez que ça arrive parfois. Ils sont un tout petit peu en retard. C'est trop bête, bien sûr, mais on n'y peut pas grand-chose.

Clarence fit un pas en avant.

— C'est sérieux, Dan, dit Appleton. Faut pas croire que je plaisante.

Frost eut du mal à ramener ses pieds sous lui pour se lever. Clarence fit un autre pas vers lui. Au moment où il l'empoigna, Frost détendit brusquement les deux jambes et sentit son épaule heurter violemment son adversaire. Il ressentit une sensation d'écrasement et tomba de tout son long, la tête la première. Il roula à l'aveuglette,

s'accroupit, puis se releva.

Clarence était étendu à terre. Le sang baignait son visage. Une estafilade zébrait le sommet de son crâne. Apparemment, il avait heurté un piquet de la grille en tombant.

Appleton le chargeait, tête baissée. Frost tenta de l'éviter mais la tête de l'homme le heurta et il tomba, Appleton par-dessus lui.

Marcus le saisit brutalement à la gorge. Il vit au-dessus de lui la figure, les yeux plissés et le rictus de son adversaire. Il lui sembla entendre au loin un bruit de tonnerre dans le ciel. Ses tempes battaient et il n'était plus sûr de rien. La main lui serrait la gorge comme dans un étou. Il leva le poing et frappa la figure au-dessus de lui, mais le coup ne porta pas suffisamment. Il cogna encore et encore, mais la main restait sur sa gorge et continuait de serrer.

Brusquement, un violent tourbillon souleva un nuage de poussière et de gravillons et il vit la figure au-dessus de lui reculer dans la poussière. Puis la main lâcha prise et le visage disparut.

Frost se releva en titubant.

Juste derrière la voiture était posé un hélicoptère, les rotors presque arrêtés. Deux hommes descendirent rapidement de la cabine, armés chacun d'un fusil. Ils mirent pied à terre, le fusil sur la hanche. À l'écart, sur le côté, Frost aperçut Marcus Appleton, debout, les mains pendantes. Clarence était toujours allongé par terre.

Les rotors s'arrêtèrent et ce fut le silence. La cabine de l'appareil portait l'inscription : « Service de secours. »

L'un des hommes dirigea son fusil vers Marcus Appleton.

— Monsieur Appleton, dit-il, si vous avez une arme, jetez-la. Vous êtes en état d'arrestation.

— Je n'ai pas d'arme, dit Appleton, je n'en porte jamais.

C'est un rêve, se disait Frost. Ce ne pouvait être qu'un rêve. C'était trop fantastique et trop absurde pour ne pas en être un.

— De quel droit m'arrêtez-vous ? demanda Appleton.

Sa voix était railleuse. Manifestement, il n'y croyait pas. Personne, absolument personne, ne pouvait arrêter Marcus Appleton.

— Je prends ça sur moi, dit une autre voix.

Frost se retourna et il vit B.J. qui descendait les marches.

— B.J., dit Appleton, vous êtes plutôt loin de chez vous...

B.J. ne répondit pas. Il se tourna vers Frost :

— Comment ça va, Dan ?

Frost leva la main et la passa sur son visage.

— Ça va. Content de vous voir, B.J.

L'un des hommes armés s'était dirigé vers Clarence, l'avait relevé et lui avait enlevé son arme. Clarence était sonné, il tenait des deux mains son crâne entaillé.

B.J. avait maintenant mis pied à terre. Ann Harrison le suivait.

Frost se dirigea vers l'appareil. L'esprit flou, les jambes molles, il marchait comme dans un rêve.

— Ann, Ann, qu'est-ce qui se passe ?

Elle s'arrêta en face de lui.

— Qu'est-ce qu'ils vous ont fait ?

— Rien de bien grave, dit-il. Ils avaient pourtant bien commencé.

Mais, dites-moi, que se passe-t-il ?

— Le papier que vous aviez... Vous vous souvenez, n'est-ce pas ?

— Oui. Je vous l'ai donné cette nuit-là. Ou j'ai cru le faire. Il était vraiment dans l'enveloppe ?

Elle fit signe que oui.

— C'était une chose idiote. Ça disait : matricule 2468 934. Est-ce que ce n'est pas ridicule de se souvenir du chiffre ? Matricule 2468 934 sur la liste. Vous vous souvenez ? Vous m'aviez dit l'avoir lu et oublié.

— Je me souviens maintenant qu'il s'agissait de mettre quelque chose sur une liste. Qu'est-ce que ça signifie ?

— Le chiffre, dit B.J., debout à son côté, désigne une personne dans la voûte. La liste était une liste secrète de gens qui ne devaient jamais être ranimés. Toutes les archives les concernant devaient être éliminées. Ils devaient disparaître de l'espèce humaine.

— Pas ranimés ? Mais, pourquoi ?

— Ils étaient suffisamment riches pour justifier un détournement de fonds. On modifiait les archives. Personne ne viendrait réclamer l'argent. C'était tout bénéfice.

— Lane ! dit Frost.

— Oui, Lane, le trésorier. C'est lui qui manigançait tout cela. Marcus faisait évacuer les victimes, celles qui n'avaient pas de parents proches, pas d'amis intimes, des gens qui ne manqueraient pas si on ne les faisait pas revivre.

— Vous savez, bien sûr, B.J., dit Appleton sur le ton de la conversation, que je vous ferai poursuivre devant les tribunaux pour diffamation. Je vous ruinerai, je vous prendrai tout. Vous m'avez calomnié devant témoins.

— J'en doute fort, lui répondit B.J. Nous avons l'aveu de Lane.

Il fit un signe de tête aux deux hommes de la station :

— Emmenez-le !

B.J. dit à Frost :

— Vous allez rentrer avec nous ?

Frost hésita :

— Bah ! je ne sais pas...

— Les marques peuvent s'en aller, dit B.J. Il y aura une proclamation officielle qui rendra hommage à tout ce que vous avez fait. Votre poste vous attend. Nous avons la preuve que le procès et la

sentence étaient illégaux et arrangés par Marcus. Et j'ai l'impression que le Centre Eterna trouvera un moyen de vous remercier d'une façon assez substantielle pour avoir intercepté ce papier.

— Mais je n'ai rien intercepté...

— Voyons, voyons ! dit B.J., d'un ton réprobateur, il est inutile de se défiler avec moi. Miss Harrison nous a mis au courant. C'est elle qui nous a apporté le document. Eterna a envers vous une dette dont il ne pourra jamais s'acquitter complètement.

Il se détourna et s'avança vers l'hélicoptère.

— Ce n'est pas moi, dit Ann. Moi je ne peux pas dire à votre B.J. de qui il s'agit. C'est George Sutton.

— Eh ! une minute, dit Frost. George Sutton ? Je ne connais pas...

— Mais si. L'homme qui vous a ramassé dans la rue le soir où vous avez été marqué, le Saint, le vieil homme qui vous a demandé si vous croyiez en Dieu.

— Dan ! B.J. s'était retourné vers eux, au bas des marches qui menaient à la cabine.

— Oui, B.J.

— Marcus était venu ici à la recherche de Mona Campbell. Il affirmait avoir la preuve qu'il la trouverait par ici. Il a parlé d'une vieille ferme. Je pense que ça devrait être celle-ci.

— C'est ce qu'il m'a dit, dit Frost d'un ton uniforme. Il avait l'air de croire que je savais quelque chose sur elle.

— C'est vrai ?

Frost hocha la tête :

— Je ne sais rien.

— C'est bon. On a encore couru après du vent. Un de ces jours, on finira bien par l'attraper.

Il monta lourdement les marches.

— Contentez-vous de penser que vous allez rentrer, dit Ann. Je pourrai vous préparer un autre dîner.

— Et moi, je sortirai acheter des roses rouges et des bougies.

Il se souvint une fois encore de la chaleur, de la sensation de vie que cette femme conférait à une pièce mal arrangée. Il eut soudain conscience du vide et de l'amertume de la vie sans elle. Il se rappela leur amitié et leur camaraderie.

— L'amour ? se demanda-t-il. Était-ce de l'amour ? Comment un homme pouvait-il savoir ces choses-là ? Au cours de cette première vie, l'homme n'avait pas le temps d'aimer, pas plus que celui de découvrir ce qu'était l'amour. En aurait-il le temps pendant sa seconde vie ? Le temps, sûrement, car il aurait l'éternité devant lui. Mais connaîtrait-il encore dans cette éternité ce sentiment de désespoir qui l'avait hanté pendant sa première vie ? Serait-il un autre homme, ou la première vie n'était-elle que l'ébauche de la vie future ?

Elle avait tourné la tête vers lui et il vit que ses joues étaient mouillées de larmes.

— Ce sera comme la première fois, dit-elle.

— Oui, promit-il, ce sera pareil.

Pourtant, il le savait, ce ne serait pas pareil.

La terre ne pourrait jamais être tout à fait la même. Mona Campbell avait découvert une vérité dont elle ne parlerait peut-être jamais. Mais, dans quelques années, d'autres la trouveraient et alors le monde saurait. Et, une fois encore, le monde connaîtrait une effroyable crise...

— Dan, s'il te plaît, embrasse-moi et montons à bord. B.J. va se demander ce qui nous arrive.

XXXVII

L'homme était assis au bord de la route et regardait au loin, mais ses yeux ne fixaient rien de précis et, pourtant, ils n'étaient pas vides.

Il n'était vêtu que d'un pantalon, coupé bien au-dessus des genoux. Il avait les cheveux longs, pendant autour de son visage. Sa barbe était emmêlée et pleine de sable. Son visage émacié était tanné par le soleil.

Mona Campbell arrêta sa voiture, descendit et resta un instant à le regarder. Aucun signe ne révélait qu'il se fût aperçu de sa présence et son cœur s'emplit de compassion en le voyant parce qu'on sentait en lui un égarement et un vide qui retiraient tout sens à l'existence.

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous ? demanda-t-elle.

Au son de sa voix, l'expression de ses yeux changea. Il remua un peu la tête et leva les yeux vers elle.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Sa voix était rauque. Et qu'est-ce qui va ? Pouvez-vous me dire ce qui est bien ou mal ?

— Quelquefois, dit-elle. Pas toujours. La frontière est souvent difficile à déterminer.

— Si j'étais resté, dit-il, si j'avais prié un peu plus. Si j'avais creusé un trou plus profond et si j'avais planté la croix... Mais tout cela ne servait à rien...

Sa voix se perdit dans le néant et ses yeux fixèrent de nouveau le lointain, le vide de l'infini.

Elle remarqua alors, pour la première fois, le sac qui était par terre, à côté de lui, apparemment fait avec le tissu qu'il avait déchiré de son pantalon. Il était à moitié ouvert et elle vit à l'intérieur, en vrac, les figurines de jade sculpté.

— Vous avez faim ? Vous êtes malade ? Vous êtes sûr que je ne peux rien pour vous ? demanda-t-elle.

C'était idiot, pensa-t-elle, de s'être arrêtée, idiot d'être debout sur cette route, en train de parler à cet homme sans vie et sans ressort.

Il remua un peu. Ses lèvres s'entrouvrirent, comme s'il voulait parler, puis se refermèrent.

— S'il n'y a rien que je puisse faire pour vous, eh bien ! je vais poursuivre ma route.

Elle fit volte-face et se dirigea vers la voiture.

— Attendez, dit-il.

Elle se retourna. Des yeux affligés la fixaient.

— Dites-moi ! La vérité existe-t-elle ?

Ce n'était pas une question en l'air. Elle le comprit.

— Je crois que oui. Les mathématiques renferment une part de vérité.

— J'ai demandé la vérité et voilà ce que j'ai trouvé.

Il donna un coup de pied dans le sac. Les jades s'éparpillèrent sur l'herbe.

— Est-ce que ça se passe toujours comme ça ? Vous cherchez la vérité et vous récoltez un trésor en prime. Vous trouvez quelque chose qui n'est pas la vérité et vous le prenez quand même, parce que c'est mieux que de ne rien trouver.

Elle recula. L'homme était complètement fou.

— Le jade. Il y avait un autre homme qui cherchait le jade.

— Vous ne comprenez pas, dit-il.

Elle hocha la tête, désireuse de partir.

— Vous avez dit que les mathématiques contenaient la vérité. Est-ce que Dieu est une page de mathématiques ?

— Je ne saurais le dire. Je me suis seulement arrêtée pour voir si je pouvais vous aider.

— Vous ne le pouvez pas. On ne peut pas s'entraider. Autrefois, c'était possible, nous pouvions espérer cette aide dont nous avons tous besoin. Mais c'est terminé. Il n'y a plus aucun moyen, je le sais, parce que j'ai essayé.

— Il y a peut-être un moyen, lui dit-elle doucement. Il y a une équation qui vient d'une planète oubliée depuis longtemps...

Il se leva à demi. Sa voix se cassa et il hurla :

— Aucun moyen, je vous le dis, aucun moyen ! Il n'y a jamais eu qu'un moyen et ce moyen n'existe plus.

Elle s'enfuit en courant. Arrivée à la voiture, elle s'arrêta et se retourna. Il s'était effondré de nouveau. Mais ses yeux la fixaient toujours, plein d'une indicible horreur.

Elle essaya de parler mais les mots lui restèrent dans la gorge.

Et, dans le silence environnant, il parla à voix basse, comme pour livrer un secret, un affreux secret :

— Nous avons été abandonnés, dit-il. Dieu nous a tourné le dos.

FIN

[1] Traduction littérale de *to terraform*, néologisme cher aux auteurs de science fiction américains et signifiant : créer des conditions terrestres sur une planète donnée (N.D.T.)

[2] Traduction littérale de *to terraform*, néologisme cher aux auteurs de science fiction américains et signifiant : créer des conditions terrestres sur une planète donnée (N.D.T.)

[3] De l'anglais « monitor » ; appareils de contrôle et d'écoute radio.

[4] Noyer d'Amérique (N.D.T.)